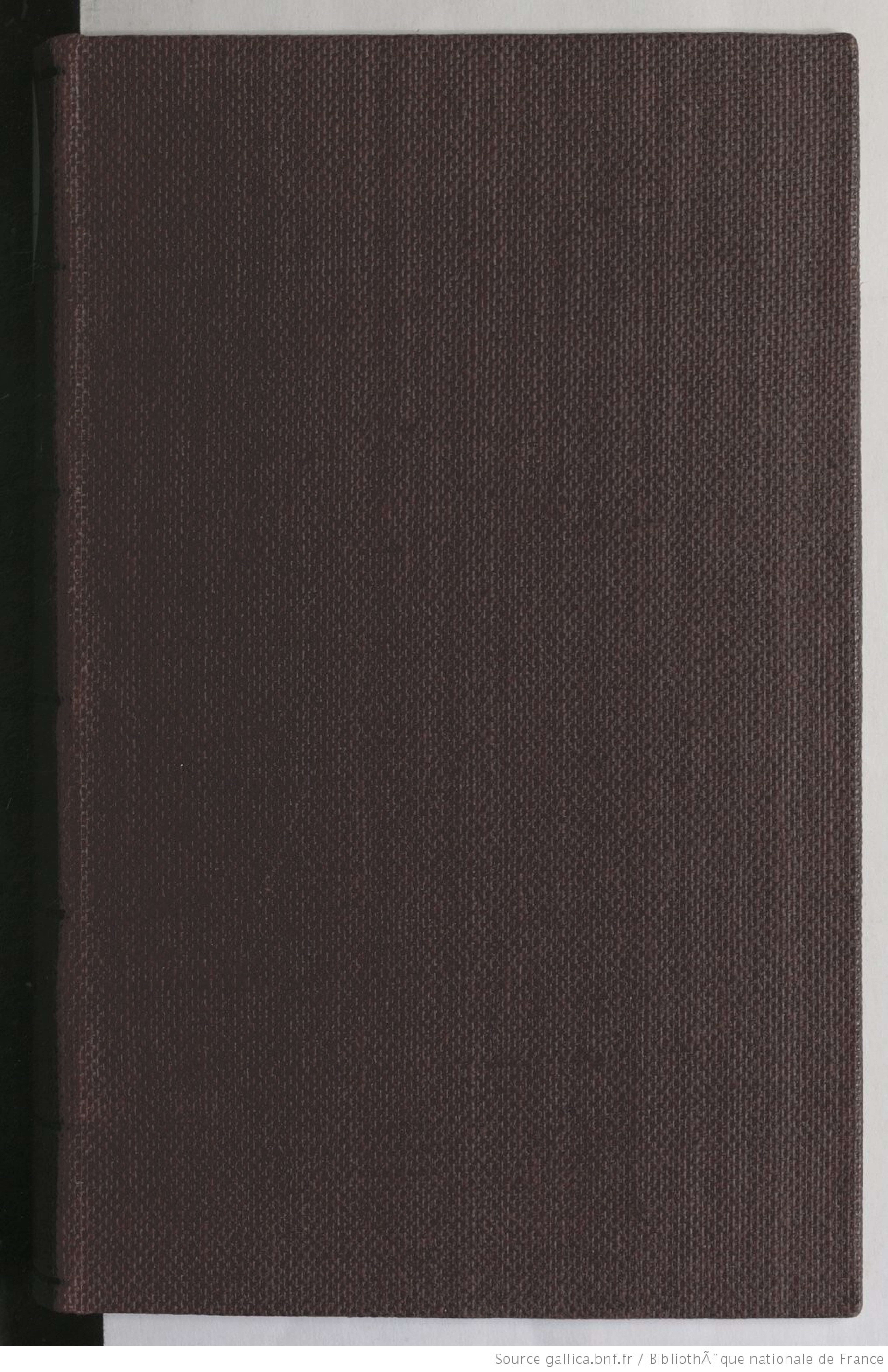
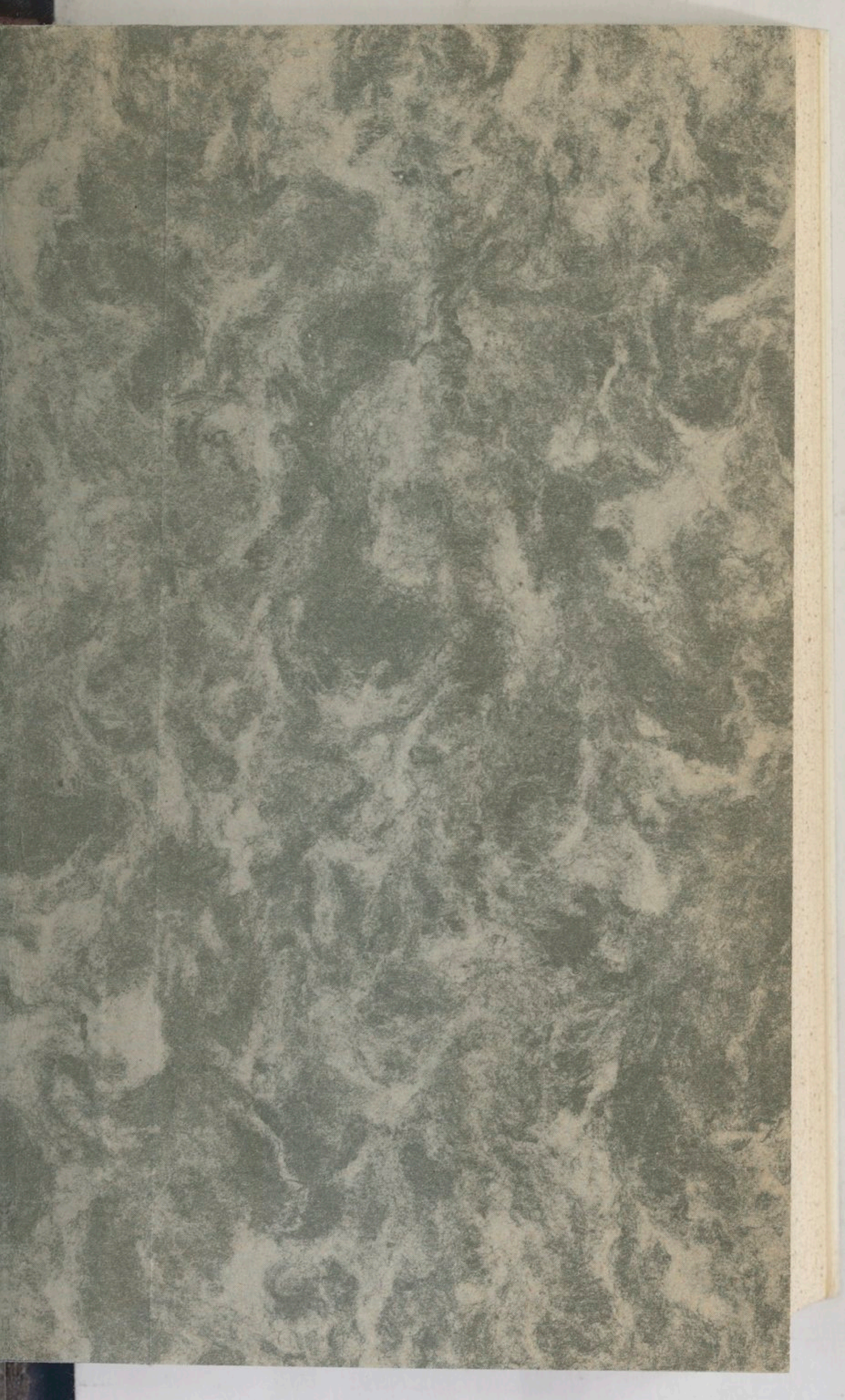


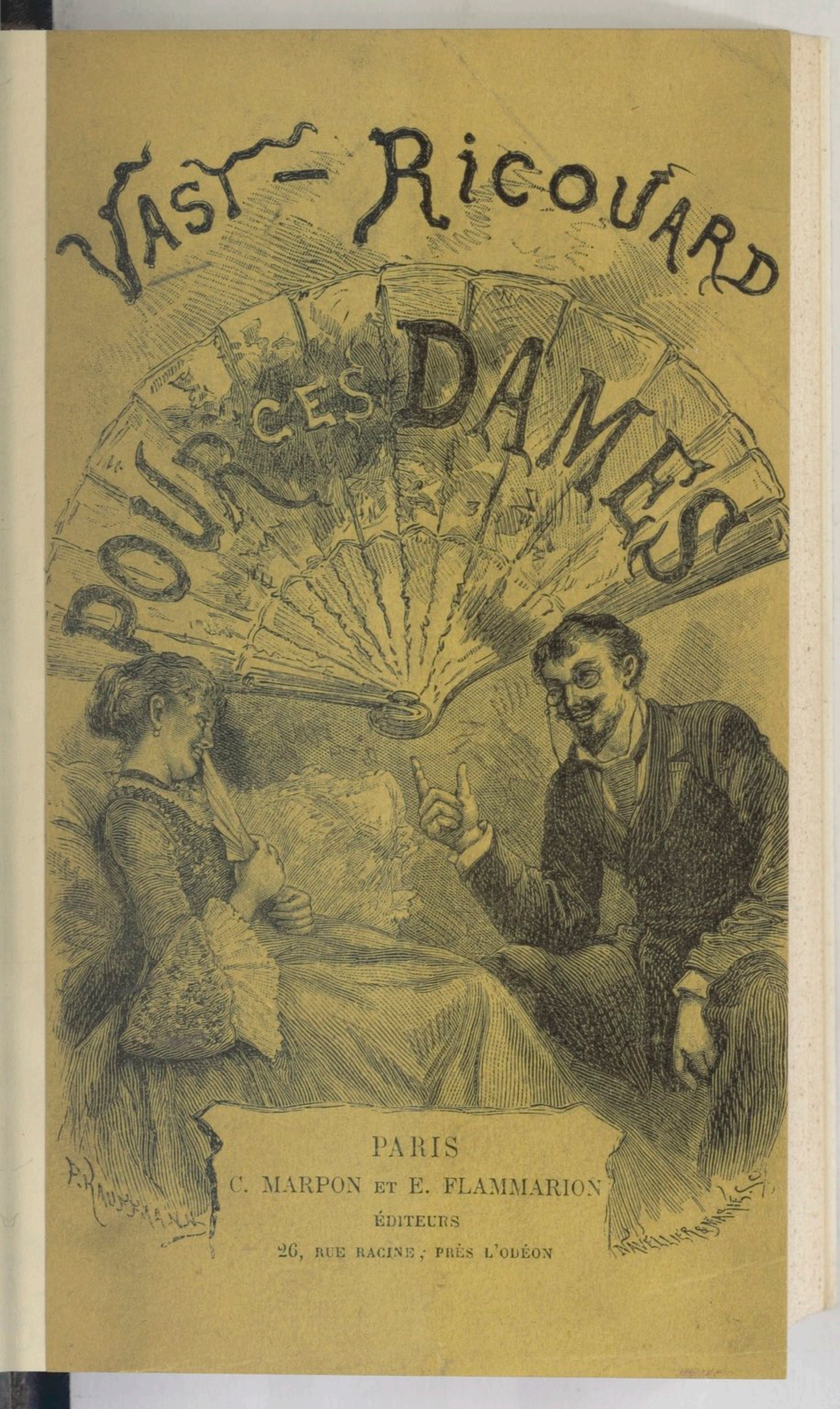
Vast-Ricouard. Pour ces dames !...

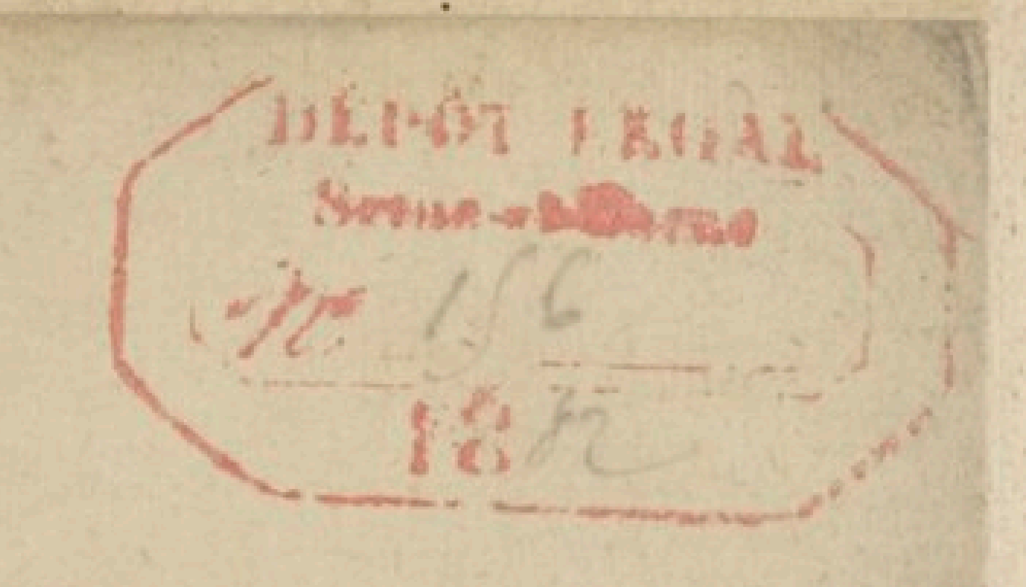

BnF Gallica








VAST-RICOUARD
POUR CES DAMES
PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON



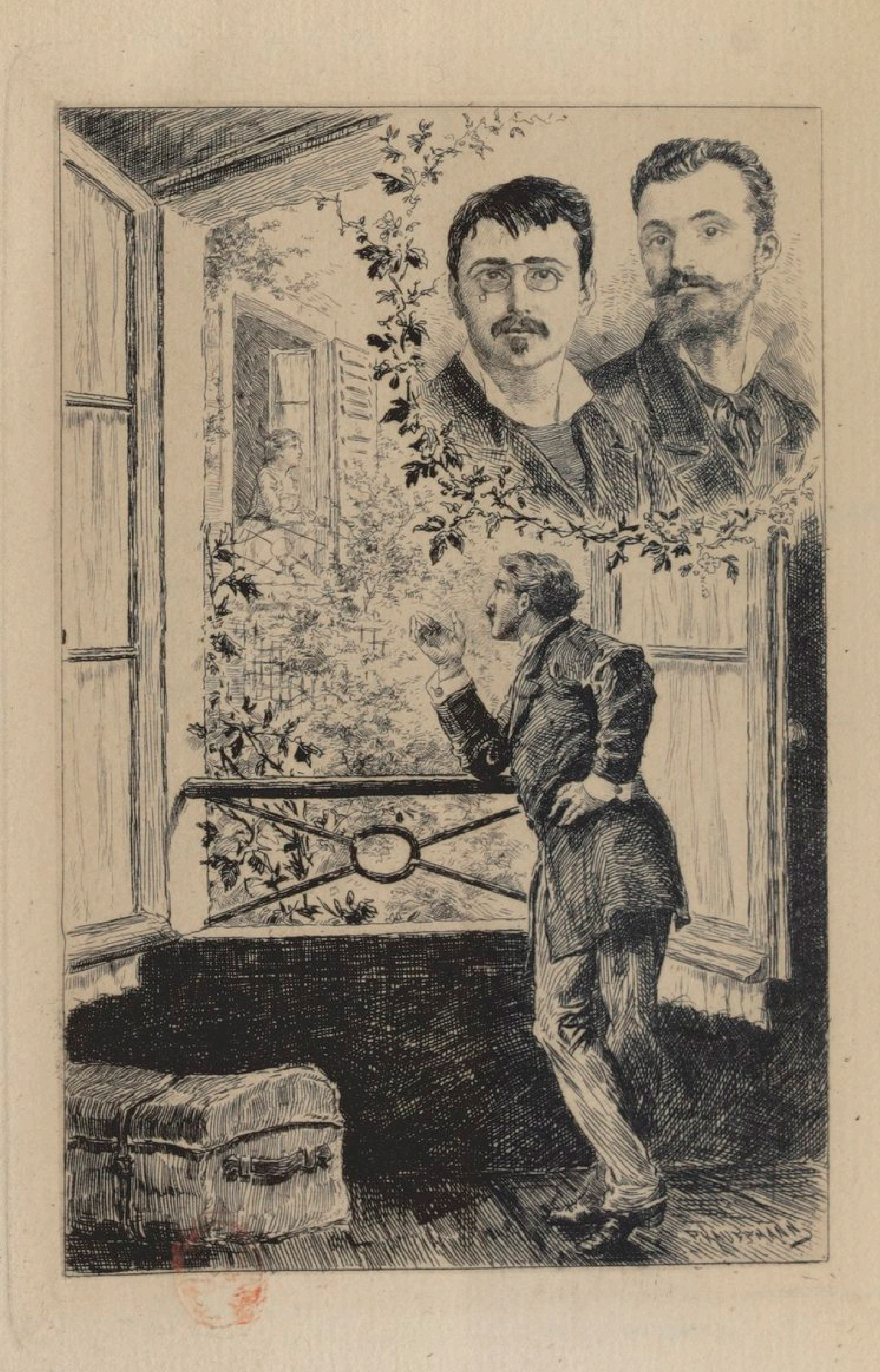
POUR CES DAMES !

DU MÊME AUTEUR

CLAIRE AUBERTIN.	10e	édition.
MADAME BÉCART	12e	—
LE TRIPOT	14e	—
SÉRAPHIN ET Cie.	12e	—
LA HAUTE-PÈGRE.	4e	—
LA VIEILLE GARDE	22e	—
LA JEUNE GARDE.	20e	—

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.




P. KAUFFMANN

VAST-RICOUARD

POUR CES DAMES !

L'ELIXIR DE BRINDOSIER
LA TACHE DE VÉNUS
L'INONDATION
LE SABRE JAPONAIS
ETC., ETC.

PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, ÉDITEURS
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

1882



DÉDICACE

Ces contes vous sont dédiés, mesdames, d'abord par galanterie, et aussi pour que vous nous défendiez, livre en main, contre les critiques trop pudibondes.

On nous accuse de chercher le scandale; nous cherchons tout bonnement à vous plaire, et nous sommes de ceux qui croient que ce n'est pas, d'ordinaire, par le scandale qu'on y réussit.

Nous observons et essayons de décrire la société comme elle est. Est-ce notre faute si l'homme n'est pas parfait, si le mal lui semble plus attrayant que le bien, et l'amour que la chasteté?

Tout en professant l'opinion du moraliste

français Duclos, qui prétendait que, devant les honnêtes femmes, on peut tout dire, sous prétexte qu'elles sont moins bégueules que les autres, nous avons la prétention de n'avoir jamais dépassé la mesure, dans cet ouvrage moins que dans tout autre.

Et nous sommes certains de ne pas nous attirer de nos lectrices ce reproche adressé à l'auteur des Mémoires Secrets, *un jour qu'il contait une histoire par trop leste :*

— « *Ah! messieurs, vous nous prenez pour de trop honnêtes femmes !...* »

VAST-RICOUARD.

L'ELIXIR DE BRINDOSIER



L'ELIXIR DE BRINDOSIER

— Reste-là, Oscar, dit Brindosier, je vais t'envoyer Césarine. Quant à moi, il faut que je reconduise l'illustre savant qui a daigné assister à l'expérience que j'ai faite sur toi de ma nouvelle boisson.

— Toi, marmotta Oscar, entre ses dents, sitôt que la porte se fut refermée sur l'inventeur, tu as de la chance que je courtise ta femme !

Et le pauvre diable, assis dans un vaste fauteuil à larges bras et à dossier élevé, auquel il ne manquait que la bascule pour qu'il ressemblât à un accessoire de dentiste, demeurait immobile, la tête pâle et inclinée sur la poitrine, dans l'attitude d'un malheureux dont la digestion ne suit pas son cours normal. Une tapisserie se souleva, et une jeune femme brune, grande, bien prise, le teint rosé et l'œil vif, très élégante dans la simplicité voulue de sa toilette, s'avança souriante jusqu'au milieu de la pièce.

C'était madame Brindosier.

— Comment allez-vous ce matin, mon ami? demanda-t-elle avec sollicitude.

— Mal, très mal ! répondit le jeune homme. Il vient encore de me forcer à avaler un litre de sa drogue, et il est à peine dix heures du matin !... Pour peu qu'il se présente encore deux ou trois admirateurs de son invention, dans la journée, je ne serai plus un homme, mais un tonneau !... Votre mari me tue !...

— Aurait-il des soupçons? demanda Césarine, d'une voix légèrement altérée.

— Des soupçons ! Ah ! bien, oui ! Avec ça qu'il a besoin de soupçons, lui, pour tuer un homme !

C'est à petit feu, c'est-à-dire à petite eau, qu'il vous extermine !... Du reste, vous pouvez juger par vous-même du triste état où il m'a réduit, depuis trois mois que je suis ici.

— Vous êtes un peu changé, en effet, mais ayez de la résignation, mon ami ! Dans l'intérêt de notre amour, il est indispensable que nous flattions sa marotte !

— Cela vous est facile à dire, à vous qui me regardez boire ! Mais vous ne voyez donc pas qu'il me noie avec son *Mouronnet*, sous prétexte que sa nouvelle boisson doit remplacer le cidre, la bière, le vin, le champagne, et même le cognac vieux ? En attendant, il n'entre pas ici un étranger, qu'il ne lui vante sa découverte et ne l'expérimente aussitôt sur moi ; il démontre, et j'avale ! Je préférerais le contraire. Et si encore j'avais des compensations ! soupira Oscar, en enveloppant Césarine d'un regard passionné.

La jeune femme baissa les yeux et se sentit rougir.

— Des compensations !... répéta-t-elle d'une voix presque éteinte. Vous ne me trouvez donc pas déjà assez coupable, Oscar ?

*
* *

Pour le coup, Oscar bondit, comme s'il eût subitement recouvré toute sa santé et toute sa vigueur des beaux jours, de cette époque où il était apparu à Césarine dans toute la force et dans toute la fraîcheur de ses vingt-huit ans de campagnard venant déverser à Paris le trop-plein de sa sève rurale !

Coupable ! Il ne lui manquait plus que de se prétendre coupable à présent ! Eux, coupables, parce qu'ils s'étaient entretenus derrière les portes, avaient effeuillé des marguerites, chanté des duos, ou pressé leurs mains sous le nez de cet imbécile de Brindosier ! Ah ! mais dans le département de Loir-et-Cher, une femme n'était pas coupable à si bon compte, et Oscar était résolu à le lui prouver sans retard.

Comme il marchait sur elle, l'œil déterminé, les bras étendus, prêt à l'étreindre :

— Par pitié, murmura-t-elle, accordez-moi encore huit jours de réflexion !

— Soit ! Nous sommes le 17 mai ; si le 25, à pa-

reille heure, vous n'avez pas comblé le plus cher de mes vœux...

— Eh bien ?

— Eh bien !... Je refuserai de boire son *Mouronnet !*

— Oh vous ne ferez pas cela ?...

— Vous verrez bien ! ricana Oscar.

*
* *

Césarine avait imploré un sursis, sans trop savoir pourquoi, car elle était maintenant décidée à oublier tous ses devoirs conjugaux. Oscar, en effet, dans son emportement, avait été vraiment beau, et sa figure, si blême depuis tant de mois, s'était subitement colorée du plus pur vermillon. La pâleur cadavérique de l'infortuné patient ne s'expliquait que trop par les procédés d'expérimentation absolument féroces dont usait envers lui l'insensible Brindosier. Dès l'arrivée d'Oscar à Paris, l'inventeur avait deviné, en lui, une pâte docile, une « anima vilis » sur laquelle il pourrait impunément opérer. Il venait précisément d'éta-

blir la formule exacte de ce fameux Mouronnet, ainsi nommé par lui, à cause de la quantité considérable de mouron qui entrait dans sa fabrication ; malheureusement, il n'avait pu le goûter lui-même, ayant été mis tout récemment, par son docteur, au régime du bordeaux et des viandes saignantes, sous peine de gastralgie immédiate. Mais Oscar, sur les instances de son hôte, avait goûté, lui, une gorgée d'abord, puis un verre plein, et enfin des carafes entières ! Il buvait lentement, presque en gourmet, stimulé qu'il était par la présence de Césarine, qui le contemplait avec amour, pour relever son courage, quand il semblait faiblir. Aux questions que lui posait l'inventeur, pour savoir si son Mouronnet pourrait remplacer un jour la bière, le cidre, et même le cognac vieux, Oscar répondait, les yeux béatement fixés sur la jolie brune, que cette boisson était, en effet, tonique, rafraîchissante, agréable; pour un peu, il eût ajouté délicieuse !

Bientôt, devant les amis, devant les parents, il avait dû déguster; puis, ç'avait été devant les curieux, les indifférents, et, maintenant, c'était devant tout le monde !

Un coup de sonnette ne résonnait pas, qu'un frisson ne le secouât des pieds à la tête. Il courait voir qui l'on introduisait, et, si c'était quelque tête nouvelle, surtout une tête de savant, de ces têtes en pain de sucre, lisses comme l'extrémité d'une défense d'éléphant, il était sûr de son affaire ! Brindosier l'appelait, et, aussitôt, en victime bien stylée, Oscar se précipitait vers le fameux fauteuil, « le fauteuil des hautes œuvres » !

Une fois installé, il ouvrait la bouche.

— Es-tu prêt? demandait Brindosier.

— Oui je suis prêt; va toujours ! grommelait-il. Et il ajoutait invariablement, en ravalant plusieurs fois la dernière gorgée qui avait peine à passer :

— Tu as de la chance tout de même que je courtise ta femme !

Trois mois de ce régime à jet de Mouronnet continu avaient fait du martyr Oscar quelque chose comme un noyé vivant, un noyé maigre, un noyé étique. Il se sentait dépérir à vue d'œil, mais que lui importait, du moment qu'il aimait, du moment qu'il se savait aimé !

*
* *

Césarine, ayant déclaré que, pour rien au monde, elle ne faillirait sous le toit conjugal, il fut convenu que, le 25 mai, les amoureux partiraient de grand matin à la campagne, et que ce seraient les ombrages de Meudon, ou plutôt quelque cabinet particulier d'un des restaurants du lieu, qui abriteraient leurs premières caresses.

On trouva facilement un prétexte pour expliquer cette escapade au mari, qui ne fit, du reste, aucune objection. Ce jour-là, Césarine revêtit une toilette qu'elle n'avait encore jamais mise, donna une grâce toute spéciale aux ondulations de ses cheveux, coiffa un chapeau plein de hardiesse, éteignit l'incarnat un peu vif de sa peau, à l'aide d'un soupçon de poudre de riz, et, une fois soigneusement gantée, et parée de tous ses bracelets, rejoignit Oscar au salon, Oscar, en gilet blanc et affublé d'un costume de fantaisie à la dernière mode. Une voiture passait devant la porte; ils y sautèrent légèrement, après avoir crié au cocher :

— Au bois de Meudon !

*
* *

Ils ne reprirent terre qu'en plein fourré, après une heure et demie d'un voyage qui n'avait été qu'un long embrassement, encore trop fraternel au gré d'Oscar.

C'était une superbe matinée de mois de mai, toute ruisselante de soleil; mais les rayons, en partie voilés par le feuillage déjà épais de la futaie, n'arrivaient au couple que par parcelles, qui pailletaient, de teintes laiteuses, la figure et les mains de Césarine.

Tous les oiseaux de la forêt s'étaient éveillés au petit jour, et n'avaient cessé, depuis, d'envoyer à l'écho des routes vertes leurs joyeux trilles et leurs notes emperlées.

C'était comme une immense maîtrise où chaque enfant de chœur essayait sa voix, avant de se rendre au lutrin, ou comme un orchestre dont les musiciens s'accordaient, avant le lever du rideau.

Le merle sifflait à plein gosier, avec la vigueur d'un baryton à large poitrine;

Le pinson modulait ses sons aigus de petite flûte, tandis que le rouge-gorge s'efforçait de tenir vaillamment sa partie d'alto ;

La mésange, plus mélancolique, tirait, de sa gorgerette grise, quelques notes émues de violoncelle.

Mais c'était encore la fauvette, qui, avec son brillant archet de violon, conduisait tout ce peuple d'artistes, tantôt grattant les cordes avec furie, tantôt les pinçant avec souplesse, lançant des roulades d'une légèreté incomparable, multipliant les difficultés d'exécution, et dominant l'ensemble, de toute la virtuosité de son talent.

A côté de ces grands premiers rôles, de ces solistes distingués, une innombrable quantité de comparses, choristes et coryphées, les accompagnaient de leur gazouillis général, comme un chœur immense auquel tout ce qui était ailé, petits et grands, habiles et inhabiles, ténors et basses, soprani et contralti, prenaient part.

Et, pour contraster avec ces joyeux éclats, le coucou sonnait son glas, aussi régulier qu'un métronome.

*
* *

Lorsqu'elle fut arrivée devant le restaurant, un chalet tout capitonné de verdure, émergeant, en pleine forêt, dans un pur rayon de soleil, Césarine éprouva comme un grand serrement de cœur.

C'était là, derrière la porte de cette maison toute tapissée de clématite, mais à l'intérieur si prosaïque et si matériel des élégants cabarets de Paris, qu'allait s'évanouir tout d'un coup ce charmant idéal dans lequel elle se berçait si agréablement depuis le matin !

Ici, le grand air, tout parfumé d'exquises senteurs, l'élancement des grandes futaies, le scintillement des gouttes de rosée sur les brins d'herbe, le bruissement muet des jeunes pousses qui éclatent, la brusque échappée du gibier qui s'enfuit, et le gai concert des oiseaux qui saluent le printemps !.... Là, l'atmosphère chaude et empuantée du fumet âcre de vingt sortes de plats, l'étroitesse malsaine des cabinets particuliers, le cliquetis de vaisselle assourdissant, et les appels banals des garçons !

D'un côté l'amour immatériel poétisé par la nature, et se montrant hardiment au grand jour ; de l'autre, la passion sensuelle, honteuse d'elle-même, se cachant pour se satisfaire, et, comme conclusion, un échange de baisers plus ou moins avinés, un mélange d'haleines encore saturées d'émanations de victuailles, un rêve sans ailes, au bord d'un canapé usé par les froissements antérieurs d'inconnus, et ayant, pour témoins, ces mille noms tracés sur la glace par la pointe de diamants effrontés !

Oh ! quand elle y pensait !...

Oscar au contraire touchait au but si patiemment poursuivi ; à son avis, la promenade sous bois était bonne tout au plus pour exciter l'appétit et détendre les nerfs engourdis par la voiture, mais, aussitôt le seuil du chalet franchi, c'était l'ivresse attendue depuis trois mois, ivresse mêlée d'un grain de vengeance, car le mari allait payer, en une heure, trois mois de libations vexatoires.

*
* *

Ils s'assirent face à face, des deux côtés d'une table copieusement servie, dans un petit salon dont les tentures avaient certainement été fraîches, mais où l'avachissement actuel des meubles, la couleur pisseuse des rideaux, l'écaillement du palissandre et les traînées de fumée noire laissées par le gaz, n'avaient rien d'engageant, rien qui montât l'imagination. Oscar avait commandé d'un coup tout le menu, et, à peine les plats eurent-ils été servis, qu'il congédia le garçon, avec ordre de ne se présenter que quand on le sonnerait.

Les premiers moments du repas furent consacrés à faire honneur aux mets, assez piètrement réussis du reste, qui étaient disposés sur la nappe.

Oscar dévorait ! Quant à Césarine, elle grignotait, du bout des dents, quelques crevettes, des radis roses, un soupçon de viande... de quoi ne pas mourir de faim, et avoir la force de retourner à Paris.

Soudain le jeune homme se leva, retira prestement assiettes et plats, qu'il déposa dans un des

angles du cabinet, sur une servante, versa le café, et poussant un grand soupir :

— Enfin ! s'écria-t-il, en allant s'asseoir sur le divan, tout contre Césarine. Celle-ci se recula instinctivement, mais il ne s'en aperçut même pas.

Déjà, il avait commencé la grande tirade à l'aide de laquelle il subjuguait tous les cœurs dans le Loir-et-Cher.

Il y mêlait cette fois quelques considérations spéciales, rappelant, avec une amertume adoucie par le bonheur présent, toutes les preuves d'amour qu'il avait prodiguées à Césarine.

Tout autre, à sa place, se fût lassé, dès le premier jour, peut-être ; lui, il avait tenu bon, il avait tenu bon jusqu'à la veille, une journée très rude, car il n'y avait pas eu moins de quinze visites, et, chaque fois, Brindosier avait essayé sur Oscar l'effet du Mouronnet !

Mais, maintenant, comme elle allait le dédommager ! Comme leur amour, désormais partagé, mais partagé ainsi qu'il l'entendait, sans réticences, allait promptement le rendre à son incomparable santé ! Il retrouverait ces bonnes couleurs et cet œil brillant d'autrefois, qui avaient captivé Césarine, l'adorable Césarine !

En ce moment, se sentant à bout d'éloquence, il entoura, d'un bras audacieux, la taille de la jeune femme, qu'il attira doucement contre lui.

Césarine avait tout d'abord fermé les yeux, un peu grisée par la tirade d'Oscar, mais, en les rouvrant, en apercevant, au-dessus de son front, ce visage pâle, à masque irrésistiblement comique, auquel il ne manquait qu'un bonnet de coton pour figurer un pensionnaire d'hôpital, elle fut prise d'un fou rire, d'un de ces rires irrésistibles, stridents, qui vous prennent au ventre et à la gorge, dans votre chair et dans vos nerfs, et qu'on est impuissant à maîtriser.

— Oh ! non , s'écria-t-elle, en se dégageant, jamais !

Elle se redressa, sauta sur son chapeau, saisit son ombrelle, sortit précipitamment, et Oscar put entendre encore, pendant quelques instants, de francs éclats de rire, sous les grandes nefs de verdure du bois.

*
* *

Ce ne fut que quand tout bruit eut cessé de lui parvenir, qu'il reprit enfin possession de lui-même.

Il avait tellement été atterré par l'hilarité si inattendue de Césarine, qu'il n'avait même pas songé à la retenir.

— Oh ! c'est trop fort ! s'écria-t-il, en frappant violemment du poing sur la table ; subir, tous les jours, la question du Mouronnet, et être bafoué par-dessus le marché ! Cette fois, j'en ai assez des Parisiennes et de leurs maris, et je retourne dans le Loir-et-Cher. On y boit moins, mais on y aime mieux !

*
* *

Quand il quitta le restaurant, la voiture était déjà loin, emportant Césarine, qui, de retour chez elle, trouva l'inventeur, la figure toute décomposée, le regard fixe, les mains fiévreuses.

— Où est-il ? cria celui-ci, en la voyant paraître.

— Qui cela ? demanda-t-elle, effrayée de l'attitude de Brindosier.

— Oscar, parbleu !... Il n'est pas mort, au moins ?

— Mon mari sait tout ! pensa la jeune femme prête à défaillir. Il nous aura suivis à Meudon, et,

aussitôt après mon départ, sera entré dans le cabinet, où il se sera jeté sur Oscar...

— Ainsi c'est vrai, monsieur, se hasarda-t-elle à dire à haute voix, sans autres preuves,... lâchement,... vous l'auriez ?...

Elle n'osa pas achever.

Le mari fixait sa femme, tout piteux.

— Enfin regarde-moi ! balbutia-t-il. Pour un seul verre de Mouronnet, le premier que j'ai bu,... là,... tout à l'heure,... voulant convaincre un visiteur, en l'absence d'Oscar,... de l'excellence de mon invention,... vois dans quel état je suis ! Mais c'est du poison que cette drogue de ma composition !... Quand je pense que voilà plus de trois mois qu'il ingurgite, lui, plusieurs litres par jour !... Et tu veux que je ne craigne par pour sa vie ?...

Césarine respira enfin.

— En ce cas, rassurez-vous, mon ami, fit-elle, encore tout émue... Je crois qu'il est retourné dans le Loir-et-Cher ; il avait besoin de l'air du pays.

— N'importe, je vais toujours lui écrire pour lui demander pardon !

LE PERSAN

LE PERSAN

Albert de Pontécroulé avait un oncle plusieurs fois millionnaire, et c'était tant mieux pour lui ! De fait, l'écervelé jeune homme, ayant commis l'imprudence de manger le saint-frusquin paternel avec toutes ces dames, y compris celle de pique, se fût un jour trouvé dans la triste nécessité de serrer, à l'heure des repas, la courroie de sa ceinture, de coucher à la belle étoile, et de se promener dans le costume du petit saint Jean.

Mais l'oncle Patoulac ne l'entendait pas ainsi, étant compatissant aux erreurs de la jeunesse, et pour cause, car il avait fait jadis plus de cocus à

Marseille, qu'il n'y avait de mâts et de vergues dans l'ancien port.

Albert reçut donc un matin, de l'ancien don Juan de la Cannebière, une longue épître dans laquelle le bonhomme lui rappelait qu'il y avait bientôt trente ans qu'on avait déclaré, à la mairie du troisième arrondissement de Paris, un enfant du sexe masculin, fils de Pamphile-Évariste-Dioclétien de Pontécroulé, et de dame Pélagie-Ursule-Angélique, son épouse, c'est-à-dire qu'il était grand temps, pour le descendant des susnommés, de prendre femme et de choisir une carrière.

La femme, Patoulac l'avait déjà en la personne d'une fort aimable jeune fille, le seul et unique rejeton de son vieil ami Théodule, laquelle, étant donné son âge, dix-huit ans, devait évidemment n'avoir qu'une pensée à l'heure présente, faire le bonheur d'un homme !

Quant à la carrière, il la tiendrait à la disposi-d'Albert, sitôt le mariage célébré, s'étant réservé pour son neveu, qui était bel et bien licencié en droit, une bonne petite place de substitut dans une sous-préfecture du département des Bouches-du-Rhône. Au reste, l'oncle Patoulac n'était pas un de ces oncles obstinés et inflexibles,

capables de forcer la vocation d'un jeune homme ! Il terminait au contraire sa lettre, en signifiant à Albert qu'il était libre de choisir entre vingt-cinq mille livres de rente immédiates et une femme charmante, ou, le *statu quo*, en bon français, la saisie et l'expropriation par ministère d'huissier, la misère, la faim, et l'hôpital à bref délai.

Albert n'hésita pas, et répondit, courrier par courrier, qu'il préférait, à l'hôpital, les vingt-cinq mille livres de rente, la femme charmante et la place de substitut, et que, dans trois jours au plus tard, il serait à Marseille, tant son impatience était grande de se précipiter dans les bras d'un parent aussi généreux !

*
* *

Trois jours, il ne s'était accordé que trois jours, pour rompre avec Paris, ses tripots et ses femmes !

Il se rendit au cercle, pour adresser ses adieux à tous, résolu du reste, avant d'endosser la robe, à se flanquer une dernière culotte.

Albert de Pontécroulé n'aimait pas faire les

choses à demi. Ce qu'il cartonna, ce qu'il tailla de banques, ce qu'il tira à cinq, pendant cette nuit mémorable, Dieu seul et la cagnotte le surent! Aussi, le lendemain, vers trois heures du matin, se trouva-t-il sur l'asphalte du boulevard des Italiens, passablement décati et encore bien plus décavé, se demandant, avec inquiétude, comment il emploierait les deux jours qui lui restaient à tuer, avant son départ.

Soudain, il se souvint qu'il avait encore cent francs chez lui, dans un des tiroirs de son secrétaire ; cent francs, n'était-ce pas tout ce qu'il lui fallait pour payer son voyage de Paris à Marseille, et en première classe encore ? A quoi bon alors végéter deux jours de plus à Paris, dans ce Paris qui l'écœurait ?

— C'est dit, s'écria-t-il, en se dirigeant à grands pas vers son domicile, je vais surprendre l'oncle ! De joie, il est capable d'augmenter ma dot de cent mille francs !

Une heure plus tard, il montait en wagon, et s'endormait bientôt d'un profond sommeil. Quand il arriva à Marseille, la nuit était noire, le train immobile, et un employé le tirait par le pan de son paletot en lui faisant remarquer, qu'avec la

meilleure volonté du monde, on ne pouvait le voiturer plus loin.

Il se frotta les yeux, s'étira, prit sa valise dans le filet, et, un instant après, arpentait les rues de Marseille.

Il prit tout d'abord le chemin des allées de Meillan, où habitait Patoulac, mais, réfléchissant qu'on ne l'attendait pas, et que d'ailleurs, depuis qu'il ne mettait plus le trouble dans les ménages de sa ville natale, ce brave homme d'oncle devait se coucher comme les chapons, il résolut de passer cette première nuit à l'hôtel voisin. Il choisit une chambre au premier, sur le derrière, et, après s'être fait servir un confortable souper, s'enfonça entre les draps avec une inexprimable satisfaction.

*
* *

Il fut réveillé, de grand matin, par un concert de voix gaies et babillardes ; toute la gent ailée était là, qui lui souhaitait la bienvenue, à coups de trilles endiablés. Il ouvrit sa fenêtre et ne fut

pas peu surpris d'apercevoir en face de lui un jardin tout ombragé de grands arbres pleins de poésie.

Il s'accouda sur l'appui, pour fouiller du regard les éclaircies.

Il put bientôt se convaincre que le jardin appartenait à une élégante maison particulière, et que ladite maison était habitée, car l'une des croisées venait de s'entrebâiller, et une jolie tête brune, passablement effrontée sous son petit bonnet de caméristе, restait là immobile, les yeux fixés dans la direction de l'hôtel, comme si la présence d'un jeune homme en ces parages lui eût semblé un fait absolument insolite.

— Si mon oncle n'était pas retiré des affaires... du cœur, voilà une petite voisine à laquelle il eût certainement dit deux mots et qui n'eût assurément pas déparé la collection de minois que la légende lui prête ! pensa-t-il.

Et, en neveu digne de son oncle, il se mit à envoyer force baisers à la caméristе.

Tant d'audace ne parut pas la trop formaliser, ce qui inspira tout naturellement à Albert l'idée de recommencer ; mais soudain le petit bonnet disparut pour faire place à des bandeaux

plats, festonnés avec soin sur le bord du front, et abritant un œil encore vif, bien que la physionomie un peu mûre accusât quelques printemps suivis d'un certain nombre d'étés.

Albert de Pontécroulé avait pour principe immuable de toujours se montrer galant avec toutes les femmes, et, sous aucun prétexte, il n'eût consenti à être pour l'une d'elle une cause de chagrin ou de déception. Aussi se fit-il un devoir de continuer à la matrone, la correspondance de baisers esquissée avec la soubrette.

Pour la seconde fois, sa politesse fut accueillie par un sourire aimable. Mais la mystérieuse fenêtre n'avait pas encore livré son secret tout entier, car une nouvelle substitution de personne venait de s'accomplir, et une fillette de dix-sept à dix-huit ans, les cheveux nattés en deux longues tresses dorées, à la manière de la Marguerite de Faust, les yeux bleus, grands et limpides comme un coin de ciel sans nuages, les joues rosées, la bouche épanouie, était apparue dans le cadre de verdure.

Pour le coup, Albert de Pontécroulé, portant les deux mains à ses lèvres, fit mine d'envoyer à

l'inconnue tout son cœur, dans un beau geste plein d'abandon et d'ivresse.

La jolie tête blonde rougit jusqu'aux oreilles, et comme Albert se préparait à renouveler sa pantomime avec encore plus d'âme, s'il était possible, la fenêtre se referma brusquement.

*
* *

— Le diable soit des filles qui s'effarouchent pour un baiser adressé à pareille distance ! murmura-t-il. Et il allait se retirer dans sa chambre, pour se préparer à rendre visite à l'oncle Patoulac, quand il lui sembla apercevoir une jupe effleurant le feuillage.

— Serait-ce une de mes trois apparitions? se demanda-t-il, et, en ce cas, laquelle des trois ?

Alors, le sang de l'oncle Patoulac bouillonna dans ses veines. Sans même réfléchir que si, jusqu'ici, la maison ne lui avait montré que des femmes souriantes, elle pouvait bien aussi renfermer, derrière ses murs trompeurs, un et même plusieurs hommes à face rébarbative, il avisa une

grosse branche de mûrier, se laissa glisser jusqu'au tronc, et prit terre, non sans avoir brisé quelques branches sous son poids. Aussitôt, la jupe s'était enfuie, mais pas assez loin pour qu'Albert ne l'atteignît.

*
* *

Le jeune homme reconnut le petit bonnet ; aussi s'empressa-t-il de déposer un ou deux baisers sur le cou de la soubrette.

Un petit cri lui répondit, cri de surprise bien jouée, suivi presque aussitôt de cette phrase sans conviction :

— Ah ! monsieur, ça n'a pas de raison ! S'introduire dans une propriété, pour venir embrasser les gens malgré eux ! s'exclama mademoiselle Julie, en tendant la nuque aux baisers que réitérait Albert.

— Hou ! Hou ! Hou ! amour de soubrette, va ! murmurait l'effronté, les lèvres enfoncées sous les mèches follettes de la camériste.

— Et encore, observa celle-ci, à voix basse, en

se dégageant peu à peu, si vous m'embrassiez sans faire de bruit, je ne dirais peut-être rien, mais ce jardin est plein d'écho, et, bien que monsieur ne soit pas là, il est certain que madame ou mademoiselle n'aurait qu'à avoir l'idée de faire un tour de ce côté...

En ce moment, Albert crut remarquer qu'une seconde robe se faufilait, à quelque distance, dans les fourrés ; avant qu'il eût eu le temps de tourner la tête, Julie s'était éclipsée en lui chuchotant :

— C'est mademoiselle ; je ne vous connais pas, et je me sauve !

— Et moi je reste, dit Albert, puisque monsieur n'est pas là !

*
* *

Presque aussitôt, un second petit cri retentit à quinze pas de lui :

— Ah !

La fillette rose, aux cheveux tressés à la Marguerite, venait de détourner un bosquet, et de-

meurait immobile, comme pétrifiée par la présence de l'étranger.

— Qu'avez-vous , mademoiselle ? fit Albert, d'une voix douce, pour la rassurer.

— C'est que... monsieur... répondit-elle, indécise et confuse, vous revoir, là, à l'improviste !... Je n'ai pas eu l'air de vous remarquer, tout à l'heure, à la fenêtre, et, pourtant, je me suis bien aperçue que vous m'adressiez des... des baisers!... Oh ! pénétrer ici... par escalade !... Mais c'est affreux !...

— Pas par escalade, mademoiselle, par dégringolade, au contraire, riposta Albert, car, jeune astre de beauté candide, je suis tombé par la fenêtre. Ne jetez donc pas sur moi des rayons trop sévères !

— Ah ! monsieur, si mon père rentrait du port, en cet instant ?...

— Tiens, tiens, monsieur votre père est sur le port ?...

— Ou si ma belle-mère s'égarait par ici ?...

— Votre belle-mère est femme, elle nous sera clémente.

— Et cela au moment où l'on veut me marier !..

— Comment ! on va vous marier ?... A quel-

que imbécile, sans doute, vieux, laid et bête, avec de vieux rhumatismes, une vieille sciatique, et de vieilles manies, qui viendra traîner, auprès de vous, sa vieille vie usée par sa vieille inconduite?

Au même instant, un craquement se fit entendre sur le sable d'une allée voisine,

— Oh! Seigneur Jésus, voici sûrement ma belle-mère ! Par pitié, monsieur, éloignez-vous !

*
* *

Albert entrevit vaguement une envolée rapide et gracieuse de jupons de mousseline à travers les lilas ; mais la jeune fille avait déjà regagné l'habitation.

— « Par pitié, monsieur, éloignez-vous ! » répéta-t-il, en imitant l'intonation pleine d'effroi de la chère enfant. Elle me met à la porte, c'est-à-dire à la fenêtre !... Après tout, on ne saurait résister à une prière adressée avec cette voix-là !

Comme il se dirigeait vers le mûrier qui avait favorisé sa descente, prêt à déployer toute sa science gymnastique pour réintégrer son domi-

cile, la route lui fut subitement barrée par la dame aux bandeaux.

— Vous, monsieur, vous ici ! Ah, c'est mal !

A cette apostrophe, lancée la main sur le cœur, et d'un ton empreint d'un doux reproche, Albert constata que, bien qu'un peu sur le retour, la belle-mère n'avait pas dit adieu à toute prétention.

— Elle croit que j'ai fait ce saut périlleux pour elle ! se dit-il. Et trouvant plaisant d'abonder dans ce sens :

— Eh ! madame, les amoureux ne sont-ils pas tous un peu fous ? s'écria-t-il.

— Mais, tout à l'heure, monsieur, quand vous étiez à votre fenêtre, me témoignant votre flamme par des signes trop significatifs, mon silence n'aurait-il pas dû vous faire comprendre que je n'encourageais pas vos hardiesses.

— Hélas ! serait-ce vrai, madame, vous ne m'aimeriez pas ? répliqua-t-il, en saisissant une main que n'eussent pas dédaigné nombre de jeunes femmes.

Après ça, elle n'était pas indigne de toute attention, cette avenante belle-mère !

— Sachez, monsieur, que je ne vous pardonnerai jamais vos témérités !...

— Alors, qu'est-ce que je vais devenir ? murmura-t-il, en couvrant de baisers la fort belle main qu'on lui abandonnait.

— Songez, monsieur, que mon mari est atrocement jaloux, et qu'il pourrait vous surprendre, là, à mes pieds, dans la solitude de ces fourrés !...

En ce moment, une voix terrible partit de derrière les buissons :

— A qui parlez-vous donc, Mélanie ?

— Miséricorde, mon mari ! marmotta la pauvre femme. Ah ! si vous êtes un galant homme, monsieur, et si vous avez souci de la vie d'une femme, sauvez mon honneur !

Elle voulut fuir, mais son mari la retint, lui enserrant le poignet dans ses doigts fébriles.

— J'espère, fit-il en ricanant, que vous ne nierez pas le flagrant délit !

— Mon Dieu, mon ami... balbutia-t-elle, monsieur... était...

— Il me le dira lui-même, ce qu'il était ! interrompit durement le mari.

Et, lâchant avec colère le bras de sa femme :

— Rentrez chez vous, madame Chamborin, vo-

tre présence est actuellement inutile. A tout à l'heure, madame, à tout à l'heure !...

*
* *

Elle s'éloigna à pas lents, après avoir lancé à son innocent complice un regard d'une éloquente supplication.

Albert était du reste très mal à l'aise, et se sentait fort sot.

L'idylle devenait drame, et il se demandait, avec amertume, si du temps où il révolutionnait les ménages de Marseille, l'oncle Patoulac s'était jamais trouvé en si fâcheuse aventure.

Il jeta un coup d'œil sur la croisée de la chambre de l'hôtel, mais elle lui parut d'autant plus haute et d'autant plus difficile à escalader, que M. Chamborin venait de tirer de sa poche un petit revolver ; ce qui signifiait clairement que la retraite devrait s'effectuer sous le feu de l'ennemi. Le jeune homme se décida à parlementer.

— Monsieur, je vous écoute ! déclara le mari.

Et comme Albert se tenait coi, très embarrassé :

— Pour la seconde fois, monsieur, j'attends vos explications ! dit-il, en posant le doigt sur la gâchette de son arme.

— Cela va vous paraître bien étrange !

— En effet, monsieur !

— C'est toute une histoire, qu'il faut que je vous raconte !

— Je suis patient, monsieur !

Cette dernière phrase de Chamborin contrastait catégoriquement avec l'attitude surexcitée de l'Othello marseillais ; quant à Albert, pris de court, ne sachant ni ce qu'il allait, ni ce qu'il devait dire, il bredouillait, n'osant articuler clairement aucun mot, comme si la moindre parole imprudente eût pu être pour lui le signal de sa mort.

— Il m'est arrivé... un accident,... fit-il tout à coup, un accident épouvantable !

— A vous ?... interrogea l'incrédule mari. Soit, mais arrivons au fait, monsieur !

Albert se passa la main sur le front, pour essuyer la sueur qui y perlait.

— A l'âge de quinze ans, monsieur, reprit-il après un silence, j'étais orphelin... sans famille... sans famille... et je... partais pour l'étranger...

— On vous embarquait ? s'écria victorieusement

Chamborin. Je m'en serais douté ! Vous étiez déjà sur la pente du vice !

— Non pas du vice, observa Albert de plus en plus troublé, mais d'une haute montagne... du Belou... du Béloutchistan.

— Du Béloutchistan ?

— Sans doute ! Il y a de hautes montagnes dans le Béloutchistan... Vous savez bien, de hautes montagnes ?...

Il s'enferrait, et son embarras était de plus en plus visible. Quelle diable d'idée avait-il eue de parler du Béloutchistan, un pays qu'il s'était bien donné garde d'explorer ?

— Auriez-vous le fol espoir de vous moquer de moi ? fit brusquement M. Chamborin.

— Dieu m'est témoin, monsieur, répliqua piteusement Albert, que je ne suis pas en train de rire !

— Moi non plus, monsieur ! Et que faisiez vous dans le Béloutchistan ?

— Mon Dieu... c'est très simple ... ce que l'on fait d'ordinaire... sur une haute montagne du Béloutchistan ! Il faut vous dire que j'étais... j'étais allé chercher, au loin, l'indépendance que me refusait ma famille...

— Quelle famille ?... Vous m'avez dit que vous étiez orphelin.

— Parfaitement !... répliqua vivement Albert. Quand je dis ma famille, ce n'est pas ma famille... mais c'est ma famille tout de même... c'est ma... c'est ma nouvelle famille... ma famille du Béloutchistan... Tout à coup, dans l'immense et affreux désert où je m'étais égaré...

— Un désert immense dans une montagne ! hurla le mari.

— Pourquoi pas ? Un désert, et une montagne dans un désert, je veux dire... une montagne et un désert dans une montagne... cela se voit tous les jours ! J'avais fui ma famille, n'est-ce pas, et j'étais allé chercher l'indépendance dans le désert... l'indépendance dans le désert...

— Ensuite, monsieur ? fit, pour la seconde fois, le mari, qui donnait des signes de plus en plus évidents d'impatience.

— L'indépendance dans le désert !... répéta Albert, en ravalant sa salive. Tout à coup, dis-je, un parti persan qui venait fourrager...

— Fourrager dans le désert ? Ah ! çà, monsieur !...

— Fourrager dans le désert, qu'y a-t-il là d'éton-

nant? On a besoin de fourrages, et si l'on n'a qu'un désert à sa portée... alors on fourrage dans le désert!

— Ensuite, monsieur?...

*
* *

L'infortuné neveu de Patoulac suait à grosses gouttes. Il désespérait à présent de « sauver l'honneur », comme l'en avait conjuré madame Chamborin.

Subitement, une idée lumineuse, unique, lui vint à l'esprit : désormais, il tenait son histoire.

— Tout à coup, dis-je, continua-t-il, un parti persan tombe sur moi à l'improviste, et me fait prisonnier, sans coup férir! Quand je revins à moi, car je m'étais évanoui, par suite de mes nombreuses blessures, j'étais dans le sérail du gouver neur d'une province de Perse...

— Vous ! s'exclama Chamborin dont l'attitude devint immédiatement moins hostile.

— Hélas!... soupira Albert d'une voix vraiment navrante. Mes nouvelles fonctions consistaient

donc à garder les femmes du prince le plus cruel que l'Asie ait enfanté.

— Sapristi... mais alors ?... fit le mari de Mélanie, avec intérêt.

— Oui !... répondit à voix basse Albert, en baissant la tête, pour étouffer un fou rire.

*
* *

Chamborin rengaina à la hate son revolver dans la poche de sa jaquette, et tendant les deux mains à Albert :

— Ah ! mon pauvre ami ! lui dit-il d'une voix vibrante d'émotion.

Alors il le prit par le bras et l'entraîna dans les allées, avec des attentions de père pour un fils convalescent, et il n'eut de cesse que le jeune homme lui eût appris par quels prodigieux subterfuges il avait échappé au cruel monarque de Perse.

Albert, plus à l'aise depuis qu'il avait conquis la confiance de ce mari jaloux, retrouva aussitôt tout son bagou.

— Un beau jour, dit-il, désireux de parcourir incognito l'Occident, le prince cruel avait embarqué ses femmes dans un navire qui devait naviguer côte à côte avec le vaisseau royal, et lui, Albert, avait été désigné pour accompagner en Europe ce stock de houris. Le voyage sur la Méditerranée s'était effectué sans incident, jusqu'en vue de Marseille ; mais là, mû par un courage de désespéré, le gardien du sérail s'était précipité à la mer, et avait gagné le port à la nage. Et voilà comment, se sentant poursuivi de très près, il avait été contraint de franchir le mur de M. Chamborin, et de se précipiter aux pieds de sa femme, pour implorer d'elle asile et protection.

— Et j'osais soupçonner Mélanie, j'osais vous soupçonner, vous! s'écria Chamborin. Mais certainement que je vous protégerai, et contre tous les schahs et pachas de la création encore ! Vous serez mon ami, vous serez mon frère, vous serez un autre moi-même !

— Il exagère ! pensa le jeune homme.

Chamborin lui demanda son nom.

— Lysis Durandeau, déclara Albert, ne voulant pas divulguer son nom de Pontécroulé à des gens qui habitaient si près de son oncle.

— Eh bien, mon cher Lysis, puisque vous n'avez ni famille, ni ressources, je vous loge, je vous nourris, je vous adopte en un mot ! Seulement, je vais vous dire, je n'ai pas de sérail, moi, mais j'ai une femme, j'ai une fille, et, par le temps qui court, c'est une lourde responsabilité ! Or, puisque vous avez eu le malheur de tomber aux mains de ce prince cruel, vous allez avoir un moyen de reconnaître mon hospitalité, et d'utiliser... les facultés que les hasards... et les Persans... bref, je vous confie l'honneur de ma femme et de ma fille !

*
* *

Albert commençait à se demander si c'était bien sérieusement que parlait son nouvel ami. Lui confier, à lui, une femme et une fille ! Voilà qui dépassait toutes ses prévisions !

Mais Chamborin, une fois lancé dans cette voie, ne semblait pas vouloir s'arrêter de si tôt.

Il avait, au premier, une chambre très confortable, où il installerait Lysis. La porte qui donnait sur la rue était solide, sans doute, mais

il allait, pour plus de précaution, donner l'ordre qu'on mît le double tour à la serrure, qu'on poussât les verrous, et qu'on n'ouvrît à quiconque se présenterait, qu'après s'être assuré, par le judas, que le visiteur n'appartenait pas aux séides du prince persan.

Au reste, cet excellent Lysis ferait bien, pendant quelques jours, de ne point même descendre. Un hôtel meublé avait vue sur le jardin, et des espions, embusqués derrière des rideaux, pouvaient le découvrir ! Enfin la plus grande circonspection était indispensable. Quelques instants après, Chamborin, après avoir conduit Albert à la chambre bleue, courait rejoindre sa femme. Celle-ci, la figure décomposée par la frayeur, toute tremblante, attendait, résignée, le retour de son mari ; maintenant elle avait fait le sacrifice de sa vie !

— Il est en sûreté, je le cache ici ! s'exclama Chamborin triomphalement, du plus loin qu'il aperçut Mélanie.

— Vous le cachez ?... répéta la malheureuse qui crut un instant à quelque supplice odieux inventé par son mari pour assouvir sa vengeance sur l'homme qu'il pensait coupable.

— Sans doute, reprit Chamborin. Je lui ai même offert la chambre bleue, tout à côté de la tienne...

— Ah ! pour rien au monde, je ne souffrirai que ce jeune homme occupe une pièce presque contiguë à mon appartement ! s'écria-t-elle.

Le calme plein de gaieté de son mari commençait à la rassurer, et la rendait à elle-même ; évidemment, l'inconnu avait sauvé l'honneur, ou tout au moins les apparences.

— Tu veux donc l'envoyer à la mort ! fit-il d'une voix solennelle.

*
* *

Il comprit à l'ébahissement de sa femme que Lysis n'avait pas eu le temps de la mettre complètement au courant. Alors il l'informa, en quelques mots, de la mésaventure arrivée à son protégé, et lui dépeignit les dangers auxquels il était exposé à Marseille.

Il s'excusa, en même temps, des mots un peu vifs qu'il avait laissé échapper, à l'adresse de sa femme, dans le jardin, et des soupçons qu'il avait, disait-il, failli avoir sur sa vertu.

— Ah! le pauvre jeune homme! fut la seule réflexion que put articuler madame Chamborin, tant elle se sentait émue par le malheur irrémédiable de Lysis.

Au même moment, un rire étouffé éclata derrière la porte du boudoir, où la camériste époussetait la toilette de madame. Chamborin tint à présenter officiellement Lysis à sa femme et à sa fille, et recommanda à Julie de le servir avec douceur et empressement.

Puis il sortit, pour aller s'assurer si la maison n'était pas cernée, ou tout au moins si, dans la rue, quelque personnage à figure patibulaire de l'escorte du prince n'était pas aux aguets.

*
* *

Albert, encore doublement étourdi, et par l'arrivée de Chamborin le surprenant aux pieds de sa femme, et par le revirement inespéré que l'histoire des Persans avait provoqué chez ce mari jaloux, s'était tout d'abord jeté sur un fauteuil, pour s'absorber dans ses réflexions.

La situation n'était pas ordinaire, et valait la peine d'être très sérieusement examinée.

Il se voyait dans une impasse d'où personne, pas même son oncle, ne pouvait le tirer, car, du jour où Chamborin apprendrait qu'il avait été mystifié, et il ne pouvait manquer d'en être convaincu avant peu, les six coups du petit revolver seraient infailliblement tirés sur qui de droit. Sans compter que, pour peu que le faux gardien du sérail fût retenu un peu longtemps dans la chambre bleue, l'héritage de l'oncle Patoulac passerait... au bleu pour lui !

— Pardieu, tant pis, et au petit bonheur ! dit Albert, tout à coup, en se levant, et en se dirigeant vers le salon. Il y a des femmes très appétissantes, ici, c'est toujours ça !

*
* *

Mélanie, occupée à soigner quelques plantes d'appartements, lui jeta, en l'apercevant, un regard d'indicible compassion.

— Enfin, je vous retrouve, et seule ! J'ai tant

de choses à vous dire ! s'écria-t-il en courant à elle.

— Êtes-vous moins agité au moins, mon ami? demanda-t-elle.

— Agité?...

— Oui!... Vous n'avez plus peur du prince?

— Ah ! son mari lui a dit !... pensa Albert, un peu décontenancé.

Puis d'une voix très assurée :

— Non, je n'ai plus peur du prince; je n'ai plus peur de personne!

— Et vous habituerez-vous à vivre ici?

— Si je m'habituerai à vivre ici? répéta-t-il avec chaleur. Mais vous ne devinez donc pas que j'ai réalisé l'unique rêve de toute mon existence! Vous contempler sans cesse, me réchauffer à la flamme de vos yeux, vous aimer, et savoir que vous partagez cet amour!...

— Son amour! soupira-t-elle tristement.

— Car vous m'aimez, n'est-ce pas, vous m'aimez? interrogea Albert, avec chaleur.

— Je vous?... Sans doute, j'ai de la sympathie pour vous, de la commisération surtout, beaucoup de commisération !

— Mais comprenez-le bien, ce cœur est brûlant !

— Son cœur est brûlant ! Pauvre jeune homme !... murmura madame Chamborin.

— Car enfin, poursuivit Albert, pour vous, je me suis fait une situation impossible dans cette maison, mais, je ne me repentirais de rien, si, malgré tout, votre amour me reste, votre amour, qui est toute ma vie !

— Mais il vous reste, mon ami ! se hâta de de répondre Mélanie, pour être agréable à ce pauvre M. Lysis.

Albert, encouragé par ces dernières paroles, devint plus pressant, cherchant à passer son bras autour de la taille de la dame. Et comme elle résistait, en minaudant :

— Ne soyez pas cruelle, s'exclama-t-il, ne me refusez pas le seul bonheur que je puisse goûter ici-bas, et, ce soir, lorsque votre mari sera couché, promettez-moi de venir me rejoindre au jardin...

— Pourquoi ce soir, plutôt que demain dans la journée, mon ami? demanda-t-elle naïvement.

— Pourquoi? Elle est bien bonne! pensa Albert.

Et, à haute voix :

— Les nuits sont si belles, à cette époque !... Sous l'ombre vague des tilleuls, assis tous deux, près de l'un l'autre...

— Pauvre garçon, avoir tant de poésie!... Quels monstres que ces Persans! soupira-t-elle

Julie venait d'entrer, demandant des instructions à propos de la chambre bleue; madame Chamborin en profita pour s'arracher à cette attristante scène d'amour.

— Comme elle se montre réservée à présent!... se dit Albert. Est-ce que vraiment elle croirait au prince cruel?... Heureusement, la femme de chambre n'avait pas reçu les confidences de son patron, elle, et elle était là devant lui, toujours agaçante avec son sourire malicieux et son petit bonnet si crânement posé. Albert jugea qu'avec elle il n'y avait pas lieu de prendre des détours, et, sans autre forme d'entrée en matière, il l'embrassa sur ses yeux fripons.

— Laissez-moi, monsieur Lysis, laissez-moi! Il faut que je fasse mon ouvrage! déclara-t-elle, en se dégageant.

Mais Albert la rattrapa.

— Tu ne veux pas donc pas m'octroyer un baiser, soubrette sans entrailles!

— Dire qu'il a de si bonnes intentions, des intentions comme tout le monde!... Est-ce drôle tout de même! se dit la camériste.

— Julie, ma petite Julie, tu ne te faisais pas tant prier, ce matin !

— Oui, murmura-t-elle, mais, depuis ce matin, il y a les Persans qui ont jeté un froid !... Après tout, s'il ne faut que cela pour le rendre heureux, qu'est-ce que je risque ?... C'est son tic à lui d'embrasser !

Et, tendant le cou avec complaisance :

— Dépêchez-vous ! dit-elle, toujours souriante. Mais à quoi cela pouvait-il bien lui servir de cajoler ainsi les femmes ?

Un bruit de pas, dans la chambre voisine, fit redresser subitement la tête à Julie.

— Assez maintenant, c'est assez, monsieur Lysis !

— Maintenant, soit, fit Albert, mais à une condition, c'est que ce soir tu laisseras ta porte ouverte !

Julie fut prise d'un fou rire, et s'échappa en répétant :

— Ma porte ouverte ! Ah ! ah ! il est très drôle, il est impayable, monsieur Lysis !

Albert, lui, ne riait pas !

— Oui, tords-toi, grommelait-il, dans un mouvement d'humeur, tords-toi encore ! Elle a toujours

l'air de se ficher de vous, cette fille-là, c'est horripilant!... Et elle ne laissera pas sa porte ouverte, et ce n'est pas par vertu qu'elle ne la laissera pas... au contraire... c'est parce qu'elle aussi, sans doute, on lui aura conté... Ah! mais ils, commencent à m'exaspérer, les Persans!

L'arrivée de mademoiselle Chamborin le calma comme par enchantement.

Elle baissait les yeux, timidement, et se tenait sur le pas de la porte, n'osant entrer, les joues empourprées, comme une enfant prise en faute.

Il la contempla quelques instants, ayant peur, s'il esquissait le moindre geste, de faire évanouir cette délicieuse apparition, auprès de qui la fiancée que lui réservait son oncle Patoulac ne devait être que de la Saint-Jean.

— Ma vue ne vous est donc pas désagréable, mademoiselle? demanda-t-il presque timidement.

— Oh! du tout, monsieur! répliqua vivement la jeune fille en avançant d'un pas. Je suis au contraire bien heureuse de vous rencontrer sain et sauf; j'ai eu si peur pour vous ce matin, quand je me suis enfuie en vous laissant tout seul dans le jardin, en présence de mes parents!

— Mais aussi, poursuivit-elle, et soudain sa

figure s'éclaira, si vous saviez quelle joie j'ai ressentie, quand, quelques instants après, vous vous êtes acheminé vers la maison, bras dessus bras dessous avec mon père, et que j'ai appris qu'il vous installait dans la chambre bleue ! J'étais si contente, si contente... que j'ai fait un serment, un serment solennel, celui de n'épouser jamais le mari qu'on me destine !

En entendant cette déclaration d'amour si franche, si ingénument innocente, Albert fut pris d'un immense désir d'aimer cette petite comme un fou.

Il allait se précipiter vers elle, pour la presser dans ses bras, comme le méritaient tant de charmes inconscients et pudiques, quand il se souvint à temps qu'il était sur le point d'être nommé substitut, et qu'un pareil attentat sur la personne d'une jeune fille serait d'un déplorable effet pour ses débuts dans la magistrature.

Il se contenta donc de remercier, aussi chaleureusement que possible, mademoiselle Henriette, des marques de sympathie qu'elle lui témoignait, et de l'assurer qu'elle ne s'adressait pas à un ingrat.

— Alors, dit-elle étourdiment, vous ferez votre demande aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— C'est qu'elle mène rondement les choses! pensa Albert, à qui cette impatience causait pourtant plus de joie qu'il ne voulait se l'avouer. Mais il se rappela tout à coup les cinq cent mille francs de dot que l'oncle Patoulac couvait depuis si longtemps pour son cher neveu.

— Est-ce qu'il ne vous semble pas, dit-il, pour gagner du temps, que, dès le premier jour, ce serait un peu brusquer les choses? Si nous attendions encore?...

— Attendre! Y songez-vous, monsieur Lysis? C'est demain qu'arrive mon futur, et il est indispensable que nous soyons promis l'un à l'autre, avant qu'il ait mis les pieds dans cette maison!

— Sans doute! fit Albert, sans conviction.

— Au surplus, reprit la jeune fille, puisque nous sommes d'accord, je me charge de parler moi-même à mon père, et tout de suite encore, car je l'entends qui rentre!... Je vous rejoindrai ici dans un instant.

Albert voulut la retenir, mais légère comme un sylphe, elle était déjà au bout du vestibule, dans les bras de Chamborin.

*
* *

La situation se corsait, et du diable si le jeune homme savait comment il en sortirait, car il était bel et bien prisonnier dans la maison de M. Chamborin, qui avait pour lui des attentions de geôlier auquel on a confié la garde d'un condamné d'importance.

N'importe, il se sentait un peu réconforté par l'aveu de la jeune fille. Celle-là du moins ne doutait pas qu'il fût un homme comme les autres, et même un peu mieux que les autres, puisqu'elle n'hésitait pas à lui sacrifier un fiancé agréé par la famille.

M. Chamborin avait été entraîné dans son cabinet de travail, et, à peine se fut-il assis dans son grand fauteuil de bureau, qu'Henriette sautait sur les genoux paternels.

— Si tu étais bien gentil, lui dit-elle, sais-tu, petit papa, ce que tu ferais ?

— Qu'est-ce que je ferais ?

— Tu écrirais au fiancé que tu m'as choisi, pour le prier de ne pas se déranger.

— Comment, la veille de la présentation, sans raison valable?... interrompit Chamborin. Mais tu n'y penses pas, fillette?...

— J'y pense si bien, que j'ai préparé la lettre, fit-elle, en tirant de sa poche une missive toute prête à être expédiée.

Chamborin la parcourut des yeux, et la serra dans sa poche.

— C'est impossible, murmura-t-il. Et d'ailleurs, tu voudrais donc rester fille ?

— Oh ! non pas ! riposta Henriette, en le câlinant bien fort; tu me donnerais un autre jeune homme, voilà tout !

— Mais il n'en vient aucun ici ?

— Tu sais bien que si !... affirma-t-elle en tournant ses pouces, les yeux à terre. Un jeune homme blond, avec de la moustache blonde, et puis un air si aimable... si aimable... qu'on ne peut s'empêcher de l'aimer !

— Mais de qui diable entends-tu parler? demanda le père.

— De M. Lysis ! répliqua la jeune fille, presque à voix basse.

Chamborin partit d'un éclat de rire formidable.

— Lysis ! tu veux épouser Lysis ! Eh bien ! non, là... épouser Lysis, elle est trop forte !

— Pourquoi ?

— Parce que c'est extraordinaire, ce que tu me dis là !

Chamborin ne savait par quelle raison convaincre Henriette de l'insanité de sa prétention, car, vis-à-vis d'une jeune fille, la vérité vraie était impossible à dire, dans l'espèce. Il lui fallait pourtant donner quelques motifs de son refus ; il allégua donc que Lysis Durandeau lui avait avoué n'avoir pas un sou de fortune, et que c'était par charité que lui, Chamborin, l'avait momentanément recueilli.

— Mais quand on s'aime !... observa la jeune fille, dont les yeux s'emplissaient de larmes.

— Il t'a dit qu'il t'aimait ? interrogea Chamborin, prêt à s'esclaffer de nouveau.

— Ça se voit bien ! déclara la jeune fille, dont la physionomie s'illumina de plaisir.

Et s'élançant au cou de son père :

— Oh ! mon petit papa, tu ne voudrais pas sacrifier ta fille, n'est-ce pas ?

— Mais c'est en t'accordant à Lysis que je te sacrifierais !

Chamborin s'était peu à peu dégagé de l'étreinte d'Henriette.

— Ah ! tu es méchant ! tu es méchant ! fit celle ci, en s'éloignant avec une moue de dépit.

*
* *

Dans la journée, elle attira Albert, à part, dans un des coins du vestibule.

— Papa ne veut pas de vous ! dit-elle, d'un ton bref.

— Vraiment ?

— Mais je ne me tiens pas pour battue ! Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Oh ! je vous le jure, mademoiselle !

Cette dernière phrase avait été prononcée par le jeune homme avec un tel accent de sincérité, qu'Henriette en éprouva un délicieux contre-coup au cœur.

— Alors, ce soir, reprit-elle, quand elle fut un peu remise de sa douce émotion, vous aurez soin, en dînant avec nous, de ne pas me regarder, de me parler à peine, mais de vous entretenir tout le temps avec mon père et un de ses amis.

Vous raconterez vos voyages, puisqu'on dit que vous avez beaucoup voyagé, et, sitôt après le café, au moment où vous serez sûr de ne pas être remarqué, vous gagnerez le jardin ; j'y serai, vous attendant, vous m'enlèverez, et nous fuirons ensemble !

Albert voulut risquer une objection, mais on venait ; ils durent se séparer.

Pendant toute la journée, de Pontécroulé se tint enfermé dans sa chambre, surveillant avec attention les allées et venues de M. Chamborin, et espérant pouvoir escalader la fenêtre de l'hôtel, ou se faufiler par la porte de sortie, au moment propice ; mais son geôlier ne se départit pas un instant de sa vigilance.

Pourtant, quelque amour qu'il ressentît pour Henriette, il ne pouvait se décider à suivre point pour point le plan qu'elle avait imaginé. En supposant qu'il ne fût pas impraticable, Albert connaissait assez la loi pour ne pas ignorer, qu'en cas de réussite, il risquait tout bonnement d'être mis en rapport avec la Justice, autrement que comme substitut.

*
* *

A six heures, la sonnette de la grille d'entrée tinta fortement, signalant l'arrivée du convive qu'avait annoncé Henriette, et, quelques minutes après, Julie, toujours son sourire moqueur aux lèvres, se présentait au seuil de la chambre bleue et prévenait M. Lysis que le dîner était servi.

Albert passa, très grave, devant Julie; il lui en voulait à cette éternelle rieuse ! Il descendit tout pensif l'escalier qui menait au rez-de-chaussée, mais quel ne fut pas son ébahissement, en pénétrant dans la salle à manger, d'apercevoir l'oncle Patoulac installé à la droite de madame Chamborin ! Il faillit tomber à la renverse, et dut se retenir à un buffet.

— Comment, toi, déjà arrivé à Marseille, et dans la maison de Théodule !... s'écria le bonhomme.

Albert, comprenant, à l'intonation franche et sympathique de la voix de son oncle, que désormais il avait un puissant défenseur dans la place, reprit un peu courage.

— Tu connais donc M. Lysis Durandeau? interrogea Chamborin, dont le front s'était subitement rembruni.

— Qui ça, Lysis Durandeau? répliqua Patoulac. Dis plutôt Albert de Pontécroulé, mon neveu, et qui aspire à la main de ta gentille Henriette!

— Et il n'est jamais allé chez les Persans, sans doute? rugit Chamborin, en marchant, le sourcil froncé, sur Albert, et en fouillant, de la main droite, dans la poche de sa jaquette, pour y caresser la crosse de son revolver.

Patoulac ne comprenait rien à cette pantomime menaçante.

Mais Henriette, avec cet instinct si délicat et si perspicace des femmes qui aiment, comprit que le jeune homme courait un grand danger.

Elle se leva de table, et se précipitant aux genoux de son père :

— C'est moi, s'écria-t-elle, moi seule qui ai attir monsieur, et qui l'ai décidé à s'introduire dans le jardin !

— Et pourquoi, mademoiselle, avez-vous commis cet acte de légèreté impardonnable chez une jeune fille ?

— Pour le juger, sans qu'il fût prévenu, et

m'en faire aimer, sans qu'il sût qui j'étais, répliqua-t-elle toute rougissante.

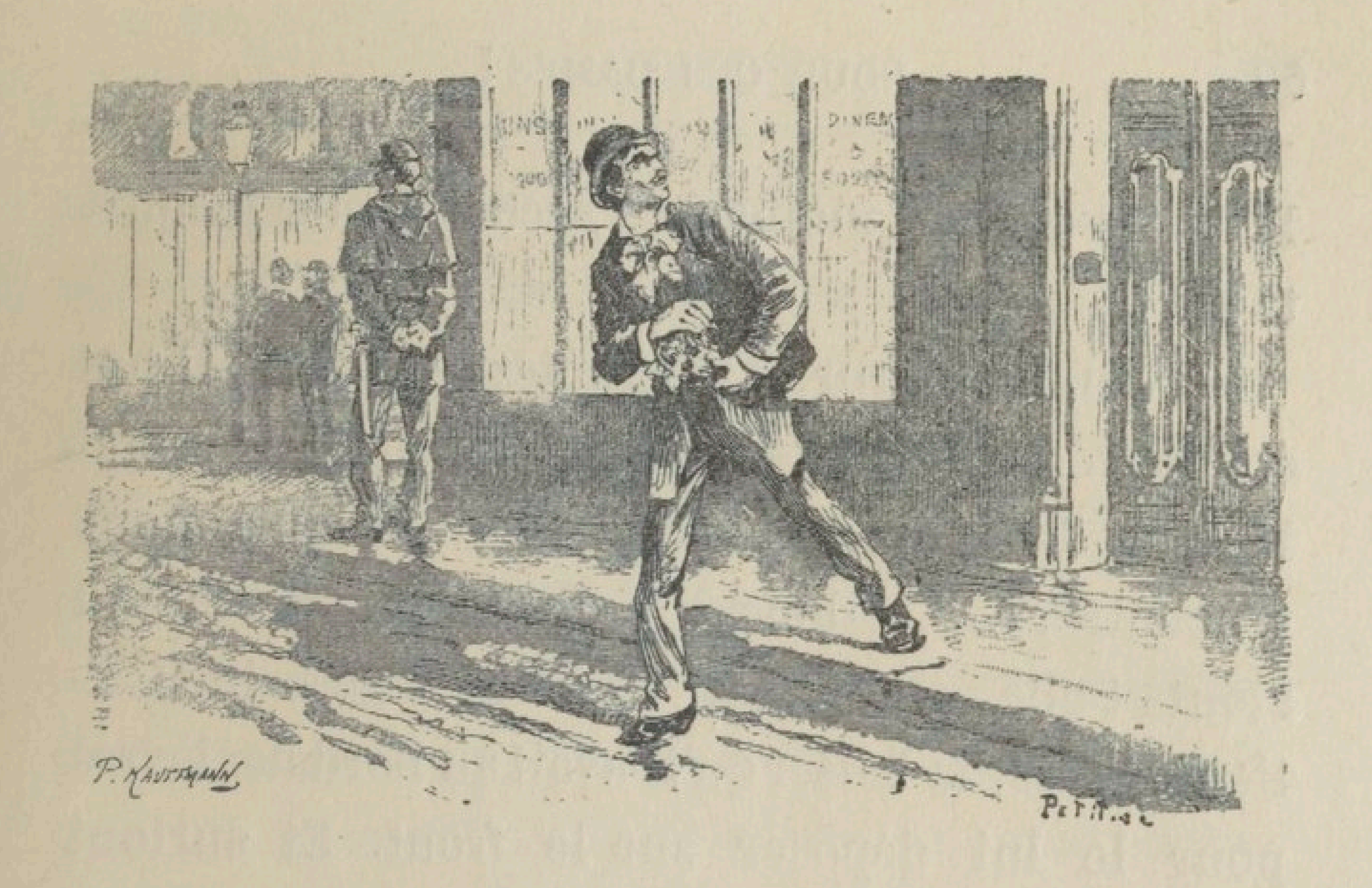
— Et vous étiez dans la confidence, madame? demanda Chamborin, en se tournant du côté de sa femme.

— Justement, madame avait reçu le mot d'ordre de sa fille ! dit gaiement Albert, qui avait repris complète possession de lui-même, et estimait prudent de venir au secours de la belle-mère, toute prête à défaillir.

— Eh bien ! dit Chamborin en se rasseyant et en riant de bon cœur, vous êtes tous de fiers comédiens !

— Ce qu'il y a de plus clair dans tout cela, déclara l'oncle Patoulac, en attaquant le potage, c'est que la comédie finira par le mariage de mon neveu !

LE GRIFFON



LE GRIFFON

Vers minuit, Paul et Suzanne s'arrêtaient au coin du boulevard des Capucines et de la place de l'Opéra.

— Au revoir, mon chéri, dit Suzanne, en tendant affectueusement la main au jeune homme.

— Comment, tu me quittes déjà ? répliqua-t-il.

Permets-moi au moins de t'accompagner jusqu'à ta porte.

— Non, monsieur, n'y comptez pas ! N'a-t-il pas été convenu que nous nous séparerions ici ? Merci bien !... Madame Duflochet n'aurait qu'à nous rencontrer !... Allons, à dimanche prochain ! ajouta-t-elle, en évitant, par une légère inclination de tête, le baiser qu'il avait au bord des lèvres pour le lui déposer sur le front. Et surtout n'oublie pas que c'est ma fête, dimanche !...

— A dimanche ! répéta-t-il tout triste, tandis qu'avant de traverser la chaussée, elle se retournait pour lui adresser un sourire bien tendre, qui semblait dire :

— Ne te fais donc pas de chagrin ! Dans huit jours nous nous reverrons, et huit jours sont bien vite écoulés, quand on s'aime, puisqu'on pense tout le temps l'un à l'autre !

Il la suivit un moment des yeux, et, brusquement, avant même de l'avoir perdue de vue, il s'éloigna pour ne pas céder à la tentation de s'élancer après elle.

Chère petite maîtresse, l'aimer aussi passionnément, et ne pouvoir rester avec elle que quelques heures par semaine ! Et encore, pour obtenir

ces courts instants de tête-à-tête, Suzanne avait-elle dû faire un mensonge à madame Duflochet, une des plus grandes couturières de l'avenue de l'Opéra, chez qui elle était au pair.

Être au pair, c'est avoir la nourriture, le logement, et surtout fort peu de liberté !

Le dimanche, après la messe, madame Duflochet donnait congé jusqu'au soir à son apprentie qui lui racontait effrontément, le lendemain, qu'elle avait passé une journée charmante avec la tante Elise.

Mais le truc de la tante Elise pouvait être éventé, et alors... Alors, Paul en avait des sueurs froides, car, madame Duflochet, dans sa fureur d'avoir été mystifiée, était fort bien capable de renvoyer la petite menteuse, à Saint-Quentin, chez ses parents.

Malheureusement, Paul n'avait pas assez d'argent à sa disposition pour être à même d'affranchir Suzanne de la tutelle de la couturière. Sa grand'mère ne lui allouait que cinquante francs par mois, pour ses menus plaisirs, et ce n'est pas d'ordinaire avec pareille somme qu'on peut avoir la prétention de mettre dans ses meubles la bien-aimée.

Et cependant, madame d'Oléra était riche ; elle occupait, 24, faubourg Poissonnière, un appartement somptueux, desservi par un nombreux domestique, et elle adorait aussi son unique petit-fils, pauvre orphelin qu'elle avait élevé. N'allez pas croire, non plus, qu'elle fût avare, ou même économe ! Sa bourse était toujours ouverte à ses amis et aux indigents, et ne se fermait jamais que pour son Paul. C'est que le cher enfant était dans l'âge des bêtises, et qu'il eût été vraiment trop exposé à en commettre, s'il avait eu, au service de ses fougueux vingt ans, un porte-monnaie toujours bien garni.

Certes, le sien ne l'était pas souvent, et en deux dimanches, il le vidait : deux allers et retours pour Meudon ou ailleurs, quatre modestes repas sous la tonnelle, en compagnie de Suzanne, et les fonds du mois étaient mangés.

Aujourd'hui, c'était le cas, et il y avait quinze jours seulement que Paul avait touché sa pension !

— Eh ! bien ! voilà tout, se dit-il stoïquement, j'en prendrai mon parti ! Mais, subitement, il se rappela les derniers mots de Suzanne :

— N'oublie pas surtout que c'est ma fête, dimanche prochain !

Sa fête !... Eh ! il ne le savait que trop que c'était sa fête, puisqu'il se demandait comment la lui souhaiter !

Pour comble d'embarras, il ne pouvait et ne voulait offrir à sa Suzanne qu'un cadeau de prix, un bracelet, par exemple, dont elle avait tant envie. Ce qui le réconfortait un peu, c'était de se dire, fort justement du reste, qu'il est plus facile, quand on n'a pas le sou, de se procurer un bijou qu'un simple bouquet.

Mais quel joaillier lui ferait crédit ? Tous, parbleu, s'il se recommandait de la millionnaire madame d'Oléra ! Mais voyez-vous qu'un d'eux s'avisât d'aller aux renseignements, faubourg Poissonnière, et apprît ainsi, inconsciemment, à la grand'mère, les fredaines de son petit-fils ?

Paul eut un moment l'idée d'avoir recours à ses camarades. Mais les pauvres diables, tout cossus qu'ils devaient être un jour, étaient présentement aussi gueux que lui.

Rien donc à emprunter de ce côté. Et s'il essayait de tirer une carotte à grand'maman ? Vingt fois, il s'y était hasardé, et vingt fois, il avait échoué.

Pendant trois ou quatre jours, il se tortura l'imagination pour découvrir un expédient qui

lui permît de faire honneur à la fête de Suzanne, mais il n'avait encore rien trouvé, et la terrible échéance était imminente !

Ce matin-là, brisé par une nuit d'insomnie consacrée presque tout entière à ruminer des plans impraticables, il ne se leva qu'à midi, juste à temps pour le déjeuner.

Madame d'Oléra, en l'apercevant soucieux, les yeux cernés, les traits tirés, s'informa, avec sollicitude, de sa santé.

— Je me porte fort bien, et je n'ai que mal dormi, répondit-il distraitement.

C'était vendredi, toute la maison faisait maigre, excepté Nita, une chienne-griffon dont madame d'Oléra était entichée. C'était sa joie, sa vie, l'être qu'elle chérissait le plus au monde, après son petit-fils. Elle la cajolait tant, l'entourait de tels soins, avait pour elle des attentions si délicates, que Paul était jaloux de la petite bête et l'avait prise en grippe. Comme tous les animaux trop gâtés, Nita était pleine de morgue, capricieuse, volontaire, toujours d'une humeur de dogue, aboyant à propos de rien, mordant de même, très insupportable. Aussi paresseuse qu'un loir, elle passait son existence, vautrée sur un coussin

de peluche brodée, et rembourré de plumes, s'il vous plaît ! Dans la rue, après avoir fait deux ou trois pas, elle geignait, soi-disant exténuée de fatigue, et ne cessait ses lamentations de crocodile que lorsque la femme de chambre ou madame d'Oléra la prenaient dans leurs bras !

Et, de plus, d'un difficile à table !... Elle rechignait sur tout, croyant sans doute bon genre de faire sa petite gueule devant les meilleurs morceaux. La soupe, le pain la dégoûtaient, et, dans le poulet, elle ne mangeait jamais que l'aile !

Tandis que Paul déchiquetait, du bout des dents, de la morue aux pommes de terre, Nita, ramassée en boule sur les genoux de madame d'Oléra, dégustait un succulent pâté de foie gras.

Il considéra l'heureuse chienne, d'abord avec convoitise, puis bientôt avec colère. C'était enrageant à la fin, et par trop injuste ! Pourquoi à lui la morue qu'il abominait, et à elle le foie gras dont elle raffolait ? Et, comme pour le narguer, elle se léchait les babines, les yeux clos de plaisir !...

— Je crois qu'elle se fiche de moi ! pensa-t-il.

Mais, pour que la vilaine bête n'eût pas le dernier avec lui, il tendit son assiette à madame d'Oléra.

— Grand'mère, un peu de foie gras, je te prie !

— Es-tu fou, mon enfant?... Un vendredi !...

— Avec ça que Nita s'en prive !...

— Elle n'est pas catholique, elle !... repartit la bonne dame en riant.

L'explication ne dut pas trop satisfaire Paul, car, dans un mouvement involontaire d'impatience, il déplaça sa chaise qui grinça sur le parquet.

— Ouà, ouà ! grommela aussitôt la nerveuse Nita.

— Veux-tu bien te taire ! vociféra le jeune homme, le poing levé.

Sous la menace, le griffon se dressa sur son derrière, et grogna sourdement, prêt à faire le coup de patte.

Déjà Paul exaspéré crispait les doigts, sur le point d'étrangler le grincheux roquet, lorsqu'un geste suppliant de madame d'Oléra le calma soudain : par respect pour sa grand'mère, il se contenait, mais ce n'était que correction remise !

Tout à coup, comme il lançait, en dessous, un regard haineux à Nita, une inspiration lumineuse lui vint.

— Est-ce drôle tout de même que je n'y aie pas songé plus tôt ! se dit-il.

Dans son contentement d'avoir enfin résolu un

problème jusqu'alors inutilement cherché, sa physionomie s'éclaircit, et il retira du compotier un macaron bien frais avec l'intention de l'offrir à Nita.

Le griffon, méfiant comme s'il eût eu connaissance du vers célèbre de Virgile :

Timeo Danaos et dona ferentes...

toisa Paul une minute, hésitant à happer le gâteau présenté par un ennemi. Mais la gourmandise finit par l'emporter, et bientôt retentit un bruit de mâchoire, qui prouva clairement que les hostilités étaient terminées.

— Enfin, vous voilà réconciliés ! s'écria madame d'Oléra, radieuse.

— Mais oui, bonne-maman ! Je m'étais mépris sur le compte de Nita, qui est un brave toutou.

— Alors, je te la confie en toute sécurité, ayant une visite à faire où je ne puis l'emmener avec moi ; si elle s'ennuie trop en mon absence, tu la promèneras une heure ou deux.

— Je te le promets.

Dès que sa grand'mère fut partie, Paul revêtit Nita d'un paletot gros bleu, l'enleva de terre

pour la blottir contre sa poitrine, et, quelques minutes après, tous deux montaient en fiacre.

— Rue de Bondy ! fit Paul au cocher, d'un ton bas et mystérieux, au risque d'éveiller les soupçons de Nita.

Arrivé à destination, il sauta prestement sur le trottoir et demanda au concierge M. Jules Lordot.

— Je crois qu'il y est.

— Tout va bien ! ne put s'empêcher de s'exclamer l'imprudent jeune homme, l'attitude triomphante.

Il escalada les deux étages en quelques bonds, sans que Nita, qui se pelotonnait câlinement sur son épaule, exhalât une seule plainte pour protester contre cette ascension trop rapide, qui la secouait pourtant bien fort.

Le domestique les introduisit instantanément dans la chambre de M. Jules.

— Mon bon Lordot, s'écria Paul, dès le seuil de pièce, voici Nita que je t'amène ! Garde-la chez toi, au secret le plus absolu, jusqu'à nouvel ordre. Il y va du bonheur d'une femme !

— Tout à ton service !

Paul n'eut pas besoin d'en entendre plus long ;

il jeta Nita sur le lit, si pressé de s'esquiver, qu'il omit de remercier son ami Jules.

En le voyant reparaître seul, la grand' mère eut le pressentiment d'un malheur.

— Où est Nita? fit-elle vivement, la voix tremblante.

Paul, sans rien répondre, s'affaissa sur un fauteuil, la tête basse, les bras ballants, en proie à un désespoir supérieurement joué.

— Où est Nita? répéta madame d'Oléra, fébrilement.

— Perdue ! balbutia-t-il.

La malheureuse femme devint toute pâle et se laissa tomber, à son tour, sur un canapé, le visage inondé de larmes.

Paul, à la vue de cette douleur qu'il avait provoquée, et, que d'un mot, il pouvait dissiper, eut un remords.

Faire pleurer ainsi sa bonne-maman qu'il aimait tant, ah ! vraiment, c'était trop mal ! Et déjà il ouvrait la bouche pour la rassurer sur le sort de Nita, lorsque le souvenir de Suzanne lui revint brusquement à la mémoire.

— Si je dis tout, réfléchit-il, c'en est fait du bracelet de ma petite amie !

Et, à la pensée qu'en avouant la séquestration arbitraire du griffon, sa pauvre mignonne serait privée d'un bijou qu'elle désirait depuis si longtemps, il réussit à être sans pitié.

— Voyons, bonne-maman, fit-il, en allant s'asseoir à côté de madame d'Oléra, à quoi bon te désoler ainsi ? Sans doute, Nita est égarée, mais enfin elle peut se retrouver ! Si tu m'en croyais, nous rédigerions, sur-le-champ, une affiche de circonstance, que nous ferions placarder dans le quartier. Ça ne manque jamais son effet !

— Tu as raison, mon enfant, repartit la grand'-mère, entre deux sanglots, c'est peut-être le seul moyen.

Paul déchira une feuille de son calepin, et commença à écrire :

« 300 francs de récompense »

— 300 francs de récompense ! fit madame d'Oléra, avec un haut-le-corps. C'est trop, c'est beaucoup trop ! Nita ne m'en a coûté que 200 !

— Je le sais, mais tu l'as si bien élevée, elle est tellement changée à son avantage, qu'aujourd'hui elle vaut le double, et plutôt le triple. Du reste, si elle t'est aussi chère que tu le prétends, tu n'as pas le droit de lésiner.

— Va pour 300 francs !

Il poursuivit :

« Vendredi, vers deux heures de l'après-midi, entre le faubourg Poissonnière et la rue Montmartre, il a été perdu une chienne-griffon répondant au nom de Nita, et vêtue d'un paletot gros-bleu.

» Signalement : Poils jaunes, rugueux...

— Oh ! rugueux ! interrompit madame d'Oléra. Ils sont très soyeux, au contraire !

— Poils soyeux, — ça m'est égal, — assez longs, mêlés de blanc, oreilles et queue coupées, petite tête de singe...

— Mais c'est sa caricature que tu fais là !...

— Qu'importe, si elle est ressemblante !... Je continue : « Elle porte un collier en cuir rouge muni de deux grelots.

» La rapporter, 24, faubourg Poissonnière, à madame d'Oléra, EN PERSONNE, qui remettra la récompense susdite. »

— Et maintenant, ajouta Paul, en serrant le papier dans sa poche, je vole à l'imprimerie !

Il se fit tout bonnement conduire, bride abattue, chez son ami Lordot.

— Accours avec Nita, chez grand'mère, dont

voici l'adresse, et qui fort heureusement ne te connaît pas. Ah ! j'y songe ! Habille-toi aussi mal que possible, débita-t-il tout d'une haleine ; Nita a été perdue, tu l'as retrouvée, il y a 300 francs de récompense pour moi !

Une heure plus tard, Lordot, muni du griffon enveloppé, le museau à l'air, dans une toilette en percaline, sonnait à la porte de madame d'Oléra.

— Madame, c'est Nita! s'écria le valet de pied.

La grand' mère se précipita, rayonnante, dans l'antichambre.

— Oh ! monsieur ! Oh ! monsieur ! s'exclama-t-elle, suffoquée par l'émotion, et pressant Nita contre son cœur.

Lordot saluait pour se retirer, sans songer à réclamer la récompense stipulée, lorsque Paul bondit vers lui pour l'appréhender presque au collet.

— Malheureux, et les 300 francs !

— Je n'ose pas ! Est-ce que tu y tiens beaucoup ?

— Si j'y tiens ! C'est pour le bracelet de Suzanne !...

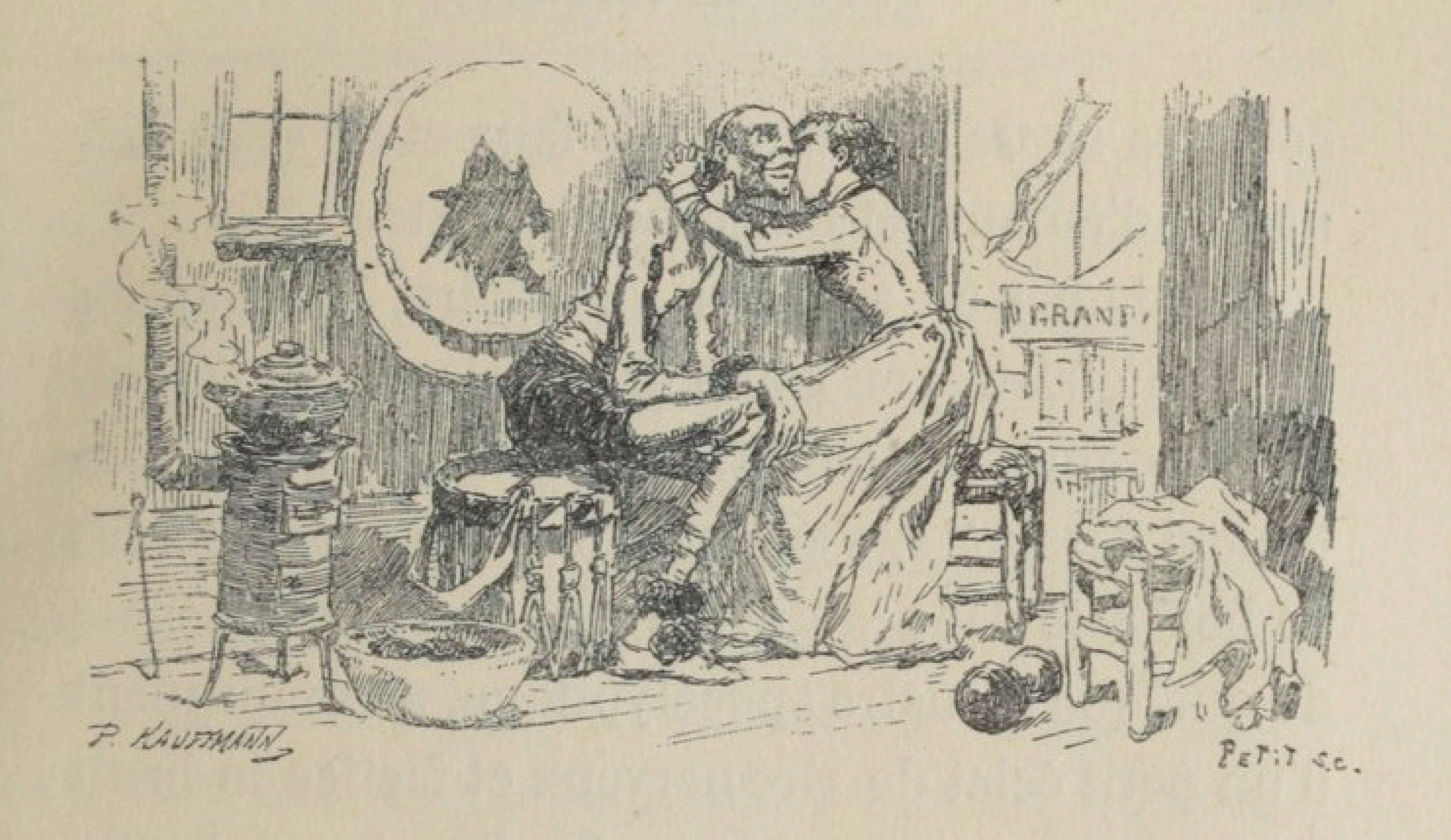
Un peu honteux, Lordot avança la main pour

y recevoir les quinze louis que lui présentait madame d'Oléra.

Ce fut Paul, qui, s'oubliant, cria par trois fois, « Merci, merci, merci ! » en sautant au cou de sa grand' mère et de Nita, qu'il embrassa tour à tour avec l'effusion du bonheur.

— Comme il aime Nita! s'écria la vieille dame en couvant son petit-fils d'un regard attendri.

L'HOMME-SQUELETTE



L'HOMME-SQUELETTE

C'était, il y a bien deux ans de cela, à la fête de Neuilly. Dès la grille de la Porte-Maillot, les coupés, les landaus et les voitures de maîtres, stationnés dans la contre-allée de la grande avenue, faisaient la haie, confondus avec les fiacres et les tapissières, et ayant déversé, dans la foule entassée sur le champ de foire, toute leur charge de

cocottes et de gommeux, de faux et de vrais ménages, d'enfants et de grands-parents.

Des dames en robe de soie claire, en chapeau mousquetaire et en gants gris-perle, les jupes collées, comme un maillot, contre les jambes effrontément dessinées, s'amusaient à lancer des boules de bois sale dans la gueule démesurément béante de quelque monstre apocalyptique, accompagnant d'un petit éclat de rire nerveux et factice le bruit de faux tonnerre causé par le choc du projectile sur la plaque de tôle. Tandis qu'à côté d'elles, un élégant imbécile, le bras chargé de macarons, s'esclaffait, sans du tout savoir pourquoi, la bouche grand'ouverte, comme s'il se fût apprêté à servir, lui aussi, de point de mire.

D'autres, dirigeant, plus ou moins gauchement, les oscillations d'une sphère de cuivre appendue à l'extrémité d'une ficelle, s'efforçaient de renverser une quille pour gagner un lapin, comme dédommagement, sans doute, des pertes que cet inoffensif rongeur leur avait fait éprouver dans leur commerce avec le sexe fort.

Des bandes de jeunes gens, étudiants et journalistes, avocats et boursiers, calicots et bureaucrates, enfourchaient d'assaut les chevaux de bois

sans cavalier, s'interpellant comme des simples cochers qui viennent de s'accrocher, secouant, du bout de leur canne, les lanternes vénitiennes de l'établissement, et ressemblant de loin à autant de singes savants en train de se démener devant une toile de fond qui représentait une sorte de firmament rouge pointillé d'étoiles d'or.

Pour accompagner ce concert peu harmonieux de voix avinées ou feignant de l'être, l'orgue de Barbarie ressassait imperturbablement un air des *Cloches de Corneville,* toujours le même, comme s'il avait eu mission de le seriner aux passants.

Un fouillis de chapeaux mous et de chapeaux hauts de forme grouillait autour des tréteaux, et des chaînes de cinq ou six anneaux humains, rivés, par les coudes, les uns aux autres, se frayaient brutalement passage au milieu des envolées rapides d'enfants qui se serraient, avec de petits cris d'affolement, contre leurs mères. Puis c'étaient les notes aiguës, graves ou enrouées, des mirlitons et des trompes en carton; les grincements des crécelles; les sonneries des cors de chasse; les pratiques de polichinelle; les bêlements des chèvres et des moutons, gagnés, à grands frais, à la toupie hollandaise ou au billard américain,

et poussés triomphalement, comme des prisonniers de guerre, devant les pas des vainqueurs très embarrassés de leurs captifs : le tout, dominé par l'éclatante cacophonie des orchestres de la foire, par les détonations des tirs à pigeon et des tirs à la carabine, par les tintements de cloche des grandes baraques, et surtout par les appels des pitres à la parade, soufflant, à pleins poumons, dans leur porte-voix.

*
* *

Ce soir-là, l'Augustine Béchat était rentrée de bonne heure de son atelier.

Elle avait dîné au galop avec ses parents, puis elle s'était «tirée», comme elle disait, sous prétexte d'aller rejoindre ses amis les Varroux, à la foire, mais, en réalité, pour être libre de ses mouvements, et n'avoir pas à traîner avec elle l'ébahissement grotesque du vieux et de la vieille.

Augustine aimait d'instinct tout ce qui était saltimbanque, et elle avait, pour les préférer au reste des hommes, de puissantes raisons.

Ils avaient presque tous quelque particularité, bizarrerie ou infirmité, adresse ou ridicule, les distinguant de la masse des autres mâles, et ils se rattachaient, par plus d'un lien, à la grande famille des artistes, qui exercent toujours sur les femmes du peuple, et même sur les autres, un si grand prestige. Il n'eût pas fallu que quelqu'un de la foule, si beau garçon, si cossu qu'il fût, se risquât à coqueter autour d'Augustine, mis en train par la vive carnation de ses vingt ans de fille saine et par l'éclat plein de franchise de ses deux grands yeux noirs !

C'est qu'elle avait vite fait de les remettre à leur place, les aimables farceurs qui profitaient d'une poussée pour lui pincer la taille et lui dire des bêtises à l'oreille !

Plus souvent que c'était pour leurs frimousses, que papa et maman l'avaient faite si appétissante !

*
* *

Au reste, elle ne se passionnait pas que pour les saltimbanques, dans ce monde étrange des foires !

Elle raffolait aussi des animaux savants et des bêtes-phénomènes, depuis le singe habillé jusqu'au mouton à cinq pattes.

Elle raffolait de ces charmeuses de toiles, illustrées des hauts faits des demi-dieux de l'acrobatie, et peinturlurées de couleurs criardes qui vous entraient dans les yeux jusqu'à la cervelle !

Elle raffolait de ces rangées de verres, de toutes teintes, disposés en festons au-dessus de l'entrée des grandes tentes, et qui éclairaient des profils de nain chevauchant un poney, ou des silhouettes de prestidigitateurs.

La parade la captivait aussi, au point de la retenir des heures entières, debout sur ses jambes, sans la lasser.

Le pitre réalisait, pour elle, l'incarnation la plus parfaite de l'homme d'esprit, et elle riait à ses quolibets, comme elle n'eût certainement pas ri au spectacle le plus désopilant du Palais-Royal. Et ce qu'elle était heureuse, quand hommes et femmes dansaient sur l'estrade, dans leurs costumes bariolés, aux sons faux d'un air de polka râlé par deux ou trois instruments fêlés !...

Ah ! on eût été mal venu, dans ces moments-là, à lui proposer d'aller voir un ballet d'opéra !

Mais là où elle éprouvait la plus grande somme de jouissances, c'était encore dans les baraques infimes. Les phénomènes besoigneux, dont la boîte à exhibition occupait à peine quelques pieds carrés, et était dissimulée par une toile grande comme la moitié d'un drap, avaient le privilège de l'empoigner et de l'émouvoir violemment.

Sans doute, les gymnasiarques avaient bien leur attrait quand ils battaient l'air de leurs élégants moulinets exécutés sur le trapèze, ou de leurs sauts périlleux décrits au-dessus de la corde raide ; les jongleurs étaient gracieux ; très crânes aussi les écuyers assis sans selle sur la croupe du cheval lancé au grand galop ; très remarquables, surtout, les athlètes, avec leurs muscles d'acier, leurs poitrines velues, leurs cous de taureaux, leurs têtes de goliaths abritées par de longs cheveux, jetant à pleine voix le défi dans la foule, d'un œil de mépris, et prêts à faire toucher les épaules sur le sable à quiconque oserait se risquer à lutter corps à corps avec eux !

Mais tous ces genres de mérite avaient été acquis par une longue étude, tandis que les

géants et les nains, les hommes incomplets ou trop complets, les mangeurs de cailloux ou de lapin cru, ceux qui marchaient sur des plaques de feu, qui avalaient des sabres jusqu'à la poignée, avaient un corps de poisson, ou un pelage d'animal, voilà ceux qui, à ses yeux, étaient d'une essence spéciale, créatures privilégiées, bien supérieures à ces gens possédant deux bras, deux jambes, un corps, une tête et des pieds, comme tout le monde !

*
* *

Elle avait surtout distingué, vers le milieu de l'avenue, entre la grande ménagerie des singes et un théâtre de drames, comme perdue entre ces deux aristocratiques voisins, la modeste baraque d'un humble, qui s'appelait l'*homme-squelette*.

Elle avait été tout de suite attirée par cette toile qui le représentait avec sa peau jaunâtre, ses longues jambes semblables à deux bâtons de guimauve étirés, ses bras, où le coude formait un nœud, les interstices de ses côtes creusant

sept ou huit rainures profondes capables de servir d'échelons à un ouistiti, sa tête hâve, au profil de squelette, dessinant à fleur de peau les alvéoles de ses deux maxillaires, son nez étroit comme une lame, et ses yeux enfoncés jusque sous l'occiput, au-dessus de ses joues, figurées par deux cavités anguleuses.

Aussitôt elle avait donné ses deux sous, et était entrée.

La vue de l'original, plus maigre, plus étique, plus pauvre de chair encore que le portrait extérieur, l'avait toute troublée ; elle avait compris que si un pareil homme voulait d'elle, il deviendrait son maître !

Depuis, elle était revenue tous les soirs, se mêlant à la foule gouailleuse dont les quolibets malveillants sur son idéal l'irritaient, et restant là le plus longtemps possible, dans une contemplation muette et délicieuse.

Le jour, où à force de la voir si assidue, il l'avait remarquée, et lui avait enfin adressé la parole, elle avait failli devenir folle de joie, mais ç'avait été encore une bien autre émotion, quand, deux jours après, il lui avait tendu la main, cette main dont les os à peine recouverts d'un épiderme formaient

un tas de petites bosses dures, qui craquaient dès qu'on les touchait.

Avec quelle indicible satisfaction elle avait gardé, pendant un bon moment, dans ses menottes potelées, cette main sans pareille dont le carpe et le métacarpe meurtrissaient agréablement ses petites chairs roses, trop absorbée pour entendre les rapprochements qu'établissait la foule entre ce cadavre vivant, « ce paquet de réjouissance », comme disait un boucher de l'endroit, et cette jolie fille haute en couleur, dodue, exubérante de vie.

Cette fois-là, elle avait voulu faire valoir elle-même les mérites de son cher phénomène, et, aussitôt qu'il eut fini son boniment à l'auditoire, elle avait pris la chandelle et l'avait posée sur un support, derrière le corps diaphane du bien-aimé, montrant avec orgueil aux spectateurs la faible lueur qui apparaissait à travers l'estomac et la poitrine de l'homme-squelette.

*
* *

Bientôt, leur intimité augmentant, il lui avait dit son âge, trente-quatre ans, son poids, cin-

quante-huit livres, son petit nom, Hippolyte, avec des minauderies de jeune coquette qui se sent courtisée.

Quant à Augustine, elle avait déclaré qu'elle lui sacrifierait tout, père, mère, atelier, avenir, réputation, pourvu qu'il consentît à l'emmener dans ses tournées foraines, de façon à n'être jamais séparés l'un de l'autre.

Et elle venait justement, cette après-dîner-là, convenir d'un rendez-vous pour le lendemain, car c'était la dernière soirée qu'il consacrait à Neuilly, et la jeune fille avait décidé de s'enfuir de chez ses parents, le jour du départ de l'homme-squelette.

Il fut entendu que le phénomème, aidé du petit François, un galopin de quinze ans qui lui servait de barnum en même temps que de domestique, emballerait, dès l'aube, tout le matériel sur la voiture, et filerait sur Puteaux, pour qu'on se retrouvât au delà du pont de Neuilly.

A six heures et demie du matin, Augustine quittait son père et sa mère, comme à l'ordinaire, et s'engageait ostensiblement dans la direction de Paris, après avoir glissé dans ses poches tout ce qu'elle possédait d'économies ; mais arrivée à la barrière, elle longea le mur de ronde intérieur,

remonta par une autre porte, s'engagea dans les grandes avenues du parc de Neuilly, traversa la Seine sur le pont Bineau, et rejoignit enfin le bien-aimé tout près du rond-point de Courbevoie, le cœur battant très fort.

— Maintenant, murmura-t-elle, en sautant au cou du saltimbanque, dont les côtes, sous le frôlement des jupes, rendirent un bruit sec, je suis tout à toi !

Il donna l'ordre à François de prendre le cheval par la bride, et de gagner la route de Bezons, pendant qu'il s'installait avec Augustine dans la voiture.

Ce fut dans cette maison roulante, toute secouée par les cahots de la route, où le jour n'arrivait que par une lucarne borgne, au milieu d'oripeaux fanés et de chiffons pailletés, sur un matelas de varech recouvert d'un drap sale, que la belle fille au teint éclatant, à la peau soyeuse et ferme, connut, pour la première fois, l'amour, dans les bras de cet échappé de la table de dissection, dont les enlacements et les caresses devaient ressembler à des froissements de barres de fer.

*
* *

Elle sortit, de cette première étreinte, plus passionnée qu'avant, prête, vis-à-vis de cet homme, à tous les dévouements, à tous les sacrifices, à toutes les bassesses !

François coûtait de l'argent, elle le renvoya ! Ne saurait-elle pas faire elle-même l'ouvrage de ce fainéant ? Avec les vingt francs qu'il gagnait par mois au service d'Hippolyte, celui-ci allait pouvoir se donner quelques douceurs de plus ! Et désormais, ce fut elle, elle seule, qui dressa la tente, fit et défit le lit dans la voiture, raccommoda les hardes, et prépara la cuisine en plein air, pendant que son homme fumait sa pipe en lisant le *Petit Journal*.

En sa qualité de couturière, elle n'avait pas été embarrassée pour se tailler un costume ajusté, mais pas trop décolleté ni du bas ni du haut, prise de pudeur vis-à-vis de la foule, et rêvant de se garder tout entière à son Hippolyte, sans même la souillure d'un regard.

Ainsi affublée, elle faisait la parade, détaillant,

du bout de sa baguette, l'étonnante structure de son phénomène, dont elle connaissait à présent la topographie exacte.

Quant à lui, il se laissait vivre, adoré, dorloté, n'ayant plus rien à faire que de s'exhiber, pleinement heureux.

Si par hasard le repas était en retard, la chambre mal rangée, il feignait d'entrer dans une grande colère, histoire d'entretenir son autorité, et, quand par suite de cette surexcitation voulue, une légère goutte de mauvais sang venait à teinter de rouge ses pommettes jaunâtres, Augustine, au désespoir, s'écriait d'une voix suppliante :

— Ne t'échauffe donc pas comme ça, mon petit homme !

Voilà un an que cette existence durait, traversée parfois de jours sans pain ni eau-de-vie, et Augustine s'était conservée pure de corps et pure de désirs à Hippolyte, malgré les tentations et les propositions sans nombre, ne voyant rien au monde de si beau, de si digne d'amour, de si désirable que son phénomène !

*
* *

Un soir pourtant, c'était à la fête de Vincennes, il lui sembla que les rayons de la chandelle ne passaient plus qu'imperceptiblement à travers le corps de l'homme-squelette. En même temps, elle crut remarquer que les joues tendaient à se remplir, et que les bras avaient comme des velléités de se dessiner des biceps.

Ça lui fit une révolution ! Le lendemain, dans la journée, sans avoir l'air de rien, elle entraîna son amant du côté d'une bascule, dont la propriétaire était de leurs amies.

— Si nous nous pesions, pour passer le temps ? dit-elle. Et sans attendre la réponse d'Hippolyte, elle le poussa brusquement dans le fauteuil.

La femme retira d'abord quelques poids, en rajouta d'autres, fit laborieusement l'addition, — pendant qu'Augustine attendait, anxieuse, le résultat de l'opération, — et finalement annonça :

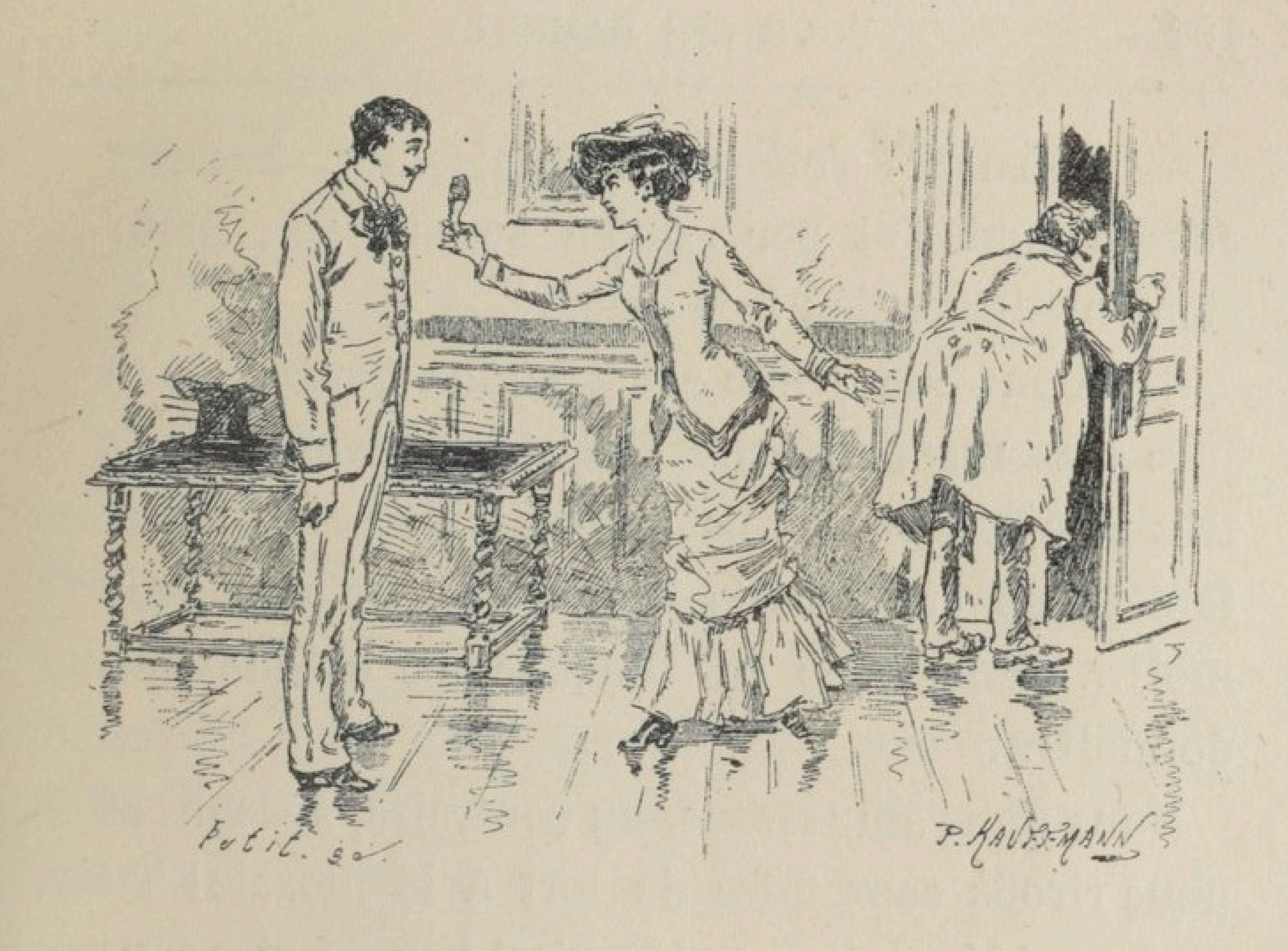
— Trente-deux kilos vingt-cinq !



*
* *

Ainsi, Hippolyte avait augmenté de six livres et demie en une année ! Il devenait un homme comme un autre ; avant six mois, il serait gras ! C'était fini ! La désillusion venait de s'abattre sur l'amour d'Augustine, subite, invincible, irrémédiable, en même temps que ces premiers symptômes de rondeurs lui étaient apparus, — preuve, du reste, que son amour n'était point charnel, — et deux jours après, l'homme-squelette était abandonné pour son voisin, l'homme-serpent.

LA MULE BLEUE



LA MULE BLEUE

— Eh oui! Joseph, dit Armand à son domestique, c'est aujourd'hui qu'elle a tenu à venir, ma gracieuse fiancée!... Il paraît qu'elle n'aurait pas dormi de bon cœur, entre ce soir et demain matin, si l'après-midi s'était écoulée sans qu'elle eût visité, avec son père, mon appartement de garçon; juge un peu comme elle m'aime déjà!

— Monsieur s'efforce de plaisanter, hasarda Joseph, mais j'ai peur, qu'en se mariant, monsieur ne dise adieu à la gaieté !

— Allons donc, elle est gaie, ma fiancée, je te jure que mademoiselle Cornélie Blampein est très gaie, ou du moins elle doit l'être !... Pourtant je ne l'ai jamais beaucoup vue rire avec moi !... Mais, avec M. Diogène, ce qu'elle s'en donnait !...

Nous nous amuserons, au contraire, Joseph, et nous rirons sans faire de tort à la morale ! Tu n'as pas idée, toi, combien c'est bon de rire sans faire de tort à la morale !... Du moins c'est mon oncle qui le soutient ! Le brave homme d'oncle ! Dire que c'est lui, lui, un célibataire endurci, qui me force à convoler !... Dame ! Il promettait de me déshériter, et il est assez breton pour tenir sa promesse ! Or, mon bon Joseph, un million du côté de l'oncle Moriceau, et 500,000 francs apportés par la future qu'il m'a dénichée, en tout un million et demi, autrement dit 75,000 bonnes livres de rente, ça s'accepte ! Aussi j'ai dû brusquement me séparer de Nini !

*
* *

L'oncle Moriceau n'aimait pas les affaires qui traînaient, et, en quarante-huit heures, il avait projeté et mis en train l'union de son neveu et de mademoiselle Cornélie, la fille de son vieil ami Blampein, un entrepreneur de peinture qui avait badigeonné assez de murs pour devenir millionnaire, mais qui avait toujours omis de passer sur lui-même la moindre couche de vernis.

La première entrevue avait eu lieu au Louvre, et, comme de juste, l'entrepreneur n'avait pas manqué de choisir les galeries de peinture pour y ménager cette rencontre imprévue. Dame! c'était sa partie à lui, la peinture! Au reste, il avait une manière toute spéciale d'apprécier les œuvres de Raphaël, de Léonard de Vinci, du Poussin et de Rubens.

— Fallait-il qu'ils fussent ânes, en ce temps-là! disait-il. Ne peindre qu'à une seule couche! Et l'on s'étonne que leurs bonshommes se détériorent, et l'on parle encore de ces sabouleurs-là! A l'école! à l'école! Et il haussait dédaigneuse-

ment les épaules. Il les accusait d'avoir aussi employé trop de couleurs à base de céruse.

Ne pas savoir, quand on s'appelle le Titien ou Téniers, qu'il suffit d'un bec de gaz dans toute une salle, pour noircir la céruse du blanc le plus pur ! Parbleu ! ils étaient déjà pas mal sombres, tous ces grands coquins de tableaux, et il ne leur donnait pas six mois pour devenir noirs comme de l'encre !

Il ne s'était pas aperçu, que, dans tout le musée, on eût cherché vainement un bec de gaz !

Tandis qu'il développait devant l'oncle Moriceau ses théories, très originales d'ailleurs, sur les diverses qualités ou tonalités de couleurs de nos maîtres anciens, il oubliait sa fille et Armand qui s'extasiaient plus loin, de compagnie, devant certaines toiles de circonstances : l'Amour et Psyché, Daphnis et Chloé, Vénus et Adonis. Armand avait cru même remarquer, que, devant cet épisode de la mythologie grecque, mademoiselle Cornélie Blampein, après avoir détaillé Adonis, avec toute l'attention dont étaient capables ses petits yeux perçants, s'était mise à rire d'une façon douteuse en se retournant pour le toiser, lui, son futur !

Au surplus, il ne s'était nullement formalisé de cette hilarité, l'ayant mise sur le compte de quelque aimable banalité qu'avait dû lui murmurer à l'oreille M. Diogène, son cavalier servant.

*
* *

Depuis, Armand ne s'était rencontré que trois fois avec mademoiselle Cornélie : à l'Opéra, dans une baignoire sombre; chez son père, où l'on n'y voyait goutte, l'entrepreneur ayant eu la malencontreuse idée de faire peinturlurer ses vitres, et, selon son principe, de les couvrir sans doute de plusieurs couches; enfin, dans l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, à un mariage qui avait eu lieu par un jour de pluie.

Il lui était donc difficile de porter un jugement bien exact sur le genre de beauté de mademoiselle Cornélie, en supposant qu'elle eût un genre de beauté, non plus du reste que sur son caractère, puisqu'il l'avait toujours trouvée caquetant avec l'ami Diogène.

Au reste, ce jeune intime de la maison Blampein, avec ses bandeaux lisses et ses faux-cols de cocher, lui avait, à plusieurs reprises, rendu grand service, en occupant sa fiancée à laquelle, il était honteux de l'avouer, il n'avait personnellement que fort peu de chose à dire.

Par exemple, Armand se promettait, aussitôt le mariage célébré, de prier très poliment M. Diogène de rester chez lui, sûr de posséder désormais à lui seul toute l'éloquence suffisante pour distraire sa jeune femme.

*
* *

Joseph et son maître s'occupaient à dissimuler tout ce qui pouvait les compromettre aux yeux de la visiteuse annoncée.

Armand, à genoux devant l'un des tiroirs du chiffonnier, le vidait consciencieusement sur le tapis.

— Ah! c'est d'un plein!... Voilà des dentelles et des nœuds de toutes les couleurs et de toutes les formes! Et que de chiffons, Jésus, Marie,

Joseph! Ce sont les stimulants de l'amour, et les femmes le savent bien! Combien d'entre elles on ne ferait que chipoter, sans ces puissants apéritifs! Mais c'est tout un solde que Nini m'a laissé là?

Puis courant à un placard, et en extrayant une à une les hardes qu'il renfermait :

— Et par ici!... dit-il. Ça, c'est une robe... ça, une autre robe... ça, une troisième robe!...

Mais Armand venait de s'arrêter dans sa furie de déballage, et il décrochait, avec respect, du portemanteau, un élégant peignoir en cachemire bleu de ciel, garni de cygne blanc.

— Par exemple, ceci, maître Joseph, a droit à toute notre vénération! Ah! comme Nini savait babiller tout un après-dîner, au coin du feu, la tête enfoncée dans cette soyeuse fourrure, les mains dans les pochettes, et ses jolis petons sur les chenets!...

Il se tut net, et se précipita de nouveau vers le placard, pour en retirer une paire de petites mules, merveilleusement assorties au peignoir.

— Parbleu! les voilà, s'écria-t-il, les voilà, les nids de ces deux charmants espiègles, qui mon-

traient toujours le bout de leur nez au bord de la robe!

Puis, devenant subitement grave :

— Ce qui m'étonne, dit-il, après un moment de silence, c'est qu'elle n'ait pas reparu, depuis que je lui ai appris mon hymen prochain... un mois environ!

Et, avec un soupir :

— Allons!... le ciel aura pris soin d'elle... et les hommes aussi!...

Quelle singulière chose que la vie! pensait-il en jetant, avec un mouvement d'humeur, les petites mules et la robe de chambre dans le tas, sur les autres nippes. Comme on se rencontre, et comme on se quitte tout de même!... C'est ridicule, et, pourtant, c'est fatal!

*
* *

Les armoires étaient vides, il courut à son secrétaire. Maintenant une rage de destruction le prenait, et il éparpillait sur le tapis des monceaux de souvenirs :

Bouquets fanés, détachés jadis de quelque corsage, après une soirée, ou avant une nuit d'ivresse; paquets de lettres, aux écritures de toutes les formes, les unes fines et déliées, les autres lourdes et ramassées, suivant les natures ou les caractères, et historiées pour la plupart de fautes d'orthographe absolument inédites; mouchoirs brodés à toutes les lettres de l'alphabet, depuis l'A d'Amélie ou d'Albertine, jusqu'au Z de Zoé ou de Zélie. Toutes ces vieilles archives du cœur, il les précipitait dans l'âtre, d'une main fébrile, ricanant à la vue de cette flamme qui consumait tant d'amours oubliées, dans un lugubre feu de joie.

L'homme a cela de commun avec l'enfant qu'il est toujours pris d'une gaieté sauvage, en face de la destruction!

Comme il saisissait une poignée de tresses de cheveux de toutes les couleurs, depuis le noir le plus bleu jusqu'au blond le plus filasse, une petite mèche récalcitrante se hérissa soudain, dressant son indocile boucle, ainsi qu'un épi en révolte entre les doigts du faucheur. Armand venait de les reconnaître, c'étaient les cheveux de Nini!

— Oh! les jolis aimés! s'écria-t-il, en les exhu-

mant délicatement du tiroir où ils gisaient enfermés, comme dans une fosse commune.

Dans ce mouvement, il déplaça un portrait-carte, qui, en glissant, se retourna et lui montra celle qui avait été sa dernière maîtresse, dans tout l'éclat de sa beauté de vingt-deux ans, avec ses deux grands yeux bien francs et une bouche mignonne, légèrement entr'ouverte par ce sourire indéfinissable qui le remuait toujours si profondément. Inconsciemment, il porta la photographie à ses lèvres, en murmurant :

— Tiens, reçois ce dernier baiser, pauvre amie, à qui je dois de si douces heures, et puisse la vie t'être aussi légère que toi !

Comme il demeurait immobile et songeur, la bouche toujours collée sur le portrait, on sonna.

— C'est elle ! s'écria-t-il en se levant.

— Madame Eugénie ?

— Mais non, pas Nini, Cornélie !... C'est bien l'heure !...

En même temps, il fermait à la hâte les tiroirs, après y avoir pêle-mêle entassé tout ce qui traînait, tandis que Joseph poussait du pied, jusqu'au cabinet de toilette, le fouillis de robes encombrant le milieu du salon.

*
* *

Quand mademoiselle Cornélie fit son entrée, l'ordre était entièrement rétabli, les tiroirs hermétiquement clos.

Elle était suivie de son père et du sempiternel M. Diogène.

Pendant que Joseph se retirait, après avoir avancé des sièges, elle s'excusa d'avoir fait monter l'ami de la famille jusque chez M. Armand, mais le froid était vraiment trop vif pour qu'on le fît attendre dans la rue, même en voiture !

— Décidément, elle veut m'habituer à Diogène, se dit Armand.

Pour la première fois, il lui était donné de contempler sa fiancée.

Oh ! l'affreuse petite poupée que c'était, avec sa bouche trop grande, ses yeux trop petits, son nez trop long et ses oreilles trop larges !

Comme ses vilains abattis canailles émergeaient prétentieusement de ses étroites manches, où le bras faisait l'effet d'un cure-dents plié en deux !

Et que cette taille serrée outre mesure, et pourtant trop carrée, s'emmanchait mal à cette poi-

trine de dindon, en même temps qu'elle déma
quait une proéminence de hanches absolume
disproportionnées, des hanches à servir de rep
soir aux poings d'une marchande à la marée !

Et voilà au bras de qui il devrait s'exhiber tou
la vie !

C'est en face de cette petite figure blême,
l'expression sotte et désagréable, au profil
fouine, que s'écouleraient désormais les heur
du tête-à-tête !

Cette maigre voix rauque et cassante alla
être la seule mélodie dont il serait bercé du mat
au soir, et du soir au matin !... Un frisson lui pa
courut l'épiderme. Mais, l'instant d'après, l
quinze cent mille francs qui l'attendaient, sa
compter le million à venir de l'entrepreneur
peinture, s'étant mis à danser une saraban
vertigineuse autour de son cerveau, il se fit u
raison et prit sur lui d'être aimable.

— C'est bien haut chez vous ! dit mademoisel
Cornélie, en tombant sur un fauteuil. On croira
monter chez un indigent !

— Je suis pauvre d'argent, peut-être, mais trè
riche de cœur, surtout quand je me sens près d
vous ! répliqua Armand, en manquant d'étrangle

Diogène eut un petit rire nerveux.

Lui aussi, il s'était vautré sur un canapé, où il soufflait comme une pompe à incendie.

Quant au père Blampein, depuis un moment, il égratignait le mur avec ses ongles, déployant dans ce travail de dégradation une patience de rongeur.

— Vous ne sauriez croire, reprit galamment Armand, combien je suis heureux, mademoiselle, de l'honneur que vous avez bien voulu... avoir... la condescendance de m'accorder... en daignant me rendre une aussi agréable visite!

— Oh! mon Dieu, observa mademoiselle Blampein en se levant, je n'avais rien de mieux à faire aujourd'hui. Et puis, je voulais m'assurer si c'était chez vous comme chez M. Diogène!

Pour la seconde fois, l'intime de la famille Blampein grinça son petit rire agaçant.

En ce moment, l'entrepreneur de peinture se retourna, tenant à la main un lambeau de papier peint qu'il venait d'érafler sur une longueur de 50 à 60 centimètres.

— J'étais sûr du coup! vociféra-t-il triomphalement. C'est du papier à dix-huit sous qu'ils vous ont collé là, mon gendre!

— C'est possible, beau-père, je vous avouerai humblement que je ne m'y connais pas !

Mais déjà le père Blampein avait fait demi-tour pour aller s'attaquer à la serrure de la porte d'entrée.

— Il va me la dévisser ! pensa Armand. A moins qu'il n'en prenne les empreintes pour se faire fabriquer un passe-partout, et venir me surveiller la nuit !

*
* *

Mademoiselle Cornélie, au bras de Diogène, avait commencé sa perquisition, pénétrant sans façon dans toutes les pièces, s'arrêtant devant tous les objets, et les soupesant, fouillant dans les armoires, critiquant l'ameublement, de concert avec son cavalier, s'étonnant que la chambre à coucher fût si petite et le lit si grand, etc., etc., et finalement revenant au salon où l'attendait Armand, qui, aidé de Joseph, avait préparé une collation.

En la voyant reparaître, Armand crut remarquer que la coiffure de sa fiancée s'était quelque peu dérangée, pendant la petite excursion qu'elle venait de se permettre, mais il réfléchit aussitôt

qu'elle avait bien pu accrocher le haut de son chapeau aux faïences de la salle à manger.

— C'est vraiment pas mal, déclara mademoiselle Cornélie, pas aussi bien pourtant que chez M. Diogène ! Et puis ça manque de débarras !

A ces derniers mots, Armand se félicita chaudement d'avoir retiré la clef du cabinet, où, dans le désarroi produit par le coup de sonnette de mademoiselle, Joseph et lui avaient poussé toute la garde robe de Nini.

Et pour détourner l'attention de sa fiancée, de la lacune qu'elle constatait dans l'appartement, il lui offrit de tremper un biscuit dans un verre de malaga.

En même temps, il s'approchait de l'entrepreneur qui avait déjà éraillé le vernis de la serrure, et, pour arrêter là le désastre, le pria de se joindre à la jeune fille.

— J'y vais, j'y vais, fit Blampein ; au surplus, j'ai vu ce que je voulais voir. Ils n'ont même pas mis de couche de minium sur vos ferrures ! Quel est le sabotier qui a bâti cette maison-là ?

Armand, tout confus, confessa qu'il l'ignorait.

*
* *

La conversation languissait, quand, soudain, le beau Diogène se pencha, en ricanant, à l'oreille de Cornélie. Aussitôt, les yeux de la demoiselle se dirigèrent vers le coin le plus sombre de la pièce, et, en même temps, elle se levait précipitamment, courait à l'endroit désigné, et en rapportait victorieusement une petite mule bleue.

— Est-ce que vous avez la paire? demanda-t-elle, d'un ton railleur, à Armand.

Celui-ci devint subitement cramoisi.

— Ne faites pas attention, balbutia-t-il, c'est à Joseph... je veux dire à sa femme... c'est la fille de la concierge... parce qu'elle travaille dans la chaussure... c'est un bon métier... et si vous avez des souliers de bal à arranger... rappelez-vous que ça se perd quelquefois... les talons s'échappent... et voilà pourquoi on trouve des pantoufles de femme chez un garçon.

Il pataugeait, en avait conscience, et ça l'enrageait ! Mais, ce qui mit le comble à son exaspération, ce fut d'entendre, pour la troisième fois, l'horripilant ricanement de Diogène.

Pour le coup, il n'y tint plus, et envoyant au

diable, et l'héritage de l'oncle et les millions de la fiancée :

— Eh bien! parole d'honneur, mademoiselle, s'écria-t-il, je ne suis pas riche, mais je vous sacrifie volontiers la moitié de ma fortune, si vous pouvez introduire l'un de vos pieds dans cette petite mule, et j'ajouterai cent sous, si c'est monsieur Diogène qui vous l'essaye !

Il venait de constater que sa future avait des extrémités à éclipser la réputation de la légendaire Berthe aux grands pieds. Le père, la fille et le Diogène s'élancèrent, d'un même bond, vers la porte.

— On ne nous insulte pas deux fois, monsieur !... dirent-ils en disparaissant.

— Soyez tranquilles, je n'irai pas vous provoquer à domicile ! s'écria Armand.

*
* *

Il écumait, et arpentant le salon à larges enjambées, avec de grands gestes :

— Ah ! mais ! j'en ai assez du beau-père qui arrache mon papier et écaille mes serrures, de la fille qui se moque de son fiancé, en détaillant Adonis, et qui prétend que Diogène est mieux

meublé que moi ! Quant à lui, avec ses pattes de lapin et son chic d'automédon, pour ce que je lui en veux, je ne lui souhaite que de devenir M. Cornélie ! Cornélie et Diogène, c'est du même tonneau !

Absorbé par sa virulente déclamation contre les Blampein, il n'avait pas remarqué qu'une grande fille blonde venait d'entrer, et se tenait, indécise, près de la porte.

— Tiens, Nini ! dit-il en l'apercevant toute gauche, avec deux larmes qui pointaient aux bords des paupières.

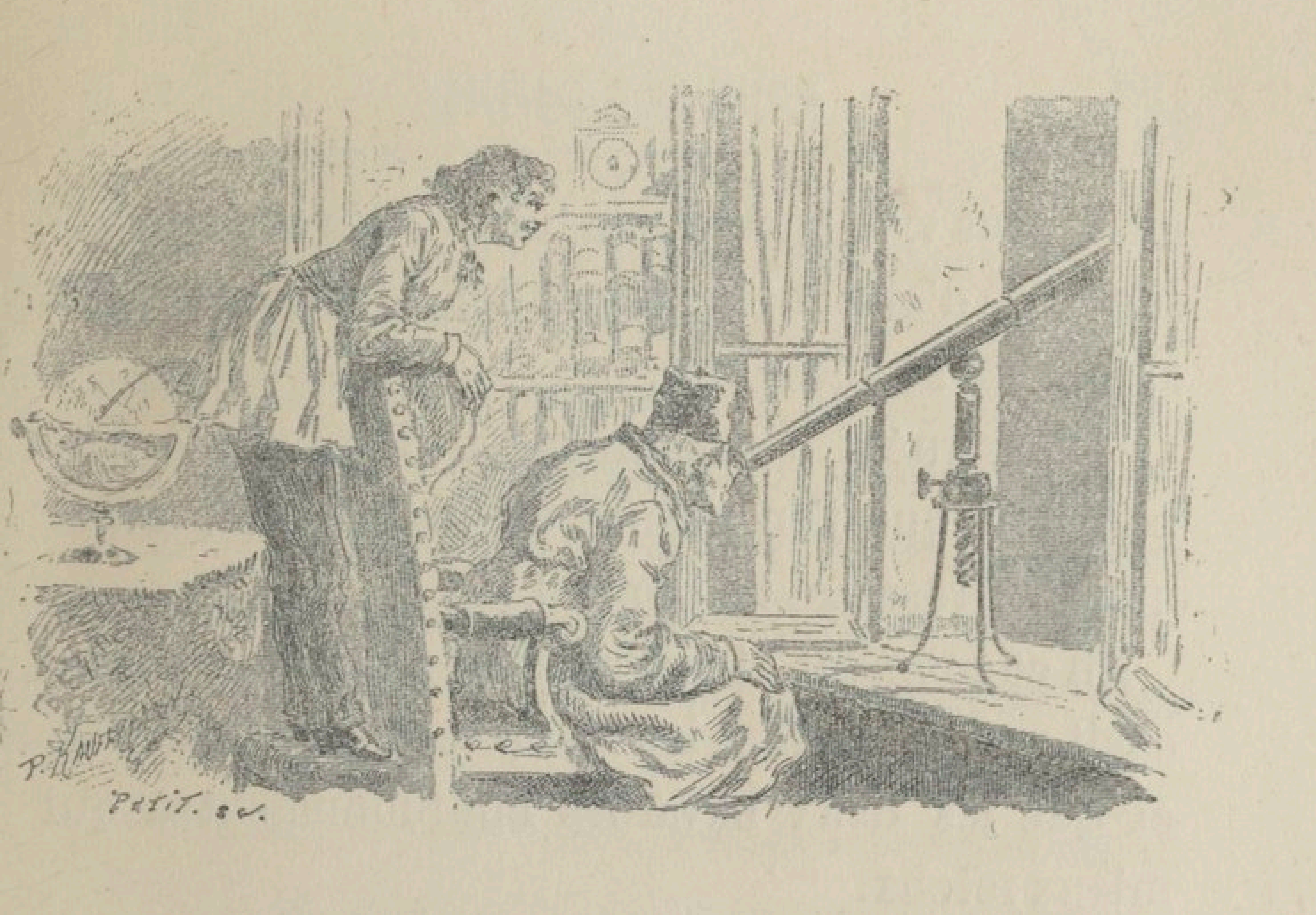
Alors, il se conduisit comme un gamin ! Il lui arracha son manteau, courut au cabinet, en tira la robe de chambre bleue qu'il lui passa presque de force, la poussa dans un fauteuil, devant la cheminée, lui délaça ses bottines, lui mit aux pieds les deux petites mules, puis, après l'avoir contemplée un instant :

— Es-tu bien ? demanda-t-il.

Un sourire de bonheur fut la seule réponse que put articuler Nini.

— Eh bien, restes-y, car, quoi qu'en dise mon oncle, je ne me sens pas encore assez mûr pour mademoiselle Cornélie !

LA TACHE DE VÉNUS



LA TACHE DE VÉNUS

Théodore, la tête légèrement enfoncée dans les épaules, le dos arrondi, les jarrets ployés, retenant sa respiration et marchant sur la pointe des pieds, avançait avec précaution, la main droite à demi fermée, vers le coin d'une table, où venait de se poser une mouche.

Soudain, son bras décrivit un rapide arc de cercle, prêt à s'abattre sur la proie convoitée,

mais, plus vive encore que lui, la futée avait donné son coup d'aile et tournoyait déjà victorieusement autour de sa chevelure.

— Manquée !... murmura-t-il. Sapristi, il faut pourtant que j'en prenne au moins une, avant que M. Grosastre ne monte !

En ce moment, il put constater que sa mouche avait rencontré dans les airs une petite camarade, et que les deux bavardes bourdonnaient à qui mieux mieux.

— Patience, patience ! pensa-t-il. Elles vont maintenant se distraire, et oublier que je les épie. Et puis c'est très joli de voler et de se donner du mouvement, mais ça fatigue, et ça ne peut pas toujours durer !... En voilà déjà une qui se sent lasse... et qui s'installe,... là,... fort bien,... sur le dossier du fauteuil, à portée de Bibi... Houp-là !

Cette fois, il la tenait.

— Et d'une ! Maintenant, tachons d'attraper l'autre ; il y va du bonheur de ma vie !

Et comme l'imprudente voltigeait autour de lui, et qu'elle poussait la hardiesse jusqu'à venir s'attaquer au bout de son nez, il la considéra un instant, en louchant, puis, d'un coup de main leste, l'emprisonna entre ses doigts.

— Et de deux ! cria-t-il joyeusement.

Il alla entr'ouvrir la porte pour s'assurer que personne n'était là aux aguets, et, sûr de n'être point observé, s'approcha d'une énorme lunette braquée, par la fenêtre, dans la direction du ciel, et en dévissa toute la partie inférieure. Alors, introduisant une à une ses deux prisonnières dans le tube principal :

— Passez, mes cocottes, passez ! s'exclama-t-il.

Puis il ajouta, en revissant avec soin l'objet :

— Voilà de quoi repaître l'araignée encore un jour ou deux !

*
* *

Théodore occupait, chez M. Grosastre, les fonctions fort humbles et peu lucratives de garçon de laboratoire. Son emploi consistait à nettoyer les instruments, mais sa petite moustache blonde, très distinguée, ses cheveux coupés avec grâce et retombant en élégants bandeaux sur le front, ses mains incontestablement aristocratiques, ne semblaient pas l'avoir destiné à une position aussi peu élevée.

En effet, l'amour, l'amour seul, avait pouss
Théodore à se mettre en condition chez un bour
geois enrichi, qui, devenu myope, avait été forc
de porter lunettes, ce qui l'avait insensiblemen
amené à regarder dans des longues-vues. De là
se croire astronome, il n'y avait qu'un pas, et, de
puis peu, le nouveau myope, converti à la science
avait été pris de la manie d'envoyer chaque se
maine un rapport à l'Académie des sciences su
les prétendues défectuosités qu'il remarquait dan
le ciel, anneaux de planètes rompus, queues d
comètes détachées, caprices de constellations
épanchements de voies lactées... toutes choses
auxquelles il ne voyait goutte, à la grande joie
du reste, de l'Institut, dont cette correspondanc
fantaisiste secouait fortement l'impassible gravité

Tout récemment, le brave savant avait cru re
marquer, dans la planète Vénus, une tache trè
extraordinaire, et qui n'avait encore signalée pa
aucun de ces messieurs de l'Observatoire. Sa dé
couverte faisait l'objet d'un travail volumineux
auquel il mettait la dernière main, et qui sous
peu était appelé à prendre, comme les autres rap
ports, le chemin du quai Conti.

C'est à ce travail, très absorbant, que Théodor

devait son entrée dans la maison, l'astronome ayant été forcé de confier momentanément le récurage de ses instruments à des soins mercenaires, puisqu'à présent le temps lui manquait pour opérer lui-même.

*
* *

A ce goût très prononcé pour les astres célestes, M. Grosastre joignait une haine profonde pour cet astre terrestre, que l'on appelle la femme.

Aucun cotillon ne pouvait l'approcher, sans le jeter dans un état d'indicible exaspération. C'était à ce point que sa fille Henriette avait été élevée comme un garçon, qu'elle en portait le nom, Henri, et même le costume, et que son véritable sexe ne lui avait jamais été révélé par l'auteur de ses jours. Cette supercherie avait d'autant moins transpiré, que l'astronome habitait, aux environs du Luxembourg, un hôtel entre cour et jardin, hermétiquement clos de murs, où il ne recevait jamais personne ; quant aux domestiques, ils ne doutaient pas que M. Henri ne fût un

homme, puisqu'il en avait l'habit. Mais le bonhomme avait compté sans les seize ans de sa fille, qui devaient bien un jour amener mademoiselle Henri à chanter l'amour à tous les arbres du grand jardin, de sa douce voix de soprano !

La chanson avait été entendue un soir de printemps par Théodore Jessaint, un étudiant en droit, qui, passant par hasard dans la rue d'Assas, avait mêlé, par-dessus le mur, son ardent ténorino au langoureux soprano.

Sans se voir, les jeunes gens s'étaient compris, et le duo, répété chaque soir, pendant une semaine, avait eu pour conséquence, au bout de très peu de temps, l'admission de Théodore chez Grosastre, en qualité de garçon de laboratoire.

Au reste, Vénus absorbait bien trop en ce moment l'astronome, pour lui laisser le loisir de remarquer la singulière assiduité avec laquelle son nouvel aide s'était mis tout de suite à graviter autour du prétendu Henri.

Et, de fait, lorsque Grosastre n'avait pas l'œil collé à l'extrémité de sa lunette, il passait tout son temps dans son cabinet de travail, en compagnie de son fidèle secrétaire, Arthur Machegrain, un grand bêta qui n'avait quitté l'école et les ju-

pons de sa maman, que pour la maison de l'astronome. Abruti de chiffres, confit d'astronomie, suintant l'X et le calcul intégral, l'innocent n'avait encore sacrifié à Vénus, que sous la forme d'une planète !

Rien donc ne troublait la quiétude des amoureux, et pourtant Théodore exhalait chaque jour des plaintes de plus en plus douloureuses.

*
* *

— Ah ! c'est vous, mademoiselle Henriette ! s'écriait-il, chaque fois, en la voyant paraître. Vous savez que ça ne peut durer ainsi !

— Chut donc, parlez plus bas ! répondait vivement la jeune fille. Mon père pourrait vous entendre m'appeler de la sorte, et avec l'horreur qu'il professe pour mon sexe…

— Pourquoi aussi tarder tant à lui avouer notre mutuel penchant ?

— Je n'ai pas encore osé, mon ami !

— Et pendant que vous n'osez pas, le temps passe, et bientôt il faudra nous séparer, car

M. Grosastre m'a bien prévenu ! Dès que son rapport sur la tache de Vénus aura été déposé, il me congédiera ! Et dame ! ajouta-t-il, en montrant du doigt la grande lunette, j'ai toutes les peines du monde à la nourrir, la tache ! Les mouches semblent pressentir le sort qui les attend là dedans, on n'en voit plus, et je dois déployer des prodiges d'adresse pour en procurer à l'araignée !

— Eh bien ! je vous aiderai à en attraper ! dit tendrement la jeune fille.

— Et vous parlerez à votre père ?

— Je vous le promets, sitôt qu'il nous aura lu son grand rapport !

— Ah ! Henriette !

— Théodore !

— Dites-moi que vous m'aimez sous cette enveloppe vulgaire ! soupira-t-il en saisissant la main de la jeune fille.

— Je vous jure de vous aimer sous toutes les enveloppes possibles ! répondit-elle.

— Alors je vais essuyer mes lentilles ! conclut Théodore avec résignation.

*
* *

Il était temps ; Arthur Machegrain, le secrétaire de Grosastre, venait d'entrer.

Il se dirigea, sans rien dire, vers la grande lunette, à l'extrémité de laquelle il appliqua son œil.

— Mais je la vois très bien, la tache! fit-il au bout d'un instant. Il a raison, Grosastre, elle remue ! C'est très drôle qu'elle se démène ainsi tous les matins !

Et se retournant du côté d'Henriette, qui avait encore le regard fixé sur la porte par laquelle était sorti Théodore.

— Monsieur Henri, venez donc voir !

— Voir quoi ?

— Placez-vous là, reprit-il d'une voix importante, et vous m'en direz des nouvelles !

Henriette partit d'un grand éclat de rire.

— Ah ah ! la tache !... Vous faites comme papa, vous examinez la tache de Vénus, vous ?... Ah ah ! elle est bien bonne !

Elle s'esquiva, sur une nouvelle explosion de folle hilarité, après avoir dévisagé Machegrain d'un air si singulier, que celui-ci se demanda sérieusement si ce petit gringalet ne se fichait pas de lui.

*
* *

C'est qu'il ne fallait pas qu'on s'avisât de se moquer de Vénus, devant Arthur Machegrain ! C'était sa déesse, à lui, Vénus !

N'avait-il pas, tout autant et même plus que Grosastre, découvert la fameuse tache ? Car il était notoire que l'astronome son patron était d'une myopie exagérée, une myopie telle qu'il lui était impossible de faire par lui-même une observation !

On lui eût montré Saturne et son anneau lumineux, au bout de la lunette, qu'il eût été capable de les prendre pour la lune !

Tandis que lui, Machegrain, était au contraire d'un presbytisme à apercevoir, dans le ciel, et à l'œil nu, des phénomènes invisibles au commun des savants. Et puis, la raillerie lui était encore

plus sensible, venant d'Henri ! Son caractère sérieux et taciturne s'harmonisait mal avec la nature rieuse et pétulante du jeune homme. Il l'évitait le plus possible, fort mal à l'aise devant ce petit diable gouailleur, qui ne respectait rien, pas même le collaborateur de son père.

Comme il maugréait encore contre l'inconvenant et peu scientifique héritier de son patron, la main de Grosastre s'abattit sur son épaule.

— Fini, il est enfin fini, ce rapport ! s'écria l'astronome. Et je vais pouvoir vous le lire à tous ! Embrasse-moi, Machegrain, mon bien aimé collègue ! Hier, le travail, la fatigue, les sueurs froides des découragements, mais demain, la gloire !

— Oui, oui, et puis, après-demain, encore le travail et les sueurs, car notre tâche n'est jamais finie, à nous autres explorateurs des mondes célestes ! riposta Machegrain.

— Brave ami, tu me comprends, toi, et je le sais ! répliqua Grosastre. Aussi, vais-je t'apprendre, sans plus tarder, le projet que je rumine depuis quelques jours ! Et d'abord, il faut que je te fasse un aveu !

— Faites, Grosastre !

Le savant eut comme un moment d'hésitation, puis d'une voix ferme :

— Mon fils Henri, n'est pas mon fils, c'est ma fille ! Il s'appelle Henriette.

— Votre fille ! s'écria Machegrain, au comble de la stupéfaction.

— C'est comme je te le dis ! Sa mère, un démon, qui, en moins d'une année, avait su me rendre le plus malheureux des hommes, mourut en couches. Or, la petite Henriette semblait très délicate, j'étais homme et incapable de lui donner les soins que nécessitait son âge ; je l'envoyai donc chez des bonnes gens à la campagne, et, pour m'arracher aux amers chagrins de la solitude, je me jetai à corps perdu dans l'étude. Mais, quand on est né avec la passion de la femme, vois-tu, Machegrain, toute la science du monde ne saurait vous préserver de quelques rechutes, et, te l'avouerai-je, il y a trois ans de cela, après douze années de sagesse non interrompue, j'eus la démence de succomber aux séductions infernales d'un adorable monstre. Bref, je l'épousai en secondes noces, et de cette union naquirent aussitôt les querelles intestines, au point que, six semaines après, je désertai le domicile conjugal,

et me cachai ici, sous le nom de Grosastre, décidé d'ailleurs à ne plus jamais laisser pénétrer chez moi, même l'ombre d'une femme. Je rappelai près de moi Henriette, qui allait avoir bientôt treize ans, et, comme elle avait été élevée au milieu des garçons, et portait encore les culottes de notre sexe, j'en profitai pour les lui conserver.

— Personne ne s'est aperçu de la tricherie ? interrogea Machegrain, qui n'en pouvait croire ses oreilles.

— Personne ! affirma Grosastre. Tu es le premier à qui je dévoile ce secret, et auquel je dise : Arthur Machegrain, tu es mon collaborateur, mon autre moi-même, veux-tu combler de joie le cœur d'un père ? Eh bien ! épouse ma fille !

— Epouser un garçon ! ne put s'empêcher de s'écrier Machegrain.

— Puisqu'elle n'en a que le vêtement !

— En effet, c'est une circonstance atténuante !

Et il ajouta à part soi :

— Au fait, il faut bien, dit-on toujours, se marier ! Autant que ce soit avec celle-là, puisque ça fait plaisir au patron !

— Tu consens ? Dis-moi que tu consens ! supplia Grosastre anxieux.

— Mon Dieu oui... je tâcherai de m'y faire !

— Dès aujourd'hui, donc, déclara l'astronome, serrant contre son cœur son futur gendre, je t'autorise à faire ta cour ; et vas-y rondement, surtout !

*
* *

Une heure après, tout ce qu'il considérait comme intelligent dans sa maison, c'est-à-dire Machegrain, Henriette et même Théodore, étaient réunis dans le cabinet de travail de Grosastre, formant le cercle autour de lui pour assister à la lecture du fameux rapport.

— Voulez-vous que je lise, papa ? demanda gracieusement Henriette, qui éprouvait le besoin de se concilier les bonnes grâces de son père.

— Non, je tiens à lire moi-même, déclara l'astronome. Et qu'on ne bouge plus !

Il commença :

« Rapport sur la tache de Vénus et ses oscilla-
» tions périodiques, présenté à l'Académie des
» sciences, le... etc., etc. »

Henriette s'était assise à quelque distance de Théodore, afin de pas éveiller les soupçons.

— Approchez-vous un peu ! fit celui-ci à voix basse.

Grosastre leva la tête, et parut attendre avec quelque impatience que le silence se fût rétabli ; puis, il poursuivit :

« Depuis quelques années déjà, l'attention des » savants et celle du public semble s'être fixée » sur un seul coin du ciel... »

— Une femme, c'était une femme ! grommelait Machegrain entre ses dents, tout en regardant Henriette avec des yeux hébétés.

Un nouvel arrêt de Grosastre, très éloquent dans son mutisme, lui fit subitement tourner la tête.

« C'est que, dans ce coin du ciel, brille de tout » l'éclat de son éternelle jeunesse... » reprit le savant...

— Vous parlerez aujourd'hui même, Henriette, n'est-ce pas ? implora de nouveau Théodore.

— Ah çà ! m'écouterez-vous, ou ne m'écouterez-vous pas ? vociféra le lecteur. Et comme tout bruit avait cessé :

« Brille, disais-je, de tout l'éclat de son éter-

» nelle jeunesse et de son éternelle beauté, Vénus,
» cet astre divin, symbole de la perfection fémi-
» nine sur la terre ! Eh bien, messieurs, quel-
» que attention qu'on ait apportée à la contempla-
» tion de la blonde mère de l'Amour, il est encore
» une de ses particularités qui a échappé à
» l'examen des pontifes de la science ! Vénus,
» donc, puisque c'est d'elle qu'il s'agit... »

— Voilà près d'un an que je suis ici, et je ne me suis aperçu de rien ! murmurait Machegrain, pensant toujours à Henriette.

— Qui est-ce qui a parlé ? rugit Grosastre.

— Oh ! pas moi ! déclara la jeune fille.

— Ni moi ! repartit Théodore.

— Moi, dit Machegrain, j'écoute de toutes mes oreilles ! Voulez-vous que je vous répète les derniers mots ?... « Vénus, puisque c'est d'elle... »

— « Vénus, dis-je, » continua Grosastre, d'un ton fébrile, « quand on jette les regards sur elle,
» soit à la naissance, soit à la chute du jour,
» semble porter à sa surface comme une bour-
» souflure... »

— Nous serons si heureux, tous les deux, Henriette ! risqua encore Théodore, d'une voix qui était moins qu'un souffle.

— Si vous continuez à m'interrompre, je ferme le manuscrit, affirma Grosastre, car c'est agaçant de ne pas pouvoir lire trois mots de suite sans entendre des chuchotements...

— Nous ne dirons plus rien, je te le promets, fit Henriette.

— Nous allons être muets comme des carpes, appuya Machegrain.

— C'est que je ne tiens pas tant à vous le communiquer, moi, ce rapport !

Grosastre était loin de traduire sa pensée exacte, en parlant ainsi, car il se hâta de reprendre sa lecture où il l'avait laissée.

« Vénus, dis-je, semble porter à sa surface
» comme une boursouflure, quelque chose d'assez
» semblable à une montagne sphérique dans
» laquelle on aurait emmanché de longues pattes
» velues, et, phénomène encore plus bizarre, ces
» pattes...»

— Théodore, c'est le plus doux moment de ma vie ! ne put s'empêcher de chuchoter Henriette, sous le regard passionné que jetait sur elle le faux aide de laboratoire.

Au même instant, Machegrain s'efforçait de se persuader à lui-même, d'un organe à peine per-

ceptible, que, non seulement il pouvait désormais faire la cour à Henriette, mais qu'encore il le devait.

Pour le coup, Grosastre ferma son cahier.

— Cette fois, c'est pour tout de bon, déclara-t-il.

— Qu'y a-t-il ? firent les auditeurs.

— Cela vous ennuie, c'est clair ! On le dit tout de suite, quand cela ennuie, c'est plus sincère ! Ce que j'en faisais, moi, c'était pour votre instruction, pour votre plaisir...

Ce fut en vain qu'on le supplia.

Un « non » énergique, immuable, fut sa seule réponse. Il pria sèchement qu'on le laissât seul. Cet ordre n'enchanta qu'à demi les amoureux, qui avaient espéré profiter des bonnes dispositions du rapporteur pour lui adresser leur supplique, mais ravit Machegrain, qui éprouvait le besoin de réfléchir, dans la solitude, à la stupéfiante révélation que lui avait faite l'astronome.

*
* *

Vers la fin de la journée, Grosastre s'était mis à relire son rapport, pour lui tout seul, quand un

coup timide frappé à la porte de son cabinet de travail lui fit redresser la tête.

— Entrez ! cria-t-il.

C'était Henriette qui, stimulée par Théodore, se se décidait enfin à saisir son père de la grosse question.

— Ah ! c'est toi ! dit Grosastre. Assieds-toi là, nous avons à causer.

La jeune fille obéit, et d'une voix tremblante d'émotion :

— Je vous écoute, mon père !

— Sais-tu ce que c'est qu'une femme ? lui demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Mon Dieu, mon père... répliqua la jeune fille en rougissant.

Elle n'osa en dire davantage.

— Tu ne te l'es jamais demandé ? reprit l'astronome. Eh bien, je vais te l'apprendre ! Une femme, c'est un être faible, délicat, poétique, divin, en même temps qu'agaçant, roué, hargneux, insupportable !

— Vous croyez, mon père ?

— Ne m'interromps pas ! Cependant il en faut, quand ce ne serait que pour la reproduction

de l'espèce mâle ! C'est pourquoi je ne t'ai pas jetée à l'eau, quand tu es née.

— Comme vous êtes bon, mon père !

— J'ai préféré te laisser croire que tu étais un garçon. Eh bien ! le moment est venu de te désabuser, tu es de la race d'Ève !

— Je le savais, mon père ! fit la jeune fille avec un regard en dessous, plein de malice.

— Et qui te l'a dit ? demanda sévèrement Grosastre.

— Oh ! personne, se hâta de répondre Henriette.

Elle le savait, et personne ne le lui avait dit ! Alors c'était de naissance ! Oh ! les femmes !...

Grosastre fit deux ou trois tours dans la pièce, pour calmer un peu ses nerfs, puis revenant à sa fille :

— Puisque tu le sais, je n'ai plus rien à t'apprendre, si ce n'est que tu vas quitter les habits masculins ; je te marie.

— Ah ! s'exclama la jeune fille, et un rayon de joie éclaira son joli visage.

— Toujours Ève qui reparaît, toujours ! ronchonna Grosastre, auquel cette subite transfiguration n'avait pas échappé.

Et il ajouta brusquement, pour en finir :

— Je te marie avec Machegrain !

— Oh ! fit la jeune fille, dont les traits se rembrunirent instantanément.

Mais l'astronome ne regardait plus sa fille.

— Il va te faire la cour, poursuivit-il, et, dans un mois, je compte bien que vous serez unis. Est-ce entendu ?

— Oui, mon père, marmotta Henriette, qui comprit, à la manière dont avait été prononcée cette dernière phrase, que Grosastre voulait être obéi.

— Au reste, je vais te l'envoyer sur-le-champ.

*
* *

Henriette, sitôt son père sorti, sentit un flot de larmes lui monter aux yeux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle, la tête dans les deux mains, anéantie.

Puis une réaction eut lieu ; la colère succéda peu à peu au désespoir, et, frappant violemment le bureau paternel de son petit poing rageur :

— Eh bien ! non, non ! je n'épouserai pas

M. Machegrain ! s'écria-t-elle. Ah ! les femmes sont rouées, méchantes, hargneuses, insupportables ! Il y a assez longtemps que je suis garçon ; je peux bien être un peu femme !...

*
* *

Elle sortit précipitamment pour aller rejoindre Théodore dans le laboratoire, où elle se rencontra nez à nez avec Machegrain. Celui-ci s'approcha deux ou trois fois de la jeune fille, la bouche entr'ouverte, tout prêt à coqueter, à faire sa cour, comme le lui avait ordonné Grosastre, mais les mots n'arrivaient pas.

Au surplus, Henriette ne l'encourageait guère, lui ayant carrément tourné le dos, dès son entrée.

Enfin, après avoir tenté de vains efforts pour adresser un compliment à sa fiancée, Machegrain perdit contenance et prit le parti d'aller appliquer son œil à la lunette.

C'était plus fort que lui, mais il ne pouvait pas !

Si encore Grosastre avait fait revêtir une robe à cette petite ! Mais, comme cela, en homme !..
Non, vrai, il préférait observer Vénus !

— Ce n'est pas à moi, c'est à Vénus, qu'il fait la cour ! s'écria Henriette, en s'échappant pour se mettre à la recherche de Théodore et l'aviser au plus tôt du grand danger qui menaçait leurs amours.

*
* *

En apprenant la fatale décision de Grosastre à l'égard de sa fille, l'infortuné aide de laboratoire faillit laisser tomber une lunette de prix qu'il était en train de polir avec ardeur.

Ainsi son stratagème et son dévouement ne lui avaient servi de rien ! Se croyant sur le point de toucher au port, voilà, au contraire, qu'il sombrait misérablement !

Et il prenait les mains d'Henriette, les baisant avec emportement, et, dans sa douleur, il s'enfonçait la figure sous les boucles blondes de la jeune fille, et il fouillait du regard dans ses deux grands yeux noirs où de grosses larmes perlaient.

Toute cette grâce, toute cette jeunesse, tout ce charme délicieux, c'était à ce croque-planètes,

à ce bas comique de la science, qu'ils étaient destinés !

C'était pour un Machegrain que la nature s'était plu à la faire si délicate, si distinguée, si jolie !

Oh non ! ce ne serait pas, il ne voulait pas que cela fût !

Mais comment s'y opposer? Tout avouer ? Impossible ! Grosastre, furieux d'avoir été mystifié, berné par l'imposteur Théodore, le jetterait à la porte sur-le-champ, et n'en serait que plus entiché de Machegrain !

L'aide repentant aurait beau se précipiter aux pieds de l'astronome, et implorer son pardon, joignant ses prières à celles de la jeune fille, l'amour-propre du savant serait trop cruellement atteint pour qu'il fît grâce !

Alors, d'un commun accord, ils résolurent d'attendre une occasion meilleure pour confesser leur amour, et Théodore se contenta, présentement, d'exiger d'Henriette le serment solennel qu'elle ne serait jamais à un autre que lui.

*
* *

Malheureusement, l'occasion qu'ils cherchaient tardait bien à se présenter ! Et pendant ce temps-là, les jours se succédaient, rapprochant, avec une effrayante rapidité, la date fixée par Grosastre pour le mariage de Machegrain et d'Henriette !

L'astronome avait même résolu d'avancer le jour solennel, voulant être débarrassé de tout souci étranger, lors de la rentrée de l'Institut, époque où, selon toute probabilité, serait discuté, en séance publique, le fameux rapport qu'il avait fait remettre par son aide de laboratoire au secrétariat de l'Académie des sciences.

Quant à Théodore, complètement découragé, l'esprit bouleversé, sans force de volonté, n'abordant jamais Henriette que pour gémir avec elle sur la dureté de la destinée, il en avait oublié ses mouches, ne se rappelant même plus, que, de l'existence de l'araignée, dépendait la prolongation de son séjour dans la maison de la bien-aimée.

Or, il arriva que la pauvre bête, qui, grâce à la

sollicitude de Théodore, avait joui, pendant plusieurs semaines, d'une abondance inconnue jusqu'alors, éprouva des désordres graves à l'estomac, par suite du manque subit de subsistances, et que, la veille même du jour arrêté pour le mariage, Henriette, en dévissant par hasard la lunette, constata que l'infortunée était morte d'inanition, à côté des cadavres de vieilles mouches depuis longtemps sucées.

Elle revissa à la hâte l'instrument, de peur d'être surprise touchant aux appareils de son père, et se flattant que les préparatifs de la noce empêcheraient peut-être le savant de venir coller son œil à l'orifice de la lunette.

Mais Grosastre avait contracté l'habitude, chaque soir, après son dîner, de jeter un regard sur sa chère planète, bien qu'il ne la distinguât que confusément, à cause de sa myopie.

— C'est étrange, murmura-t-il après s'être mis en position, c'est étrange !

— Quoi donc, papa ? murmura la jeune fille, plus morte que vive.

— Je ne vois plus la tache ! s'écria le savant en accumulant sur son nez binocles et lunettes, et en se livrant à une nouvelle observation.

Cette seconde épreuve ayant donné des résultats encore plus incertains que la première, une sueur froide l'envahit, et il appela Machegrain.

Celui-ci arriva, tout absorbé par cette pensée que son mariage ayant lieu le lendemain, quelques heures seulement le séparaient de ce moment redoutable où il se trouverait seul avec une femme. Aussi se laissa-t-il traîner, sans résistance, par Grosastre, devant le long tube.

Mais là, l'homme de science reparut subitement, et son sang d'astronome ne fit qu'un tour.

— Et la tache? s'écria-t-il à son tour.

Il avait beau écarquiller les paupières, il apercevait bien Vénus, mais Vénus nue comme dans le filet de Vulcain.

*
* *

Théodore venait d'entrer, les traits altérés. Lui aussi était plein de cette obsession cruelle, que, dans quelques heures, Henriette lui échapperait pour toujours.

Il se dit, qu'au bout du compte, mieux valait en

finir, une fois pour toutes, avec l'incertitude, et, s'approchant de la lunette d'un pas ferme, il plongea la main dans le tube, et en tira l'araignée défunte qu'il brandit, en s'écriant :

— La voilà, votre tache de Vénus !

— Une araignée, j'avais une araignée dans mon télescope ! vociférait le savant.

Et avant que Machegrain, lui aussi, ne fût revenu de son ébahissement, Grosastre lui avait sauté à la gorge.

— Et tu ne m'as pas averti, toi qui as des yeux de chat, que ma myopie me faisait prendre une araignée pour une montagne !... Et tu m'as laissé envoyer... que dis-je ! tu as rédigé avec moi ce rapport qui sera la honte de ma vie, et me rendra demain la risée de toute l'Académie ! Et tu crois que je ne vais pas me venger de cette infamie ?

— Mais, beau-père !... protestait Machegrain, d'une voix étranglée.

— Ne m'appelez pas beau-père, monsieur ! Cette araignée me délie de toutes mes promesses, et ma fille, tant que je vivrai du moins, ne sera jamais à vous !

— J'en fais le serment ! opina la jeune fille.

— Et pour commencer, conclut le savant en

montrant la porte à Machegrain, qui s'éclipsa, tout piteux, je vous chasse de chez moi, et vous prie de n'y jamais reparaître !

En ce moment, Théodore s'approchait de Grosastre, et lui tendait un cahier recouvert d'une couverture bleue.

— Mon rapport ! s'écria l'astronome, en arrachant le manuscrit à son aide.

— Monsieur m'excusera, répliqua le jeune homme d'une voix émue, mais je n'ai pas voulu qu'un homme de la valeur de mon maître s'exposât à un ridicule certain, et je me suis bien gardé de déposer son factum au secrétariat de l'Académie.

— Et je t'en remercie, et je suis prêt à t'en témoigner ma reconnaissance, à t'accorder tout ce que tu exigeras de moi, loyal serviteur ! Mais, j'y pense, si tu connaissais l'existence de cette araignée... dans ma lunette, comment se fait-il que tu ne l'en aies pas retirée plus tôt ?

— La retirer ! répéta Théodore comme scandalisé. Mais je l'ai nourrie, au contraire, monsieur, et j'avais assez de mal à lui procurer ses repas, allez ! Ah ! c'est qu'aussi, le jour où vous n'auriez plus aperçu la tache, vous auriez renvoyé

votre garçon de laboratoire,... et comme il aimait votre fille..., qu'il ne lui déplaisait pas trop..., et qu'il entrait dans ses intentions de vous la demander en mariage...

— Oh ! papa, tu serais si gentil ! fit Henriette.

— Donner ma fille à un domestique !... s'écria Grosastre. Malgré tout mon désir de t'être agréable, fillette...

— Mais je m'appelle Théodore Jessaint, et suis étudiant en droit ; mon père a du foin dans ses bottes, je vous le jure, et c'est l'amour seul qui m'a amené à revêtir cette chrysalide... de la servitude ! déclara le jeune homme.

— Papa, puisque son père a du foin dans ses bottes ! suppliait Henriette.

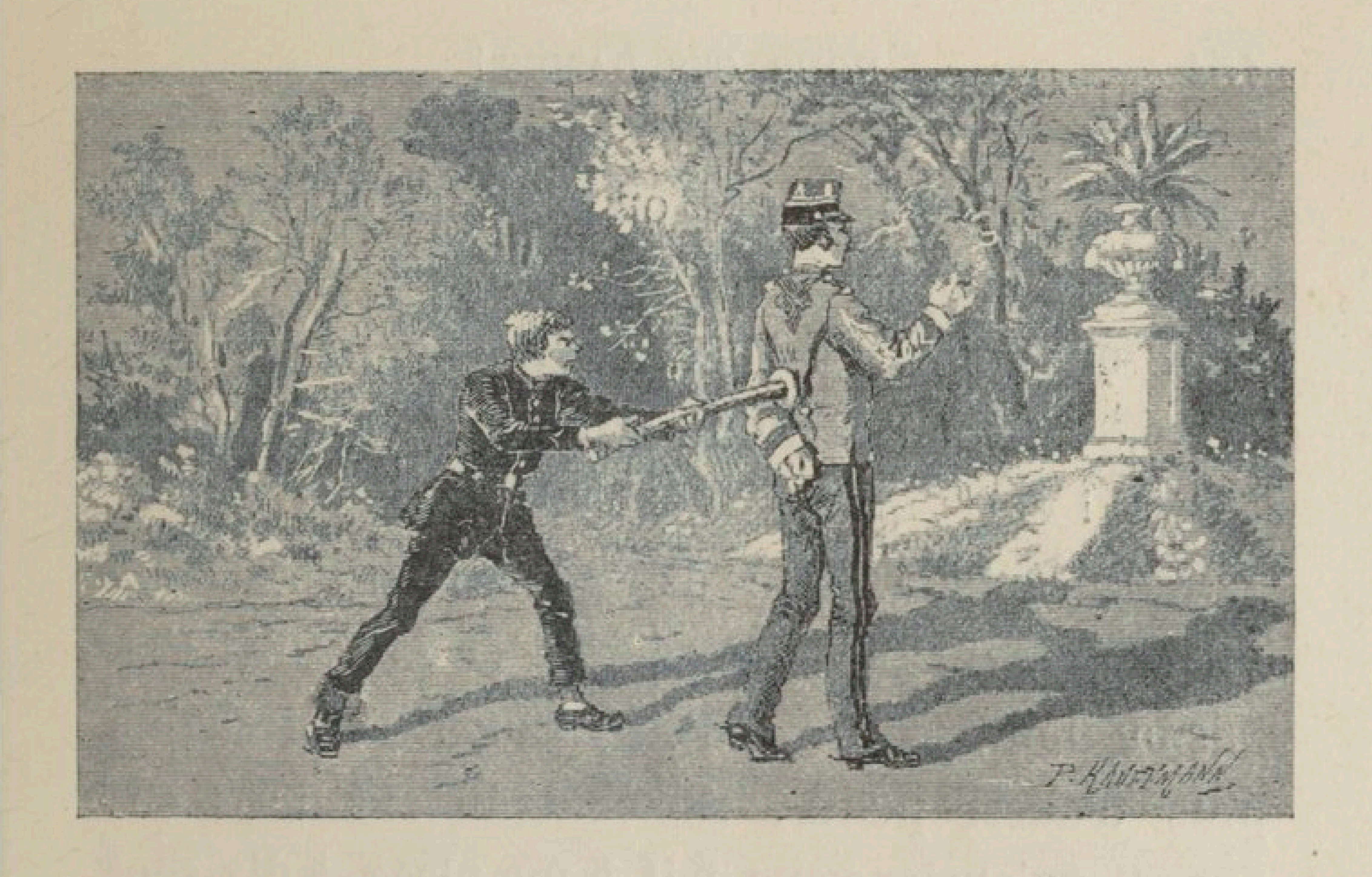
L'astronome eut un moment d'indécision. Puis, avec un profond soupir :

— Soit, donc, mariez-vous, enfants ! dit-il.

Et, se tournant du côté de Théodore :

— Et vous, mon gendre, ne faites jamais d'astronomie, car, voyez-vous, ce qu'il y a encore de plus séduisant en Vénus, c'est qu'elle est la mère de l'Amour !

LE SABRE JAPONAIS



LE SABRE JAPONAIS

Elle n'était pas jolie, ma cousine, à dix-huit ans, mais elle était charmante, avec ses deux grands yeux bleus, qu'on eût dit taillés dans un coin du ciel, avec ses cheveux aussi blonds que les épis au mois d'août, avec ses joues rondes comme la pomme d'Ève et roses comme un tableau de Boucher, avec sa bouche un peu grande, peut-être, mais par malice, pour laisser

voir, en souriant, deux ou trois de plus de ses coquettes dents.

Et quel cou gracieux, quelle nuque appétissante, estompée d'un fin duvet aux reflets d'arc-en-ciel !

Dans sa taille, que d'élégance; sur ses deux mignonnes mains potelées, que de fossettes ! J'allais oublier ses pieds d'enfant; on n'en imagine plus d'aussi petits ! En contemplant tous ces appas, qu'auriez-vous fait à ma place, à dix-sept ans, venant de passer votre baccalauréat, et vous croyant un homme?

Vous seriez tombé amoureux ! Eh bien, c'est ce qui m'arriva !

*
* *

Et, de ma part, c'était sérieux, je vous le jure !

Je ne me contentai pas de voler à ma cousine ses mouchoirs et ses gants, de lui serrer la main au détour d'une allée, de l'embrasser sur les cheveux derrière un des gros arbres du jardin de Ville-d'Avray : tout cela, enfantillage, gamineries

de collégien, amour de chérubin ! Ma passion, à moi, avait une autre allure ; j'étais ombrageux, j'étais jaloux ! Quiconque se permettait de fixer Louisa, — c'était le nom de ma cousine, — s'attirait de ma part un regard courroucé. Si l'effronté persistait dans son impudence, je me drapais dans ma tunique, — car j'avais encore une tunique, en ce temps-là, — et je m'avançais sur lui, l'œil en feu, l'attitude menaçante, tout prêt à lui demander raison de son outrecuidance ; mais là s'arrêtaient mes hostilités. J'étais, en effet, si troublé par la colère, que les mots s'arrêtaient dans ma gorge, et que je ne parvenais pas à articuler ma provocation. Et pourtant j'eusse été si heureux et si fier d'avoir un duel pour ma cousine ! Hélas ! je m'aperçus bientôt que mon ardente passion n'était pas payée de retour : Louisa ne m'aimait pas ! Du moins, elle n'hésita pas à me sacrifier à un autre !

Mon oncle, ancien négociant retiré, qui s'était pris, sur le tard, d'une belle passion pour la prestidigitation, et jouait les Robert-Houdin en chambre, était, paraît-il, devenu ambitieux pour sa fille, et, depuis qu'il faisait des omelettes dans un vieux chapeau, et qu'il encombrait son domi

cile d'un stock d'ustensiles à surprises et à double fond, il ne songeait plus du tout à moi comme gendre.

* * *

Quand je reçus la nouvelle du mariage de Louisa, dans une longue lettre où la parjure m'énumérait, en termes doucereux et pleins d'astuce, les raisons qui l'avaient déterminée à renoncer à moi, je n'eus plus qu'une pensée, mourir, puisqu'aussi bien la vie me semblait devoir être intolérable dans le célibat.

Je décrochai, stoïquement, une vieille dague appendue au mur, et, constatant qu'elle était quelque peu émoussée et rouillée, je l'aiguisai sur le marbre de ma cheminée, pour que le coup qu'elle porterait fût plus sûrement mortel. Après un fourbissage consciencieux, qui dura bien une bonne demi-heure, l'antique poignard était redevenu un peu plus brillant, et moi un peu plus calme, — mais de ce calme qui précède les tempêtes ! J'avais résolu de ne pas trancher mes

jours avant de l'avoir revue, pour lui reprocher sa trahison, la tuer avec lui, — et moi après !

*
* *

Le soir même, je demandai à mon père la permission d'aller passer un jour ou deux, chez ma tante, au chalet de Ville-d'Avray, ce qui me fut facilement accordé, et je partis dès le lendemain matin.

A mon arrivée, la première personne que je rencontrai fut précisément Louisa, qui devint toute rouge en m'apercevant. Elle n'était pas seule ; il lui donnait le bras, le misérable !

Tous deux, tendrement pressés l'un contre l'autre, parcouraient ces mêmes allées que nous avions foulées, elle et moi, quelques semaines auparavant, et, comme s'il eût voulu me rappeler, par une cruelle ironie, notre promenade sentimentale, il l'entraînait derrière les mêmes arbres, pour lui faire les mêmes aveux, pour lui prodiguer, peut-être, les mêmes baisers, à la même place !

Je pensai devenir fou !

Tout comme lorsque j'étais aimé, ma tante brodait, assise sous une charmille, à côté de mon oncle qui dormait sur son journal, en rêvant de quelque truc inconnu. De temps à autre, la bonne femme relevait la tête, pour crier à sa fille :

— Louisa, ne t'attarde pas trop sous les bosquets ; ils sont si humides, en cette saison !

Alors Louisa accourait, les cheveux légèrement ébouriffés, au bras de son capitaine, car il était capitaine, le monstre, et même capitaine d'état-major, avec de magnifiques éperons dorés, une tunique coquettement ajustée qui dessinait sa taille fine, et des moustaches longues d'une aune, et d'un noir superbe !

Il était vraiment joli garçon ; — je le trouvais affreux !

De toute la journée, je ne pus échanger un mot avec Louisa ; le capitaine l'accaparait. Il avait de l'esprit, d'ailleurs, — et ne m'en semblait que plus bête !

Je voulais cependant à tout prix avoir une explication avec la perfide, puisque je n'étais venu que pour cela. La nuit, pensais-je, est propice à ces sortes d'entretiens ; j'attendrai la nuit.

Et me penchant à l'oreille de Louisa, tandis que personne ne nous observait :

— Ce soir, lui dis-je, ayez soin de tenir votre fenêtre entrebâillée.

Le capitaine devait, lui aussi, passer la nuit au chalet; mon oncle avait obtenu de lui qu'il restât jusqu'au surlendemain, avec l'arrière-pensée de lui donner une séance de physique. Songez donc! N'avoir pour public ordinaire que sa femme et sa fille, qui connaissent par cœur votre répertoire, et entrevoir, soudain, la possibilité d'émerveiller un nouveau spectateur, quelle aubaine! Mais, plutôt que de le laisser échapper, mon oncle eût enfermé son militaire à triple verrou, dans une des chambres du chalet, quitte à être arrêté ensuite pour séquestration arbitraire!

*
* *

Quand tout le monde se fut retiré, et que la maison me parut suffisamment silencieuse, j'ouvris bien doucement la fenêtre de ma chambre, voisine de celle de Louisa, et l'esprit encore

chaud du souvenir de Shakespeare, que j'avais lu, pour la première fois, pendant mes vacances, je me cramponnai aux persiennes, et vins, comme Roméo, au risque de me rompre cent fois le cou, me suspendre au balcon de ma bien-aimée.

Très poétique, ô Shakespeare, cette position, mais manquant absolument de solidité ! Le décor, du reste, était parfaitement approprié à la situation : un clair de lune magnifique bleuissait tout le jardin, et, sur le sable, se reflétaient les ombres des grands arbres, comme autant de fantômes qui semblaient s'être donné rendez-vous pour assister au drame qui se préparait.

Malheureusement, il y manquait la prima donna ! J'eus beau tambouriner sur les vitres, et appeler Louisa à voix basse, tout fut vain : rien ne bougea, personne ne répondit.

Outré et désappointé, je regagnais ma chambre, quand, en jetant les yeux au-dessous de moi, j'aperçus distinctement la silhouette fanfaronne et moustachue de mon rival, qui attendait évidemment un signal de Louisa pour l'aller rejoindre.

Subitement, je vis rouge ; j'étais trop joué, à la fin !

Je descendis quatre à quatre jusqu'au vesti-

bule, je détachai de la panoplie de mon oncle un énorme sabre japonais, dont le manche recourbé était d'une longueur démesurée, puis, me précipitant au dehors comme un ouragan, je fondis sur le capitaine, et, des deux mains, pour avoir plus de force, lui plantai la lame en pleine poitrine!

Un sinistre craquement d'os et de chairs meurtris se fit entendre, mais moi, affolé, insensible, ne cherchant même pas à m'assurer si ma victime, percée de part en part, respirait encore, j'essuyai la lame du pan de ma tunique, et courus la raccrocher à sa place.

*
* *

A peine étais-je rentré chez moi, qu'un bruit de voix, semblant venir de la chambre de mon oncle et de ma tante, me fit tendre l'oreille.

— Je te dis que quelqu'un s'est introduit dans la maison !

— Je te dis que non, bobonne ; tu auras eu le cauchemar.

— Ecoute !...

Un long silence se fit ; j'étais plus mort que vif ! Bientôt, j'entendis mon oncle dire à ma tante, tout en se retournant pour dormir :

— Tu vois bien que c'était une idée !...

C'était un avertissement ! Je me blottis sous mes draps, décidé à simuler le sommeil le plus profond, si la fantaisie prenait à mes parents de pénétrer chez moi.

Mais le colloque nocturne n'était pas terminé.

— Je te répète qu'on a marché dans le couloir, ici tout près ! Il faut éveiller le capitaine ! balbutia ma tante, d'une voix altérée par la peur.

Je crus distinguer qu'il se faisait à côté de moi un grand remue-ménage, et je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête.

*
* *

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que la porte de la famille s'ouvrait.

Mon oncle marchait le premier, interrogeant prudemment de l'œil les profondeurs du corridor,

pour être prêt à disparaître, — comme ses muscades, — en cas de danger trop imminent. D'une main, il tenait un lourd chandelier de bronze, et, de l'autre, un pistolet à tromblon, que, peut-être, dans son trouble, il n'avait chargé que de cartes à jouer. Son bonnet de coton, qu'il avait conservé dans sa précipitation à prendre les armes, lui retombait sur le front, avec un faux air de képi, et l'une de ses bretelles battait le long de sa cuisse, avec une crânerie de sabretache. Ma tante venait ensuite, serrant, par le col, un moine, autrement dit le cruchon de grès qui servait tous les soirs à bassiner son lit.

Poussé par une curiosité irrésistible, je sautai à bas du lit et collai mon œil au trou de la serrure, pour passer en revue le corps d'armée.

La troupe se montrait pleine d'entrain ; ma tante, surtout, avait un petit air conquérant qui donnait à penser, et elle eût été encore fort avenante, si, dans le désarroi d'une alerte de nuit, elle n'eût oublié de mettre ses faux cheveux.

— Allons réveiller le capitaine ! répéta ma tante, en passant devant ma chambre, d'un ton qui me parut gros de sous-entendus. Cette fois, je m'affaissai presque évanoui sur mon lit, et, pendant un

grand quart d'heure, je n'eus conscience ni de ce qui se disait ni de ce qui se faisait autour de moi.

Mon pauvre cerveau était hanté par d'horribles hallucinations : tantôt, je me voyais défendant ma tête, en cour d'assises, devant un tribunal fantastique qui brandissait au-dessus de moi une quantité innombrable de sabres japonais ; tantôt, je gravissais un échafaud, de construction baroque, sur lequel on nous installait l'un devant l'autre, le capitaine et moi, avec ordre de nous ouvrir le ventre !

*
* *

Quand je repris mes sens, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'entrevoir, par le trou de ma serrure, le capitaine en personne, qui revenait, à la tête de sa compagnie, de pousser une reconnaissance, de la cave au grenier.

— Savez-vous, belle-maman, dit-il, que notre expédition ressemble fort à celles de Don Quichotte ? Je ne ferai pas porter cette campagne-là sur mes états de services !

— Le voleur se sera enfui par la lucarne, à l'aide de la gouttière ! répliqua ma tante.

— Mais il n'y a que les chats capables de pareils exercices !

— Les chats ?... Plaisantez bien !... Quant à moi, je suis certaine d'avoir entendu un bruit de bottes !

— Alors, c'était un chat botté ! Sur ce, je vais me recoucher.

Parole d'honneur, je me demandais sérieusement si ce n'était pas l'ombre du capitaine assassiné qui était revenue sur la terre, tout exprès pour me tourmenter, comme une nouvelle ombre de Banco, — toujours d'après Shakespeare ! Je fis appel à tout mon courage et me risquai à sortir, pour pouvoir dévisager, bien en face, ma victime. C'était bien le fiancé de Louisa, à deux pas de moi, en chair et en os, et, comme d'ordinaire, très petit maître sous l'élégante vareuse de flanelle blanche qu'il avait jetée à la hâte sur ses épaules. Il n'avait du reste pas la moindre tache de sang.

*
* *

Alors, sentant que ma raison s'égarait, je m'élançai vers le vestibule, et détachai de nouveau le terrible sabre japonais. Comme je le saisissais à deux mains, pour me représenter la scène du crime, telle qu'elle s'était passée, je m'aperçus tout à à coup que je n'avais plus qu'un manche entre les doigts : la lame venait de rentrer tout entière dans la longue poignée !

Oh ! prestidigitation, voilà bien de tes tours ! Je restai ébahi, mais soulagé d'un cuisant remords.

Je quittai le chalet au petit jour, sans dire adieu à personne, et je vous jure que, depuis cette nuit mémorable, je n'ai plus eu la tentation de pourfendre mon cousin le capitaine !

NI BÊTES, NI ENFANTS !

NI BÊTES, NI ENFANTS!

A tout instant, des couples entraient, et, un peu éblouis par le ruissellement des lumières sur le pêle-mêle bigarré des habits noirs et des toilettes de bal, traversaient le salon pour aller saluer la maîtresse de la maison, assise, près de la cheminée, dans un élégant fauteuil de peluche brodée. Madame Lorval, souriante de bonheur, tendait, à demi soulevée, la main aux nouveaux arrivants, qui, tous, en des termes à peu près identiques, et comme appris dans la *Civilité puérile et honnête*, la félicitaient du mariage de sa fille Alice.

Les compliments, bien que tous les mêmes, et débités sur le ton monotone d'une leçon, n'en

allaient pas moins au cœur de l'excellente mère, qui, cette nuit-là, était trop heureuse, pour ne pas voir l'humanité en beau et la croire sincère.

Ah ! oui, certes, elle était heureuse ! Le matin même, à Saint-Augustin, sa chère Alice avait été unie à M. Gaston Médary, un jeune avocat d'avenir que deux procès à sensation venaient de mettre en évidence.

C'était le gendre rêvé, prévenant, attentionné, presque galant, rehaussant ces qualités très rares par une distinction parfaite, un physique agréable, assez de fortune, et beaucoup d'esprit allié à un tempérament laborieux.

En un mot, il n'avait pas son pareil, et la preuve, c'est qu'il avait consenti à habiter avec sa belle-mère ! A dire vrai, s'il s'y fût refusé, madame Lorval, quelque sympathie qu'il lui inspirât, ne lui eût pas donné sa fille.

Elle aimait tant sa chère Alice, qu'elle eût craint de mourir de chagrin en se séparant d'elle. Que serait-elle devenue, toute seule dans son immense appartement du boulevard Malesherbes, désert, silencieux, assombri par le départ de la gaie jeune fille qui l'emplissait de ses éclats de rire ? Sans doute, elle eût pu le quitter pour

un autre moins spacieux, et qui ne fût pas tout imprégné de l'absente adorée. Eh bien ! non, elle n'en avait pas le courage ! Tout l'attachait à ces murs ; depuis dix ans ils l'abritaient, dix ans de félicité absolue, sans un souvenir fâcheux ; c'était là que le meilleur de sa vie s'était écoulé. Partout ailleurs, elle avait éprouvé des tracas, presque des peines, et avait été toujours malade. Mais à peine installée boulevard Malesherbes, sa santé s'était rétablie, comme par enchantement, et elle avait gagné les deux procès, qui, depuis des années, attristaient son existence. Sans être superstitieux, qui n'eût considéré ce logement comme un fétiche ? Superstitieuse, madame Lorval l'était, et par trop, peut-être ! Il lui arrivait fréquemment de consulter les tireuses de cartes et les somnambules, semblable, par cette manie, aux filles entretenues, elle la grande dame et la femme honnête par excellence.

La nécromancienne, en qui elle avait le plus de confiance, lui avait déclaré, que, du jour où elle déménagerait, toutes les calamités fondraient sur elle. Aussi, madame Lorval s'était-elle juré de finir ses jours, dans le bonheur, boulevard Malesherbes.

Vers onze heures, M. Médary s'approcha de sa belle-mère, et se penchant à son oreille :

— Chère madame, murmura-t-il, ne croyez-vous pas qu'il serait temps pour Alice de se retirer ?

— C'est mon avis, mon cher Gaston, répondit-elle, en lançant à son gendre un regard malicieux.

Elle se leva pour aller à la recherche de la mariée, qu'elle découvrit, causant près d'une fenêtre, au milieu d'un groupe. Elle lui fit un signe imperceptible de la tête, et, quelques instants après, Alice rejoignait sa mère dans la chambre nuptiale.

Quel moment solennel pour madame Lorval ! Il lui fallait initier sa fille à de nouveaux et imposants devoirs, et, comme c'était la première fois qu'elle était appelée à révéler les mystères de l'hymen, son embarras était grand pour trouver une entrée en matière.

Alice était debout près d'elle, attendant, très émue, toute rougissante, l'allocution maternelle qui s'élaborait péniblement.

Tout à coup, par une association d'idées assez logique, à la minute même où elle allait recom-

mander à madame Médary de se montrer soumise et caressante avec son mari, les clauses du bail passé entre elle et son propriétaire, M. Duflochon, lui revinrent à l'esprit.

Ces clauses disaient, ou à peu près :

« Défense au locataire d'avoir chez lui, ni chiens, ni chats, ni perroquets, ni enfants. »

Madame Lorval, à cette réminiscence, eut une sueur froide, car jamais elle n'avait eu à affronter une situation aussi critique. Quelle alternative, en effet, mon Dieu !

Si elle conseillait à Alice de ne résister à aucun des caprices de Gaston, un bébé pouvait naître, qui exposerait ses parents et grands-parents à recevoir congé de M. Duflochon.

D'autre part, que le mari fût obstinément repoussé par sa femme, et la brouille surviendrait dans le ménage le mieux fait pour s'entendre. N'était-il pas aussi à redouter qu'Alice, interrogée par M. Médary sur la cause de l'incompréhensible froideur qu'elle lui témoignerait, ne confessât toute la vérité ? En ce cas, Gaston, dans un trop juste ressentiment contre sa belle-mère, emmènerait sa femme pour s'en aller demeurer ailleurs avec elle.

Tant pis ! Quoi qu'il dût advenir, madame Lorval était résolue à garder à la fois et sa fille et son appartement, et, si Alice devait lui être enlevée, au moins que ce fût le plus tard possible !

Pour l'instant, elle ne voulait que gagner du temps.

— Ma chérie, dit-elle enfin à Alice, dont le silence maternel si prolongé augmentait encore la confusion, ton mari va venir. Quand je me serai retirée pour vous laisser seuls, Gaston se glissera dans le lit, à tes côtés...

— Oh ! maman !...

— Eh ! ma fille, c'est horrible, mais c'est le mariage ! Il te prendra dans ses bras pour couvrir de baisers le joli visage que mes lèvres seules, jusqu'ici, avaient effleuré. A ce moment, dégage-toi de son étreinte, et recule-toi de lui ! Il te suppliera, t'ordonnera peut-être de te retourner vers lui, mais ne faiblis pas, sois inexorable !

— Cependant, je lui ai juré obéissance et fidélité !

— Et qui te parle de ne pas lui rester fidèle ? Contente-toi seulement de ne lui rien accorder de ce qu'il te demandera.

— Mais, maman, Gaston me grondera ; il se mettra peut-être en colère !...

Elle se laissa déshabiller par madame Lorval, et se coucha, toute soucieuse.

Ah ! quelle nuit de noces elle allait passer !

Pour ne pas contrarier sa mère, il lui fallait faire de la peine à son Gaston !

Enfin, elle comptait sur la nuit pour lui porter conseil !...

Madame Lorval embrassa une dernière fois Alice sur le front, en la conjurant d'être une épouse indocile, et sortit.

Le lendemain matin, madame Médary sauta au cou de sa mère.

— Bonjour, chère maman, s'écria-t-elle, la figure rayonnante.

— Bonjour, chère enfant ; as-tu passé une bonne...

Elle n'acheva pas. Cette question, qui lui avait échappé, par la force de l'habitude, lui parut risquée en un pareil moment, et elle l'interrompit net.

Après un instant, elle reprit :

— Tu t'es conformée à mes prescriptions ?

— Pas tout à fait.

— Comment, pas tout à fait ?

— Mais non, je n'ai pas osé...

Elle s'esquiva, pour ne pas en dire plus long, laissant madame Lorval anéantie par l'aveu qu'elle lui avait fait.

Ainsi Alice avait cédé ; l'amour pour son mari l'avait emporté sur l'amour pour sa mère !

Et, tout à coup, coupant court à ses récriminations par un bon sourire :

— Elle a eu, ma foi, bien raison ! pensa-t-elle. J'en eusse fait tout autant à sa place !

Et puis ce qui la rassurait un peu, c'est qu'elle se disait que bien des femmes ne deviennent enceintes que très tard. Sa fille avait, du reste, de qui tenir, car madame Lorval ne l'avait eue qu'après dix années de mariage.

Vain espoir, illusions déçues ! Deux mois après, Alice était grosse, à n'en pouvoir douter.

La locataire de M. Duflochon supplia la jeune femme de ne dévoiler le secret à personne, jusqu'à nouvel ordre ; il serait toujours assez tôt pour en aviser les amis et connaissances.

C'est qu'elle tremblait que la nouvelle n'arrivât jusqu'à l'inflexible propriétaire, qui résilierait le bail, sans pitié ! Tandis que si l'on savait être discret et circonspect, il pourrait se faire que M. Du-

flochon ignorât l'événement de longtemps encore. Au surplus, il n'avait le droit de rien dire, tant que le petit ne serait pas au monde, car ce n'est pas dans le sein de sa mère que le cher petit ferait du tapage à troubler la maison.

Lucien vit le jour, sans que M. Duflochon eût le moindre soupçon.

Pendant les premières semaines, l'enfant, comme s'il eût compris quel intérêt avait sa grand'mère à ce qu'il ne trahît pas sa présence, ne poussa que des vagissements imperceptibles.

— Il est bien taciturne! disait Alice, toute dépitée que son fils ne fût pas plus babillard.

— Et tu t'en plains! répliquait madame Lorval, qui eût presque souhaité un petit-fils sourd-muet.

Mais le bébé, en grandissant, changea du tout au tout; il devint turbulent, piaillard comme pas un. La métamorphose ravissait la mère, et affolait la grand'maman.

— Quel bavard! soupirait celle-ci avec amertume. On voit bien qu'il a du sang d'avocat dans les veines!

Par instants, pour étouffer ses hurlements, elle avait des envies de le bâillonner; puis aussitôt, elle avait honte d'une si vilaine pensée. Faire du

mal à son cher petit ! Jamais, au grand jamais !... Plutôt être expulsée du boulevard Malesherbes et laisser la prédiction de la nécromancienne s'accomplir !

Comme ce n'était que trop prévu, les cris de Lucien retentirent jusque dans la loge du concierge, qui, dans un accès de zèle, courut avertir le propriétaire.

Celui-ci manda aussitôt madame Lorval, qui se présenta devant lui, toute tremblante.

— Contrairement aux clauses de votre bail, madame, lui dit-il sévèrement, vous élevez des enfants chez vous.

— Il n'y en a qu'un, monsieur !...

— Il fait du bruit comme quatre ; j'ai donc l'honneur de vous signifier votre congé !

— Par grâce, monsieur !...

— Alors, renvoyez le petit braillard.

Elle passa par une douloureuse minute d'indécision.

— Soit, monsieur, finit-elle par répondre, des larmes dans les yeux.

Elle s'en revint chez elle, toute bouleversée à l'idée qu'elle venait de prendre l'engagement de vivre désormais loin de sa fille, de son petit-fils et

de son gendre. Ah ! certes, il lui en coûtait de se séparer de ces trois êtres bien-aimés, et les premiers temps de solitude lui seraient durs ! Mais ne valait-il pas mieux renoncer à leur chère société, que de s'exposer, en changeant de domicile, à tous les malheurs prédits par la nécromancienne ? Et, du reste, qui l'empêcherait d'aller voir tous les jours sa famille, pour qui elle aurait soin de louer un appartement à proximité du sien ?

Comme elle rentrait dans la chambre d'Alice pour lui faire part de ses nouveaux projets, projets auxquels, hélas ! la contraignait le despote M. Duflochon, Lucien se dressa, dans son berceau, sur son séant, et lui ouvrant ses petits bras :

— Gand'maman, gand'maman ! bégaya-t-il, dans une adorable grimace de chérubin.

C'était la première fois qu'il appelait madame Lorval de ce doux nom de grand'maman.

Le visage épanoui, le cœur battant de joie, elle le considéra un instant, tout attendrie, et s'élançant vers lui, légère comme à vingt ans :

— Oh ! mon ange, s'écria-t-elle en élevant en l'air, des deux mains, le bébé qui agitait, radieux, sous sa chemise de nuit, ses jambes roses

et potelées, ah ! mon ange, pardonne-moi, je voulais te renvoyer d'ici ! Ah ! mais, va, je ne recommencerai plus ! M. Duflochon peut me congédier, la nécromancienne me jeter un sort, nous ne nous quitterons plus jamais, jamais !

Et comme si on eût songé à lui arracher son Lucien, elle le pressa contre son cœur, de toute la violence de sa tendresse :

— Ah ! ni bêtes, ni enfants !... Eh ! bien ! maintenant, venez donc me le prendre, monsieur Duflochon !.. s'exclama-t-elle, avec un regard de défi, moitié terrible, moitié rieuse.

L'INONDATION



L'INONDATION

I

LA CHAUMIÈRE

— Combien reste-t-il dans la tirelire? demanda Jeanne.

— Plus rien! répondit Pierre, en secouant mélancoliquement le petit tonneau en terre, peinturluré de rouge, qui contenait, quelques jours

auparavant, [toutes les économies du ménage.

— C'est vrai, je n'y pensais plus ! reprit la jeune femme. Hier, j'ai retiré les derniers dix sous pour acheter notre dîner, et aussi un peu de bois. Notre petit grelottait si fort dans son berceau, que j'en avais le cœur tout gros !

— Tu as bien fait ! murmura Pierre.

Le paysan, les coudes appuyés sur les genoux, la tête entre les mains, les yeux fermés, tout transi, demeura quelques instants abîmé dans de pénibles réflexions, envisageant avec effroi les lugubres conséquences qu'allait avoir pour sa femme, pour son enfant, et pour lui-même, la rigueur de cet horrible hiver.

Et pourtant, ce n'était pas l'énergie qui leur faisait faute, à lui ni à Jeanne ! Ni l'un ni l'autre n'avaient jamais boudé à la peine !

Le matin, ils se levaient bravement tous deux avant le jour, l'un pour aller au bois couper les grands arbres et tailler des fagots, l'autre pour faire le tour du village, et recueillir, chez les particuliers, le linge sale, qu'elle lavait, au gué, dans la rivière.

Jamais on n'avait vu pareil hiver au pays !

La neige était tombée pendant huit jours de

suite, sans interruption, et, depuis un mois, dans la montagne, elle était si épaisse, qu'on enfonçait dedans jusqu'au ventre ; et pas moyen seulement de trouver son chemin jusqu'à la forêt !

La rivière aussi était gelée à un pied de profondeur. On cassait bien chaque matin la glace, sur les bords, afin que chacun pût faire la provision d'eau qui lui était nécessaire pour la journée ; mais une demi-heure après, le trou était bouché, et la surface prise de nouveau.

Or, Jeanne n'était pas assez grandement logée, pour laver et lessiver chez elle : la place d'abord, et aussi les baquets, manquaient dans la chaumière ; tout ce qu'elle pouvait faire était de porter sa planche et son battoir au bord de l'eau, et d'étendre son linge sur l'herbe, en guise de séchoir.

Ainsi, depuis quarante-cinq jours que cela durait, il avait fallu manger, sans rien gagner, et encore il y avait eu la vieille mère de Pierre qui avait été bien malade avant de mourir, et pour laquelle on avait dû acheter des drogues. Les vieux du pays ne se souvenaient pas avoir subi un pareil froid.

Le premier mois n'avait pas été trop dur ; le ménage était économe et industrieux, et, du reste,

on avait mis quelques sous de côté. Mais, depuis quinze jours, on en avait été réduit à diminuer l'ordinaire des déjeuners et des dîners. Heureusement, le marmot têtait encore et ne coûtait guère à nourrir, mais il fallait bien que la mère prît des forces pour avoir du lait. Et puis on avait eu peur qu'il n'eût froid dans son berceau; aussi s'était-on saigné, afin de lui procurer une couverture. Dame! par une saison aussi rigoureuse! Jeanne n'avait pas hésité, elle avait porté en gage sa belle robe des dimanches, celle que Pierre lui avait donnée, lors de leur mariage, et dont elle ne se parait que les jours de fête, pour aller à vêpres.

La vieille horloge que leur avait laissée la marraine de Pierre, le fusil et le carnier du brave garçon, ainsi que quelques autres bibelots, avaient bientôt été engagés comme la robe, et cela rien que pour ne pas mourir de faim, toujours dans l'attente d'un dégel prochain.

Il ne restait plus dans la cabane grand'chose dont on pût faire argent. Hormis l'armoire de chêne où l'on serrait le linge et les assiettes, la table ronde sur laquelle on mangeait, les deux chaises de paille en mauvais état, le lit de noyer, et le berceau en planches du bébé, il y avait

encore quelques hardes et quelques outils ; les vendre, c'eût été compromettre le pain de l'avenir.

Ils avaient bien songé à demander des secours à la mairie ; mais ils étaient fiers l'un et l'autre. Ayant de bons bras pour travailler, il leur répugnait d'aller tendre la main, comme des infirmes ou comme des fainéants. Au surplus, la crainte d'un refus ou d'une humiliation les retenait, car M. le maire pouvait les éconduire. Ils n'étaient pas les seuls, cette année, dans cette affreuse situation ; ils en connaissaient bien d'autres, dont la misère était grande. Tout à coup, Pierre releva la tête, et se dressant d'un air déterminé :

— Tant pis, dit-il, je vais à l'ouvrage !

— Comment feras-tu ?

— Oh ! ce n'est pas comme les autres jours ! Cela commence à fondre dehors, la couche de neige aura bien vite disparu, et puis, j'aurai un peu plus de mal, voilà tout !

— Mais tu ne pourras pas seulement te frayer un chemin jusqu'au bois !

— Alors, je reviendrai, dit Pierre en détachant du mur en terre, après lequel elles étaient pendues, sa cognée et sa scie.

— Surtout, prends bien garde, en suivant le petit sentier ! Tu sais que si le pied te manquait, tu tomberais dans l'Allier !

— N'aie pas peur !

Il alla embrasser le bébé dans son berceau, et sortit après avoir souri une dernière fois à Jeanne, qui, à peine couverte, tremblait de froid, en essayant de coudre, dans un des coins de la cabane.

Elle se leva pour lui dire une dernière fois, du seuil de la porte :

— Méfie-toi bien des trous !

Puis elle vint se rasseoir auprès de la fenêtre, où elle reprit son travail, tout en songeant.

Un quart d'heure après, un coup frappé à la porte de la chaumière la tirait de sa rêverie.

C'était le facteur.

— Une lettre pour vous, madame Pierre.

— Pour moi ! Et d'où cela ? demanda la jeune femme surprise.

— Du château, c'est urgent ; on a besoin de vous là-bas.

— Tout de suite ?

— Oui, c'est pour le petit, qui est malade, à ce qu'il paraît.

— Ce n'est que trop vrai! répliqua la Jeanne en repliant la lettre qu'elle venait de parcourir. — Georges est toujours bien souffrant. Ce cher petiot, je l'aime tout plein, je l'aime presque autant que son frère de lait, mon pauvre amour de François, qui est mort! Il est vrai que c'est aussi un peu mon fils ; le garnement m'a-t-il assez mordu les seins, dans le temps!

Le facteur s'éloignait; Jeanne le rappela.

— Par où c'est-il le meilleur pour aller jusqu'au château? lui demanda-t-elle.

— Il faut prendre par la Croix, la neige y est plus tassée. Au surplus, ça dégèle ferme à présent; d'ici à demain, il n'y aura plus que de la boue.

Le château était à environ deux heures et demie ou trois heures de marche du village.

Jeanne revêtit à la hâte quelques effets presque neufs, qui étaient serrés sur l'un des rayons de l'armoire, chaussa ses sabots, et réveilla le gros chien blanc, dont on avait rentré la niche dans la cabane, depuis les grands froids, et qui, n'ayant plus grasse pitance à ses repas, s'était décidé à dormir philosophiquement pendant la

plus grande partie de la journée. Elle le fit lever, et lui désignant le berceau du doigt :

— Perdu, je te confie Jacques, lui dit-elle; tu le veilleras bien.

Pour toute réponse, Perdu se dressa sur son derrière, et appuya ses deux pattes sur la poitrine de la jeune femme, dont il lécha la figure ; puis, remuant la queue, pour témoigner combien il était touché de la marque de confiance dont on l'honorait, il courut au berceau, et prodigua à l'enfant endormi les mêmes caresses qu'à la mère.

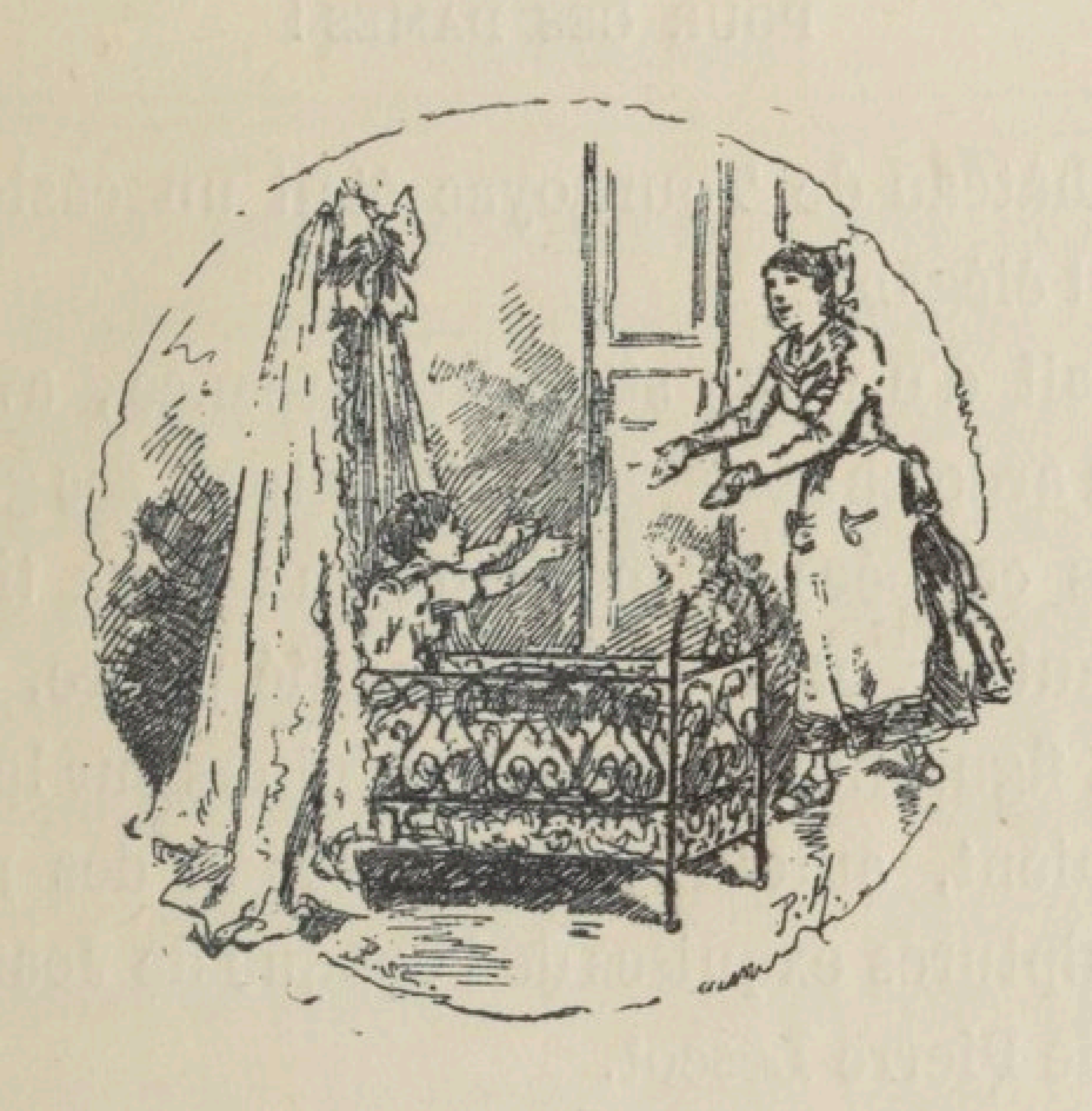
Forcée de s'absenter souvent dans la journée, pour aller à la rivière laver son linge, Jeanne avait pris l'habitude de laisser son enfant sous la surveillance du chien, qui, en gardien vigilant, ne manquait jamais d'aboyer, lorsque le poupon pleurait; la mère, qui n'était jamais bien loin, reconnaissait la voix de Perdu, et accourait aussitôt.

Mais, cette fois, elle n'entendrait pas.

Elle pensait bien que son mari, ne pouvant travailler au bois, à cause de la neige, serait de retour avant la fin de la journée, mais ce n'était pas certain, et elle sortit avec l'intention de prier

sa voisine la plus rapprochée de faire un saut jusqu'à la chaumière. Puis elle se mit en marche, résolument, à travers la vaste plaine qui dégelait à vue d'œil, enfonçant jusqu'à la cheville dans les flaques, et glissant à chaque pas.

Au détour de la route, elle jeta un dernier coup d'œil sur sa pauvre cabane, prêta l'oreille pour s'assurer que Perdu n'appelait pas, et, poussant un gros soupir, s'éloigna à pas précipités.



II

LE CHATEAU

Jeanne marcha pendant deux heures et demie, sans s'arrêter, suivant le sentier étroit tracé, au milieu de la route, entre deux grandes nappes de neige.

Quand elle arriva devant le château, elle était si lasse qu'elle fut obligée de s'appuyer à la grille du parc, quelques instants.

Ce château de Tournoyac était un castel gracieux et élégant.

Il était d'un pur style Renaissance, avec ses toits en ardoise hérissés de clochetons, ses grandes fenêtres coupées de meneaux aux deux tiers de leur hauteur, et sa façade, moitié pierre, moitié brique, figurant des dessins réguliers sur lesquels tranchaient, autour des croisées et des portes, des sculptures exquises de l'époque de Jean Goujon et de Pierre Lescot.

Bien que complètement entourée d'eau par un petit affluent de l'Allier, ce n'était pas une habitation fortifiée, et son pont-levis n'avait peut-être jamais été levé que pour l'amusement des enfants ou la satisfaction d'amour-propre d'un propriétaire orgueilleux.

Au reste, cette rivière, se faufilant dans le parc par les derrières, contournant le château, et courant ensuite, après mille détours ingénieux, se perdre dans l'un des fourrés du parc, d'où elle gagnait la campagne, était d'un effet séduisant.

On l'apercevait encore, au delà des grilles de la propriété, promenant son ruban argenté entre les bouquets d'arbres et les plaines d'herbe verte ; car le parc avait été, lui aussi, merveilleusement

entendu, et dessiné de main de maître. Des éclaircies, ménagées avec art, découvraient les derniers contreforts des Cévennes qui venaient mourir, au pied même du château, avec leur front couronné de rochers, leur côte noirâtre étagée de plantations de vignes et semée de pierres déposées là sans ordre, comme par un grêle céleste, et dont quelques-unes avaient roulé menaçantes jusqu'au bord même de l'Allier. De l'autre côté, c'était la campagne avec de beaux bœufs nivernais paissant tranquillement le long des haies vives ou des peupliers, à travers lesquels apparaissait la fumée qui s'élançait du toit en paille de quelque chaumière, ou la barrière de quelque ferme rustique. On eût dit d'un paysage de Touraine plus vert que nature, ou plutôt d'une bergerie de Watteau devenue une vivante réalité, à laquelle ne manquaient même pas les fleurs qui coloriaient gaiement le parterre de la prairie.

Jeanne avait l'habitude, toutes les fois qu'elle se rendait au château, de jeter un long coup d'œil sur ce spectacle, qui la ravissait; mais, cette fois, la neige avait étendu sur la montagne, comme sur la plaine, son immense linceul blanc qui, par suite du dégel, avait pris des tons grisâtres.

Quelques gouttes d'eau presque chaude commençaient à tomber, lorsque la jeune femme tourna le bouton de la petite porte bâtarde, et pénétra dans le château.

— Ah ! c'est vous, enfin, ma bonne Jeanne ! s'écria madame d'Ormel. Je désespérais de vous voir ! Le médecin me quitte à l'instant. Si vous saviez comme bébé a souffert pendant deux mois ! Il va mieux aujourd'hui, mais il peut avoir une rechute. Comme il me demandait sa bonne nourrice, et que le docteur avait ordonné de ne pas le laisser sortir par cet horrible temps froid, je vous ai écrit d'accourir, et vous voilà, Dieu merci !

Elle tendit la main à la jeune femme pour la conduire jusqu'à la chambre de Georges.

Madame d'Ormel, toute riche et châtelaine qu'elle était, et à peine âgée de vingt-cinq à vingt-six ans, n'était pas heureuse, à beaucoup près.

Brouillée avec sa famille, à laquelle son mari avait été forcé de l'enlever pour l'épouser, ce à quoi la jeune fille du reste, folle d'amour pour son ravisseur, avait consenti sans peine, Sophie d'Ormel n'avait pas trouvé, dans le mariage, toutes les joies qu'elle en espérait.

Au bout de deux mois, elle s'était aperçue que son mari la trompait.

Elle n'avait pas fait de scènes, ni même formulé le moindre reproche ; mais, dès ce jour, la porte de sa chambre avait été interdite à son mari, et la vie commune n'avait plus été entre eux qu'une vie d'extérieur et de pure convenance.

Elle n'avait plus songé qu'à la naissance prochaine du petit être qu'elle avait senti palpiter en elle, et auquel elle accordait déjà, par avance, toutes les qualités et toutes les vertus qu'elle avait attribuées au père, en l'épousant.

Pendant sept mois, elle avait préparé elle-même la layette, cousant au petit point toutes les collerettes, tous les bonnets et toutes les bavettes, festonnant les chemises, et confectionnant des bas-miniature et des brassières minuscules.

Sitôt que l'enfant était né, comme elle était d'une santé délicate, elle s'était mise en quête d'une nourrice capable de donner à son fils un lait substantiel, un tempérament solide. Jeanne avait été choisie, entre vingt autres, comme la plus vigoureuse et la plus saine, et aussi comme la plus sympathique et la plus douce. De là datait la connaissance.

Les services de la paysanne avaient été largement rétribués par la grande dame, et valaient encore à Jeanne de bonnes aubaines, toutes les fois que madame d'Ormel passait par le village qu'elle habitait.

Sitôt que la nounou parut sur le seuil de la chambre qu'occupait l'enfant, on entendit un cri de joie et le petit Georges, assis sur son séant, dans le berceau où il jouait mollement avec quelques joujoux, tendit les deux mains, le corps en avant, pour tomber, tout en larmes, dans les bras de sa Jeanne.

— Tu m'aimes donc toujours, mon chéri ? s'écria la paysanne, en baisant l'enfant sur les joues, sur le front et sur les yeux, comme si elle eût voulu lui manger toute la figure de caresses. Tu croyais donc que je t'avais oublié, moi, ta Jeanne qui t'adore ?

Puis, se tournant vers madame d'Ormel, heureuse, quoiqu'un peu jalouse, de cette réciproque explosion de tendresse :

— Vous permettez, n'est-ce pas, madame, que je le tutoie encore ? C'est que, voyez-vous, je ne pourrais plus lui parler autrement, parce que je m'imagine, en l'embrassant, serrer contre ma

ma poitrine quelque chose de mon petit défunt.

— Tutoyez-le, tant qu'il vous plaira ! répondit madame d'Ormel en souriant.

Quand il se fut bien grisé des baisers de sa nourrice, le bébé se mit à lui dire des histoires tirées des contes de fées qu'il commençait à lire. Il avait l'imagination toute pleine de géants, de talismans, de marraines protectrices, d'animaux extraordinaires, de belles dames au pouvoir magique, de princes charmants cahotés de mésaventures en mésaventures, tout cela bouillonnant dans sa tête, confus, et il narrait au fur et à mesure de ses souvenirs, avec la naïveté si crédule de l'enfance.

Nounou, comme de juste, semblait s'intéresser vivement au récit des grandes batailles qui avaient été livrées, et des sortilèges sans nombre qui avaient été jetés, tout en aidant Georges à s'habiller, car il avait exigé que ce fût Jeanne qui lui servît, ce jour-là, de femme de chambre.

Après déjeuner, un déjeuner comme il n'en avait pas fait depuis longtemps, placé à la droite de nounou, presque sur ses genoux, lui volant les morceaux dans son assiette, et buvant au même verre qu'elle, bébé demanda à sortir avec Jeanne;

mais sa mère lui fit observer qu'il pleuvait à torrents. Jeanne alors s'approcha d'une fenêtre.

La douceur subite de la température, jointe à l'action dissolvante de l'eau, avait fait fondre presque partout l'épaisse couche de neige ; pourtant, là où elle avait été poussée et amoncelée par le vent, des blocs subsistaient.

En même temps, Jeanne laissant tomber les yeux sur le ruisseau qui entourait le château, le vit tourbillonner vertigineusement.

— Vois-tu, nounou, comme il monte ? dit Georges. Est-ce qu'il pourrait déborder ?

Jeanne eut une appréhension horrible : peut-être l'Allier, échappé de son lit, couvrait-il déjà la campagne et leur chaumière, qui touchait presque à la rivière, et peut-être son petit Jacques était-il noyé là-bas !

Elle bondit hors de la pièce, éperdue, affolée, se précipita dans l'escalier, et, ne songeant même pas à aller reprendre ses sabots qu'elle avait déposés dans l'antichambre du château, s'élança sur la route, dans la direction du village.



III

LA MÈRE

Jeanne ne cessa de courir que lorsqu'elle sentit ses forces l'abandonner, et ses jarrets brisés par la fatigue. Alors elle ralentit le pas, faisant des efforts surhumains pour accélérer sa marche et rompre l'espèce d'entrave qu'elle avait comme attachée aux pieds.

— Mon Dieu, soupirait-elle, est-ce que mon petit Jacques, aussi, je le perdrais ?

Et cette atroce pensée lui arrachait un sanglot, lui causait comme un affreux déchirement au cœur, qui manquait la faire défaillir.

Alors, elle jetait les yeux, tout autour d'elle, sur la montagne.

Du versant de gauche descendaient, avec une rapidité effrayante, des nappes d'eau noirâtre léchant les rochers éparpillés, désagrégeant les petites murailles de pierres superposées les unes sur les autres, se précipitant en cascades jusqu'à la route dont elles balayaient le sable.

Dans la plaine, à droite, des filets d'eau se formaient, le long des bordures des champs, suivant les haies vives, se rassemblant aux angles des chemins, se grossissant des égouttures de tous les toits des masures, se répandant sur la route à travers les sillons des terres fraîchement retournées, à travers les sentiers battus, à travers les prairies dont l'herbe noyée ne s'apercevait plus que par places, se frayant un chemin à tâtons, n'importe où et n'importe comment, cherchant la rivière en aveugles, et venant s'y perdre dans la masse imposante du grand courant.

Jeanne avançait toujours, de temps en temps reprenant haleine, parfois enfonçant dans les

mares, presque jusqu'au genou, les bas et les chaussons trempés , la robe toute ruisselante d'eau.

De temps en temps, elle s'arrêtait court au milieu d'une flaque, et prêtait l'oreille : il lui semblait avoir entendu comme l'aboiement lointain d'un chien.

Elle regardait alors avec attention l'endroit de la route où elle se trouvait, et se remettait en marche.

Elle était encore à plus d'une grande heure de la chaumière ; ce ne pouvait être la voix de Perdu, l'écho n'en fût pas arrivé jusqu'à elle. Et un frisson lui secouait tout le corps, à la pensée que le petit était là-bas, seul avec un chien, sans secours.

Ah ! imprudente, imprudente ! Qu'avait-elle besoin de quitter son enfant, pour aller auprès d'un autre, qui ne lui était rien ! Comment son instinct de mère ne l'avait-il pas prévenue que le dégel, après une pareille avalanche de neige, c'était l'inondation immédiate, et, qu'en s'absentant de chez elle, elle exposait les jours de son petit. Car elle se souvenait bien !... Six ans auparavant, l'Allier avait débordé et baigné de ses

eaux noirâtres, le pied de leur pauvre maison.

Pierre avait même dû réparer d'assez sérieuses avaries, et, de huit grands jours, ils n'avaient pu coucher chez eux.

Si encore son mari était revenu du bois assez à temps ! Mais non, surpris par la rafale de pluie, il avait dû être obligé de se réfugier sous quelque hutte de bûcheron, bien tranquille sur le sort du petit Jacques, puisqu'il l'avait laissé avec la mère !

Ah ! Dieu ! de quelle faute s'était-elle donc rendue coupable pour subir un pareille expiation? Et les sanglots reprenaient, nerveux, sans larmes, rauques comme un râle de mourant. Au loin, un grondement sourd commençait à résonner.

L'Allier, comprimé sous sa couche de glace, ainsi qu'en un étui trop étroit, avait enflé sa large poitrine, au point de briser l'épaisse croûte glacée qui le recouvrait. Ç'avait été, sur tout son parcours, comme un immense craquement de côtes démesurées ! Puis une perturbation horrible, une cacophonie de sons étranges, s'était produite.

L'eau, rejaillissant du lit, par-dessus les grands glaçons, les avait submergés, détachés du bord,

et les entraînait à la dérive par masses énormes qui se brisaient, en se rejoignant, avec un fracas de marée précipitant le galet sur la côte ; ou arrêtés subitement dans leur course, par quelque obstacle résistant, ils se grimpaient les uns sur les autres, formant comme un amoncellement de pierres de taille transparentes, comme une mer de glace improvisée.

En même temps, l'eau montait avec furie.

Elle roulait à présent, jaunâtre, tumultueuse, inexorable, les flancs pleins de rage et de menaces d'inondations lugubres.

Dans les villes et les villages, elle inondait peu à peu les quais, s'avançant jusqu'aux marchandises, se ruant sur les ponts avec un élan de plus de vingt lieues, battant les piles de ses glaçons, en guise de béliers, et bouillonnant, intraitable, à quelques centimètres seulement des tabliers.

Dans les campagnes, elle avait depuis longtemps franchi les premiers talus, et s'étendait, nappe effrayante, jusqu'au bout des horizons, recouvrant déjà toute la prairie, à perte de vue, s'élevant progressivement jusqu'au milieu des troncs d'arbres, pénétrant dans les chaumières, léchant

d'abord le pied du lit, puis atteignant peu à peu les matelas, les draps et les couvertures, improvisant des décors baroques, invraisemblables, où l'on n'apercevait plus, de loin, que des cimes ou des toits, campés tous à la même hauteur, comme de véritables culs-de-jatte.

Partout, des épaves, cadavres navrants, surnageaient, les unes stationnaires, les autres confondues pêle-mêle avec les larges glaçons, et suivant, emportées comme des fétus de paille, le courant qui les entraînait vers des pays inconnus.

Certaines d'entre elles venaient s'échouer à quelque butte, sur le flanc de quelque rocher, ou bien étaient retenues par les branchages de l'île la plus proche, entre lesquels on retrouvait accrochés des tonneaux, des madriers, des meubles de toutes sortes, des niches à chien, quelquefois avec leur gardien à l'attache, mort fidèlement à son poste, des portes descellées de leurs gonds, des balustrades en bois, des débris de bateaux, et jusqu'à des plats enlevés tels quels du dessus des tables et des buffets par la crue inattendue de la rivière : c'était comme un paysage, pendant le déluge, à la première invasion des eaux qui devaient engloutir le monde entier.

Arrivée à la Croix, à une demi-heure environ de chez elle, Jeanne se consulta. Le chemin par le gué était le plus court, mais depuis longtemps, sans doute, avait dû être rendu impraticable par la violence et la hauteur du courant. Mieux valait se diriger tout de suite vers le pont, que d'être obligée de revenir sur ses pas.

D'ailleurs, plus elle approchait du village, plus elle retrouvait d'énergie pour avancer rapidement, et du pas dont elle marchait, elle ne tarderait pas à atteindre sa chère cabane.

Tout à coup, à un angle de la route, la nappe d'eau se dégagea tout entière, atteignant déjà le pied du talus.

Jeanne plongea du regard dans la direction du village, cherchant à reconnaître, à la forme des toits, sa chaumière, perdue comme les autres, dans l'immense lac : la campagne avait pris un aspect si bizarre, qu'elle ne parvint pas à s'orienter.

Pourtant, elle avait bien la montagne derrière elle, et elle ne s'était pas écartée de la grand'route; ce devait être à gauche qu'était la pauvre maison, là-bas, tout près de ce bouquet d'arbres. Mais le vent et la pluie battante l'empêchaient de rien distinguer.

Alors, elle jeta les yeux sur le pont, qui n'était plus qu'à quelques mètres de distance. En même temps, un fracas épouvantable, semblable à la décharge d'une batterie d'artillerie, se fit entendre, et se répercuta dans le lointain, porté par l'écho d'une montagne à l'autre.

Battu par un énorme rocher que l'Allier roulait depuis une heure dans ses flots déchaînés, le pont venait de s'abattre et disparaissait avec un horrible bouillonnement, englouti tout entier dans la rivière.

Jeanne eut un éblouissement ; elle considéra, effarée, cet effondrement qui avait eu lieu, là, devant elle, comme par une dérision du sort, pour lui barrer la route et l'empêcher d'aller rejoindre son enfant mort ou vif.

Un moment, elle eut envie de maudire la Providence qui s'acharnait ainsi après elle. Ah ! vraiment, c'en était trop, et elle était à bout de forces !

Par quel chemin maintenant gagnerait-elle la chaumière? Il n'y avait d'autre pont qu'à cinq lieues de là.

Pourtant, il fallait qu'elle franchît cette damnée rivière, au danger même de la vie !

Haletante, l'œil hagard, à moitié folle, elle s'ap-

procha du pont. Mais l'eau formait de véritables cataractes qui s'élançaient furieuses des piles éventrées et en partie submergées.

Elle chercha de l'œil une barque, un tonneau ou un madrier, quelque objet auquel elle pût s'accrocher, se suspendre, pour se faire porter jusqu'à l'autre rive, ou périr dans les flots après ce dernier effort ; il y avait longtemps que tout avait été emporté par le courant.

N'apercevant rien, elle appela, avec de grands gestes. Mais le fracas étouffa le son de sa voix, et personne ne lui répondit.

Alors, désespérée, toute grelottante et trempée d'eau, elle se cacha la tête dans les mains : une affreuse vision, celle du cadavre de son enfant noyé, passa devant ses yeux. Prise d'une défaillance, elle roula à terre, inerte, les pieds pendant dans la rivière.



IV

LE CHIEN

Quand Perdu se trouva seul dans la chambre, préposé à la garde de l'enfant, il fit d'abord quelques tours, lentement, le long des meubles, comme par manière de réflexion, puis il alla se recoucher dans le coin qu'il affectionnait, jugeant inutile de rester sur ses quatre pattes pendant tout le temps que durerait l'absence de Jeanne ou de Pierre. Mais, comprenant toute la

responsabilité qui pesait sur lui, il ne voulut pas se laisser surprendre par le sommeil.

Un seul de ses yeux était fermé, l'autre grand ouvert veillait, et son oreille, attentive à tous les bruits arrivant de l'extérieur, témoignait, par des inclinations répétées, qu'il était aux écoutes. Par moments, la fatigue l'emportait, et il s'apercevait, en buttant du nez sur le sol, qu'il venait de s'assoupir. Alors il se dressait de toute sa hauteur, étirait ses pattes, et se recouchait, toujours en sentinelle, ayant chassé le sommeil pour quelque temps encore.

Le petit Jacques, dans son berceau, dormait à poings fermés.

Il disparaissait presque en entier sous sa grande couverture aux bords rouges, et c'était tout au plus si l'on eût pu distinguer, émergeant des langes, le haut de sa tête enfoncée sous son bonnet. Son bras pourtant dépassait. Le bébé avait saisi le drap de grosse toile, et l'avait porté à sa bouche, où ses gencives encore édentées serraient le tissu mouillé, en guise de suçon, comme deux véritables étaux.

La respiration était régulière.

Par moments, de petits cris inarticulés s'é-

chappaient de sa poitrine, il exécutait une pantomime folle entre ses draps, brandissant dans l'air ses bras roses cerclés de bourrelets aux jointures, ouvrant et refermant ses yeux inconscients, ou remuant ses lèvres avec une adorable grimace de gourmand qui réclame son lolo.

Mais, comme aucun bruit ne se faisait autour de lui, et qu'il ne s'était qu'à moitié réveillé, sous l'influence de quelque rêve gastronomique, les seuls qui fussent de son âge, il se rendormait profondément, et la plus grande immobilité succédait à son agitation d'un instant.

Perdu, alors, se campait solidement sur son train de devant, l'oreille tendue, prêt à laisser échapper le signal convenu, aux premières larmes de l'enfant; quelquefois même, il s'élevait jusqu'au berceau, et, comme le petit paraissait calme, il regagnait son coin, tranquillisé.

Tout à coup, un bruit étrange et continu le tira de sa vague somnolence; il courut à la fenêtre, flaira du mieux qu'il put, écouta et chercha à comprendre. Inquiet de se retrouver seul avec charge d'âme, et se sentant menacé de quelque grand danger qu'il devinait d'instinct, sans se l'expliquer, il se ficha sur ses quatre

pattes, la queue basse, et la tête opiniâtrément tournée vers la fente trop étroite de la porte par laquelle il s'efforçait vainement d'entrevoir ce qui se passait.

Il avait bien entendu les rafales de vent et les ruissellements de pluie ébranler le toit de paille et fouetter les vitres de la fenêtre, mais, à présent, c'était comme un bruit souterrain d'eau courante qui frappait son oreille, quelque chose comme le désordre causé par une source prête à jaillir de terre.

Puis, en aspirant l'air, il y trouvait une humidité singulière, bien plus grande encore qu'aux jours de pluie ordinaire.

Tout anxieux, il gratta la terre qui formait le sol de la cabane, et y pratiqua un trou de quelques centimètres de profondeur ; en moins d'un instant, le trou se remplit d'eau.

Presque en même temps, une poussée violente se fit contre la porte de l'intérieur et faillit la renverser. C'était une lame d'eau, ou plutôt une vague, qui, chassée par le vent, battait les murs et entrait à flots dans la chambre.

Un hurlement plaintif partit de l'intérieur de la chaumière, s'échappant par les interstices

de la fenêtre et de la porte, et par le trou de la cheminée.

Le chien avait compris que le péril était imminent, et il avait à sa façon donné l'alarme. Il attendit pendant quelques instants, puis recommença de plus belle, aboyant par moments de cette voix sourde, en même temps que vibrante, particulière aux chiens en détresse.

Personne ne venait, personne même ne songeait à venir.

La voisine, à qui Jeanne avait recommandé son enfant, surprise par la rapidité de l'inondation, n'avait tout d'abord pensé qu'à elle, empaquetant et emportant à la hâte ce qu'elle avait de plus précieux, appelant elle-même à l'aide, traînant péniblement ses pauvres meubles, les uns après les autres, jusqu'à une éminence où elle avait pensé qu'ils seraient à l'abri. Elle avait travaillé sans relâche jusqu'au moment où l'eau, lui montant jusqu'à la taille, force lui avait été de suspendre le sauvetage.

Alors seulement elle avait pensé au marmot et au chien de Jeanne enfermés dans la chaumière, mais il lui était maintenant impossible de se frayer un passage jusque-là, et elle avait

vainement cherché un bateau pour aller porter secours à l'enfant.

— Pourquoi diable aussi, disait-elle, cherchant à excuser vis-à-vis d'elle-même son égoïsme, pourquoi le père et la mère ont-ils justement choisi ce jour-là pour s'absenter tous deux en même temps?

Puis l'eau, s'étant encore élevée, elle avait dû transporter plus loin les épaves de son mobilier, et avait même oublié Jacques qu'elle croyait déjà mort.

Perdu avait plusieurs fois renouvelé ses appels désespérés, mais il sentit bientôt qu'il était abandonné de tous, et que personne ne se souvenait plus ni du gardien ni de l'enfant; si donc il voulait se sauver, il n'avait plus qu'à compter sur lui, sur lui seul !

L'eau entrait toujours à flots précipités. Après avoir jeté un dernier hurlement plus plaintif et plus lugubre encore que tous les autres, il se haussa jusqu'au loquet et fit sauter la gâchette avec ses dents.

La porte s'ouvrit toute grande, chassée par la force de l'eau qui montait toujours, et projeta sur le berceau le jour blafard d'un soleil rou-

geâtre, à moitié voilé par les replis tortueux de deux énormes nuages noirs.

En ce moment, le chien sentit le sol se dérober sous lui.

Il jeta un long regard sur l'horizon, dans un immense désir de gagner au plus vite la terre ferme la plus prochaine; mais je ne sais quel sentiment de devoir, quelque chose comme la honte du soldat qui jette ses armes et qui abandonne son poste devant l'ennemi, le retint. Il appuya l'une de ses pattes sur le rebord du berceau, où l'enfant, caressé par un rayon du soleil couchant, dormait paisiblement, inconscient du danger, et, de l'autre patte, écartant doucement la couverture, saisit le poupon, dans sa vaste gueule. Il sortit de la cabane à la nage, élevant de son mieux le petit au-dessus de l'eau.

Les langes, serrés contre ses lèvres, entrant presque jusque dans sa gorge, l'étouffaient; par moments, il retrouvait pied, mais l'instant d'après une lame arrivait, qui l'obligeait de se remettre à la nage. Les yeux tournés vers la montagne, où il apercevait, à quelques centaines de mètres, des paysans réfugiés sur un monticule, le pauvre Perdu agitait ses quatre pattes avec

vigueur, s'efforçant de ne pas trop éclabousser le malheureux bébé.

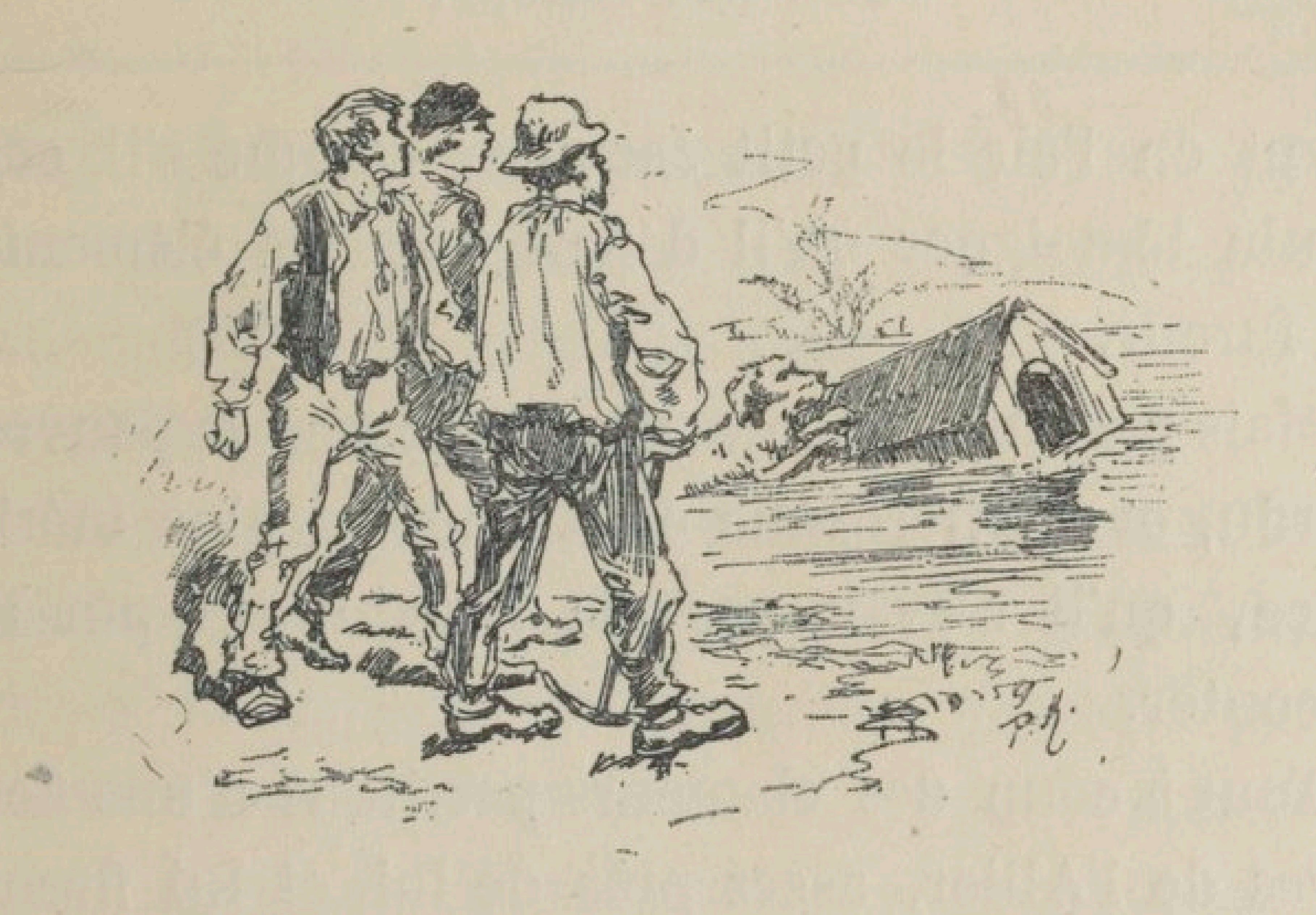
Celui-ci, tout d'abord, ne sachant à quoi attribuer ce changement subit de berceau, s'était mis à pousser des cris perçants, comme pour faire comprendre que ce nouveau système de matelas, un peu trop dur, n'était nullement de son goût; mais, voyant que ses protestations n'aboutissaient à aucun résultat, et, du reste, emmaillotté de telle sorte qu'aucun mouvement ne lui était possible, il avait fini par se taire et par fixer le ciel de ses deux grands yeux bleus. Par moments même, il gesticulait, pris d'un contentement subit, et souriant, sans doute, aux rares éclaircies qui commençaient à se faire jour à travers la noire carapace des nuages.

Perdu luttait toujours, mais plus il nageait, plus le bord désiré semblait s'éloigner de lui; il était rejeté au large comme par quelque force invisible, que toute l'énergie de ses muscles n'arrivaient pas à vaincre.

Alors, exténué de fatigue, sentant, que d'une minute à l'autre, il lui faudrait lâcher son fardeau, s'il ne voulait lui-même être noyé, il avisa, à peu de distance, un toit de chaume, presque à fleur

d'eau, sur lequel, faute de mieux, il pourrait déposer le petit Jacques, et reprendre haleine au moins quelques instants.

Mais au moment de l'atteindre, un fort remous des vagues enleva le courageux animal comme un léger bambou, et, après lui avoir fait faire deux ou trois tours sur lui-même, le rejeta en plein milieu du courant, entre les glaçons, les madriers et les épaves de toutes sortes.



V

LA NICHE

Ce fut un mal pour un bien.

Le courant était tellement rapide, que l'animal fut emporté en quelques instants à une grande distance. Mais, tout en le poussant en avant, de sa force impitoyable d'inertie, l'eau le soutenait davantage; il n'avait plus, pour se maintenir à la surface, qu'à donner, de temps à autre, quelques coups de ses pattes de devant, et il élevait fière-

ment en l'air le petit Jacques, comme s'il eût voulu témoigner qu'il défiait tous les éléments en fureur.

Mais personne encore n'avait aperçu le pauvre Perdu, et son héroïsme était d'autant plus méritoire, qu'il n'avait pas de témoin qui pût le raconter.

Tout à coup des clameurs partirent d'une des rives de l'Allier, assez près de lui, et lui firent détourner la tête.

— Qu'est-ce que c'est donc qui me semble nager là-bas ? demanda une jeune fille, le désignant du doigt, à quelques paysans groupés au bord de l'eau.

— On dirait un animal !

— Parbleu, c'est un chien !

— La pauvre bête ! reprit la jeune fille avec compassion. Elle a bien l'air d'aller à la dérive !

— Probable que le malheureux boira le grand bouillon ! fit un autre.

— Mais il tient quelque chose dans sa gueule ; voyez donc ! s'exclama un troisième.

— En effet !... Ah ! c'est étrange ! On dirait un paquet de linge !

— Ce sont ses habits, qu'il aura retirés avant

de se jeter à l'eau, pour ne pas les mouiller ; gageons que c'est un chien savant ! dit un farceur en s'esclaffant d'un gros rire niais.

Mais il fut le seul à plaisanter.

— Comment pouvez-vous avoir le cœur de goguenarder en un pareil moment, monsieur François, fit la jeune fille indignée, quand il y a tant de désastres autour de nous, et que la moitié du pays est peut-être ruinée à l'heure qu'il est ? On voit bien que votre maison et vos champs sont sur la côte, et que vous n'avez pas à craindre qu'ils soient inondés comme les autres.

— Ah bien ! s'il fallait s'attendrir sur le sort des chiens, à présent, mademoiselle Louise, on ne ferait que pleurer toute sa vie !...

A ce moment, le chien passait à peu de distance du groupe.

— Mais c'est un enfant, c'est pas Dieu possible ! Le pauvre chérubin, je vois ses petits bras qui s'agitent !... murmura la jeune fille, tandis que de grosses larmes montaient à ses yeux. Oh ! la bonne bête ! Et dire qu'on ne peut pas lui porter secours !

— Qui sait ? dit un jeune gars, qui, depuis quelques semaines, avait entrepris de faire la cour à

mademoiselle Louise, pour le bon motif, et ne désirait rien tant que d'accomplir, devant elle, quelque action d'éclat; peut-être près du pont, en se penchant un peu, on pourrait saisir le chien et l'enfant.

Et le jeune homme s'élança dans la direction du pont.

Mais, au même moment, le tambour du village, placé devant la grande rue, fit résonner sa caisse, et, aussitôt ses *fla* et ses *ra* terminés, commença à débiter un décret émanant des autorités.

Il y était fait défense, de par monsieur le maire en personne, de franchir le pont jusqu'à nouvel ordre; un craquement avait été entendu, une heure environ auparavant, et un agent des ponts-et-chaussées avait déclaré que, d'un moment à l'autre, le tablier, tout de pierre qu'il était, pouvait être emporté et précipité dans la rivière.

— Laissez-moi passer, je veux passer ! Il y va de la vie d'un enfant ! criait l'amoureux de mademoiselle Louise, désireux de donner à sa fiancée une preuve de son courage. Mais le tambour tenait bon, et Louise elle-même s'était jointe à lui pour empêcher le brave garçon de risquer sa vie, bien inutilement, sans doute.

En effet, le chien était de forte taille, et, en supposant que le jeune homme eût pu le rejoindre, il lui serait impossible de le tirer hors de l'eau.

— Alors, trouvons un bateau, des cordes, je ne sais quoi... mais sauvons le mioche ! reprit le jeune homme.

— Et dire qu'il y a des mères qui abandonnent ainsi leurs enfants ! murmurait une femme en serrant contre son sein une petite fille encore au maillot.

— Vous aurez beau faire, vous n'arracherez pas à l'Allier sa proie, quand il est furieux comme aujourd'hui ! dit tristement un vieillard, dont le fils était mort vingt-cinq ans auparavant, englouti par une débâcle.

— Eh ! mais, je le reconnais ! C'est le chien à la Jeanne, la femme à Pierre, et c'est sans doute le petit Jacques que Perdu tient dans sa gueule ! déclara le facteur rural, qui s'était approché à son tour. La pauvre femme a été appelée ce matin au château.

Mais c'est à peine si l'on entendit les paroles du facteur, tant on était occupé à suivre la manœuvre du brave animal qui faisait des efforts prodigieux pour atteindre un glaçon et s'y hisser.

— Bravo le toutou ! cria-t-on de toutes parts.

La silhouette de Perdu, tout dégouttant d'eau, était apparue au-dessus du glaçon ; maintenant il avait un radeau où se maintenir. Cela durerait ce que cela durerait, mais, du moins il pouvait souffler.

Il déposa le petit Jacques sur la glace, se secoua deux ou trois fois, et, ouvrant sa large gueule, d'où pendait une langue démesurée, se mit à respirer l'air à pleins poumons.

Ses yeux, tout injectés de sang, étaient presque éteints par la fatigue, sa queue pendait inerte entre ses pattes de derrière, et ses côtes, agitées de soubresauts, ressemblaient, avec leur poil collé autour du poitrail, à autant de cercles de tonneaux de petit calibre.

Mais l'enfant ne lui paraissait pas en sûreté sur le glaçon, et, maintenant qu'il avait repris haleine, il jugea prudent de le ressaisir dans sa gueule.

A ce moment, l'attention des paysans fut détournée par un fracas horrible : c'était le pont qui venait de s'écrouler.

Dans la bagarre, le glaçon, sur lequel étaient réfugiés le chien et l'enfant, donna contre les pierres amoncelées, et se brisa.

Perdu fut encore une fois rejeté en plein courant.

Heureusement pour lui, un barrage s'était formé par suite de l'accumulation des matériaux; l'animal s'y cramponna pendant quelques moments, mais un péril plus grave peut-être encore le menaçait. Il courait risque d'être écrasé par ces madriers, ces débris de bateaux, ces épaves de toutes sortes, qui arrivaient avec la force de véritables béliers, et se heurtaient contre l'obstacle immobile.

Heureusement, il parvint, en longeant les glaçons arrêtés, et s'écorchant la peau aux angles ou aux clous des poutres, à franchir le grand courant.

Une petite maison de bois surnageait à quelque distance, c'était la niche de Perdu, la niche qui avait été soulevée par la crue progressive des eaux, et qui, l'ouverture en l'air, absolument sèche à l'intérieur, flottait entre les arbres, retenue çà et là par des branches ou des toits de chaume.

Le chien comprit qu'il était sauvé. Rassemblant toutes ses forces, il atteignit la bienheureuse niche, et y déposa son jeune maître.

Puis il se mit à la diriger, tantôt s'appuyant

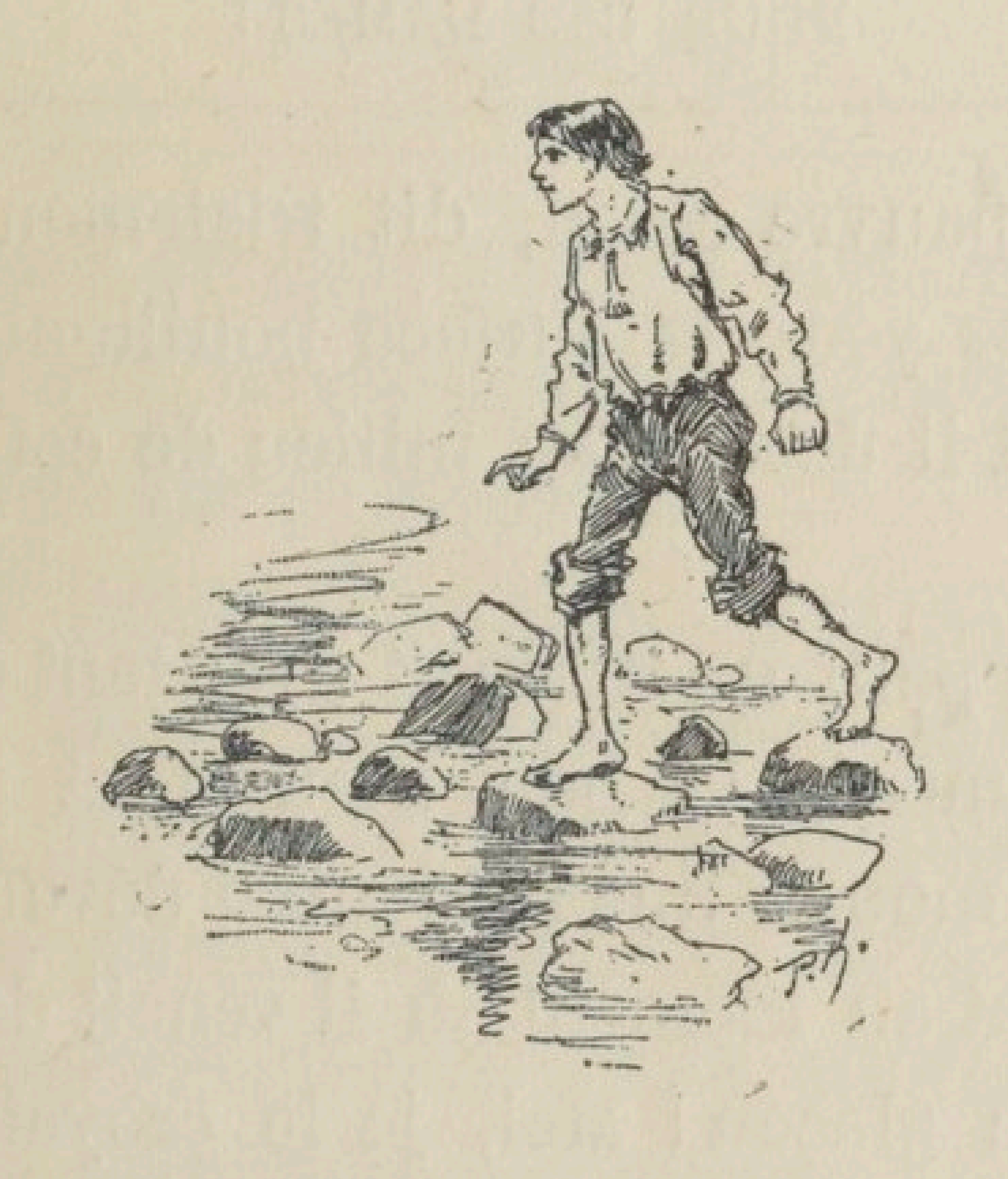
contre elle pour souffler, tantôt nageant pour la pousser vers le bord.

Enfin ses pattes sentirent quelque chose de résistant, et la niche elle-même toucha fond, sans secousse.

Perdu sortit de l'eau, attira la cabane à terre, et se mit à regarder autour de lui, cherchant à s'orienter.

Le corps d'une femme, étendu à terre, gisait à quelques pas de là, inanimé.

Perdu la considéra quelques instants, puis marcha droit sur elle, en poussant des hurlements lugubres : il venait de reconnaître Jeanne.



VI

LES VOISINS

La première consternation, causée par la chute du pont, s'était peu à peu calmée.

Tous les débris, tous les glaçons apportés par le courant, formaient un véritable barrage, au milieu de la rivière, et la masse d'eau allant, avec une force terrible, se butter contre cette île improvisée, se séparait en deux chutes épaisses, qui se déversaient de chaque côté en fer à cheval, avec un grondement de cataracte.

— Et le pauvre chien, dit tristement Louise, fouillant des yeux la surface bouillonnante des eaux, qu'est-il devenu au milieu de cet effondrement ?

Et le cher petit qu'il tenait avec tant de sollicitude ? Vraiment, le bon Dieu n'est pas juste d'avoir fait mourir une bête aussi dévouée !

— Surtout au moment où il venait de s'installer sur son glaçon ! Moi, je le croyais sauvé ! ajouta un jeune homme.

Un aboiement plaintif, empreint d'une douleur poignante, frappa l'oreille de quelques-uns des paysans.

— Ecoutez-donc, fit le pasteur, on dirait un chien !

— En effet, répliqua la jeune fille, mais il doit être assez loin d'ici, de l'autre côté de la rivière. Si c'était ce pauvre Perdu ? Ce serait à désirer pour la Jeanne, qui est vraiment une bien honnête et bien digne femme !

Un second hurlement, plus strident, plus désespéré encore que le premier, arriva de nouveau jusqu'à eux, dominant le fracas de la rivière.

Cette fois, on savait d'où il venait : c'était de la basse terre, au delà du pont, sur l'autre bord,

derrière ces groupes d'arbres échelonnés sur la route, et qui, noyés jusqu'à la cime, n'avaient plus l'aspect que de buissons.

Jean, le jeune amoureux de Louise, courut à quelques mètres de là, et, tournant la position, parvint à découvrir, malgré les obstacles qui obstruaient la vue, l'extrémité de la niche, et le chien, la gueule en l'air, affolé, appelant à l'aide, de toute la force de ses poumons.

— C'est lui ! c'est lui ! cria-t-il à Louise, en désignant du doigt la place où il avait aperçu le brave animal.

Tout le monde fit cercle autour de Jean.

Comment le chien avait-il réussi à rompre le courant? Voilà ce que tout le monde ignorait; mais il avait fallu que le hasard, secondé du reste par une énergie sans pareille, l'eût bien favorisé.

— C'est singulier, le poupon a disparu ! dit un paysan.

— Attendez, attendez! Regardez bien à travers les branches; j'entrevois quelque chose par terre.

— On dirait quelqu'un d'étendu.

— Une femme, c'est une femme ! Voilà ses cheveux dénoués, et le haut de sa robe qui traîne

dans l'eau, mais l'on ne peut distinguer la figure.

L'endroit où Jeanne, le chien et le bébé se trouvaient réfugiés, formait, à présent, une véritable île ; l'eau, ayant pris partout son niveau, avait entouré cette langue de terre de tous les côtés.

— On peut pourtant aller porter du secours, il en est encore temps, disait Jean, et il me semble, qu'avec des cordes, et quelques forts madriers que l'on étendrait sur les décombres, il ne serait pas très dangereux de tenter le passage.

— D'autant, qu'à présent, la rivière ne montera plus, au contraire, dit un paysan ; elle a même baissé de quelques pouces, depuis un instant.

On voyait en effet, sur les pierres de la culée du pont, restée intacte, la trace toute fraîche de l'eau, à quelques centimètres plus haut qu'elle n'était actuellement.

On apporta une grande échelle, que l'on jeta de la culée, jusqu'à la première arche qui luttait encore victorieusement, et, après avoir posé des planches sur les échelons, Jean se fit attacher une corde au-dessous des bras, et s'aventura hardiment sur la passerelle improvisée.

Louise ne disait rien, n'osant empêcher le

jeune homme d'accomplir une bonne action, mais elle tenait appuyée sa main contre son cœur, qui battait à se rompre, et elle était devenue subitement toute pâle.

— Mon Dieu, murmurait-elle, protégez-le !

— Revenez ! cria-t-elle à son fiancé, d'une voix presque éteinte, quand elle le vit s'engager entre les deux arches du milieu, sautant de pierre en pierre, se cramponnant d'un bras à de gros quartiers de glace, tout en maintenant solidement, de l'autre, l'échelle qui devait l'aider à franchir la seconde branche du fer à cheval.

Mais le jeune homme n'avait pas entendu le cri de douleur de sa fiancée, et même, fût-il parvenu jusqu'à lui, qu'il n'eût pas renoncé à affronter le danger.

Louise avait fermé les yeux, plus morte que vive, ne voulant pas être témoin d'un malheur qu'elle pressentait, qui lui semblait inévitable, qu'elle voyait presque déjà !

Soudain, un cri de joie partit à ses côtés, et elle rouvrit les paupières. Jean était de l'autre côté de l'Allier, sain et sauf.

Alors, ce fut à qui passerait le premier. François, lui-même, faisant le bravache, voulait qu'on

lui attachât la corde, avant tout le monde ; mais quand il se trouva devant la seconde arche, sur les décombres, il revint sur ses pas et céda son son tour de faveur.

— Poltron ! murmura Louise, en lançant sur lui un regard de mépris.

Jean avait attaché l'extrémité de la corde à un arbre de l'autre rive, de sorte que l'on avait, à présent, comme une rampe, à laquelle il serait aisé de se retenir, en cas d'accident ; au surplus, la rivière baissait lentement, mais progressivement.

Bientôt des femmes voulurent aussi tenter le passage. Louise marchait en tête. Jean était déjà arrivé près de l'endroit où se trouvait le chien, qui hurlait toujours.

Il avait reconnu la Jeanne, dans cette femme étendue, près de laquelle se tenait le pauvre animal, et lui avait immédiatement soulevé la tête sur ses genoux, lui tapant dans les mains, et cherchant à réchauffer son sang glacé.

Louise était survenue aussi, que la jeune femme n'avait pas encore rouvert les yeux ; elle restait inerte sur les genoux de Jean, blanche comme si elle eût déjà cessé de vivre.

— Allons, Jeanne, Jeanne! cria la jeune fille, après avoir dégrafé le corsage de la robe, qui, trempé d'eau, s'était fortement resserré.

Une palpitation presque insensible parut soulever la poitrine ; la bouche s'entr'ouvrit, les paupières montrèrent une mince ligne de blanc, entre leurs cils : la paysanne vivait.

Tout d'abord, en se retrouvant au milieu de tant de monde, couchée à terre, près du chien qui lui léchait les mains et la figure, Jeanne ne comprit pas ce qui avait eu lieu. Elle fut même quelque temps avant de se ressouvenir.

Mais, soudain, une altération violente se produisit sur tous ses traits, un frisson la prit.

— Et mon fils ? Et Jacques ? cria-t-elle effarée, parlant avec peine.

Personne ne répondit, On n'avait pas revu l'enfant, qui, sans doute, avait péri.

— Vous ne dites rien?... Il est mort, n'est-ce pas ? Personne n'a pensé à lui, on l'a laissé se noyer, pendant que je n'étais pas là ! Ah ! que le bon Dieu est dur pour moi ! reprit Jeanne, des larmes dans la voix. Un vagissement, partant à quelques pas de là, arrêta net les sanglots de la pauvre femme.

— Ce cri !... C'est lui !

On se précipita vers la niche, que personne n'avait encore eu l'idée de visiter, et la mère put serrer longuement sur son cœur son cher petit.

On lui raconta les prouesses du chien, auquel Jacques devait la vie, et on lui apporta des vêtements pour elle, et des langes pour son enfant.

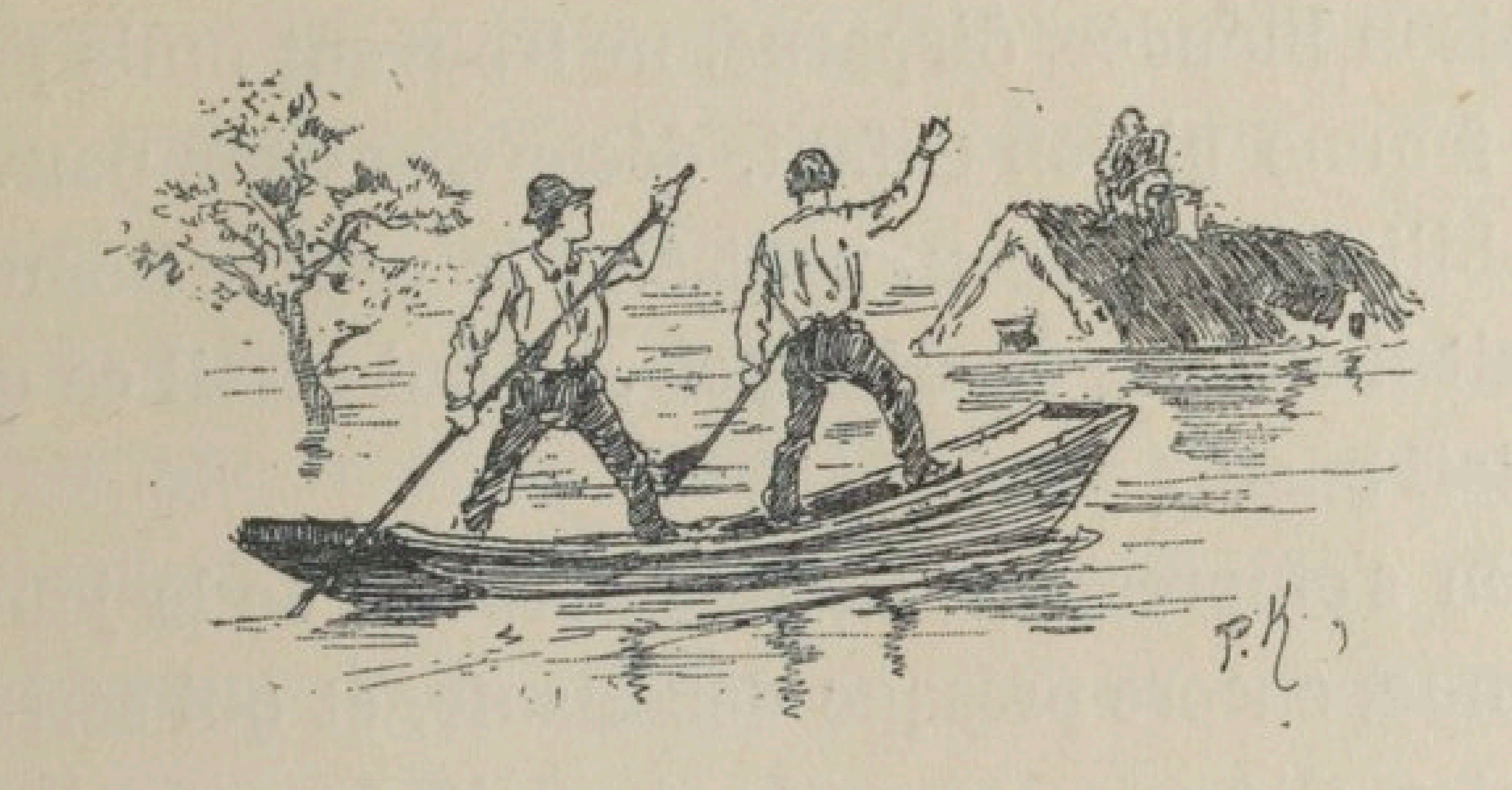
Puis la nuit venant, on se mit en quête d'un lit pour elle.

Personne ne lui avait parlé de sa pauvre chaumière engloutie, de ses meubles probablement perdus ; elle-même n'y songeait pas. Le petit Jacques était là, près d'elle, sain et sauf ; que lui importait tout le reste ?

— Et Pierre, votre homme, demanda Jean, qu'est-il devenu ?

— Je ne sais, répondit la jeune femme, en pâlissant.

— Il y a bien deux heures que je l'ai aperçu, courant comme un fou sur le pont, dit un paysan. Mais personne ne l'a revu, depuis !



VII

LE PÈRE

Il ne manquait à la pauvre Jeanne que ce dernier coup !

Ce n'était pas assez qu'elle eût tremblé pendant si longtemps pour son petit Jacques ; voilà qu'elle était plongée dans de nouvelles transes !

Pierre, son Pierre qu'elle aimait tant, était peut-être mort, car tout était à craindre, d'après ce qu'on lui disait ! En arrivant en face de sa

maison inondée, disparue, ne trouvant nulle part sa femme ni son enfant, découvrant son pauvre mobilier à vau-l'eau, peut-être le pauvre homme avait-il été pris de désespoir, et qui savait ce qui s'était passé ?

On s'empressa de nouveau autour de la jeune femme, encore presque défaillante, et qui serrait contre elle avec amour son petit Jacques, seul reste peut-être du bonheur d'autrefois.

On lui proposa de la faire rentrer dans une des premières maisons du village, mais elle s'y refusa : elle voulait s'enquérir par elle-même, et elle était trop impatiente, trop inquiète, pour attendre, inactive, le résultat des recherches qu'on allait tenter.

Déjà les paysans s'étaient répandus dans toutes les directions. On n'avait pas besoin de fouiller le bois, puisque Jean et quelques autres avaient aperçu le bûcheron sur le pont ; mais il était urgent d'explorer les bords de la rivière. Malheureusement, la chaumière des époux se trouvait un peu isolée, presque au bout du village, et c'est ce qui avait empêché que l'on songeât à secourir le petit Jacques, et à suivre des yeux les agissements du père.

Au surplus, chacun avait été assez occupé, pour son propre compte, à sauver ses meubles, à préserver sa maison ou même son existence.

L'inondation était arrivée subite, renversant, emportant, engloutissant tout sur son passage.

Pendant quelques heures, ç'avait été, pour les paysans de la contrée, comme un éblouissement ; ils avaient été tous en proie à une surexcitation folle. Puis le malheur une fois inévitable, une fois consommé, il s'était produit une détente.

On s'était compté, par groupes, par famille, par connaissances ou par voisins, et, tout en supputant ses pertes, on avait des larmes dans la voix, et l'on avait un peu oublié les absents.

Jean, persuadé que Pierre devait rôder autour de sa pauvre maison ensevelie sans doute sous les eaux, s'était dirigé, avec deux de ses camarades, vers une barque abandonnée au milieu des tiges d'arbres, et s'était mis à ramer dans la direction de la chaumière.

La manœuvre était difficile.

Partout, à fleur d'eau, on rencontrait des buissons, des barrières, des jardins qui empêtraient le bateau, des murs qu'il fallait contourner en

s'approchant, au risque de la vie, du grand courant central de la rivière ; puis, des glaçons, perdus au milieu des arbres, venaient heurter la coque de la barque, en rendant comme un bruit sourd de tonneau éventré. Ils s'arrêtaient par moments, ou se détournaient de la ligne droite, pour pêcher au passage quelques épaves surnageant à la surface de l'eau, tantôt une chaise, tantôt une table, ou quelque autre meuble.

La nuit tombait avec une rapidité effrayante ; le soleil avait brusquement disparu à l'horizon, entraînant, dans sa fuite, sa large robe rouge dont la pourpre couvrait une partie du ciel.

On aurait dit un rideau de taille gigantesque subitement abaissé devant l'immensité du ciel.

Bientôt les courageux rameurs ne purent plus avancer qu'à tâtons, stoppant devant chaque toit pour tâcher de reconnaître à quelle chaumière il appartenait, examinant avec soin la silhouette de chaque arbre pour se rappeler sa position, et s'attardant à ces examens longs et difficiles, où ils n'étaient pas toujours d'accord.

Et constamment, à droite, à quelques mètres d'eux, la voix encore mugissante de l'Allier, qui

roulait toujours ses eaux furieuses, ses glaçons et ses blocs de rocher !...

Depuis quelques instants, ils essayaient de s'orienter. Sans doute, la chaumière s'était affaissée, minée par l'eau, et le toit l'avait suivie, à moins qu'il ne se fût disloqué et qu'il n'eût été emporté par morceaux avec tant d'autres débris. Il semblait inutile de chercher plus longtemps, et la prudence conseillait de virer de bord. Pourtant, Jean aperçut une forme noire, accroupie sur le faîte de quelque toit de chaume.

— Qu'est-ce que cela? demanda Jean à ses compagnons.

— La nuit est si noire, dit l'un, que je ne distingue rien.

— Approchons, reprit Jean.

A force d'écarquiller les yeux, ils avaient fini par se reconnaître.

— Mais c'est la chaumière de Jeanne ! fit l'un des jeunes gens ; voyez plutôt le grand peuplier qui est là derrière !

On était arrivé tout près du toit de chaume.

— C'est un homme qui est dessus, Dieu me pardonne ! Pierre, Pierre, est-ce toi ?

L'être bizarre ne bougeait pas ; il semblait comme pétrifié dans son découragement.

— Pierre, c'est nous, tes amis ! Réponds donc ! Es-tu vivant ?

L'homme leva lentement la tête, comme hébété, ayant l'air de ne pas comprendre.

La barque venait de toucher le bord du toit.

— Allons, reprit-il, Pierre, tu ne peux pas rester là éternellement, juché sur ton toit comme une cigogne ! Le mal est fait, tu n'y peux rien ; n'aggrave pas ton malheur, en te laissant noyer avec ta maison !

Pierre releva de nouveau la tête, et d'une voix sombre :

— Que m'importe ma chaumière, maintenant que les miens ne sont plus ! Je veux mourir à l'endroit où ont péri ma femme et mon fils !

— Mais ils ne sont pas morts, s'écria Jean, ils sont là-bas en sûreté, auprès de Louise qui les soigne !

— Vrai ? s'écria le pauvre désespéré en se dressant de toute sa hauteur. Maintenant je peux quitter la baraque, et, si elle croule, tant pis, j'ai encore deux bons bras qui ne demandent qu'à travailler !

Il sauta d'un bond dans la barque. Un craquement lugubre retentit, et le toit s'abîma tout entier sous les eaux.

— Il était temps, mes amis, fit Pierre ; merci ! Vous me sauvez deux fois la vie !

Il dut raconter comment il était arrivé à se jucher ainsi sur le toit de sa maison, et quels étaient les événements qui l'avaient amené à cet acte de désespoir inutile.

En quittant Jeanne, le matin, il était allé travailler, pendant trois heures, au bois, malgré la pluie, avait déjeuné, sous une hutte, d'un peu de pain qu'il avait emporté, puis, l'averse redoublant, avait tout à coup songé à la femme et au petit, qui étaient seuls là-bas au village, et s'en était revenu à pas précipités, ne se doutant guère pourtant que l'inondation eût déjà fait de tels ravages.

Près de la montagne, sa frayeur avait redoublé, lorsqu'il avait entendu le mugissement sourd de l'Allier, et qu'il avait aperçu toute la plaine inondée.

Aussitôt, il s'était mis à courir comme un halluciné, n'avait même pas pensé à demander du secours, en traversant le village, et s'en était allé

droit à sa chaumière. Elle était déjà presque complètement submergée.

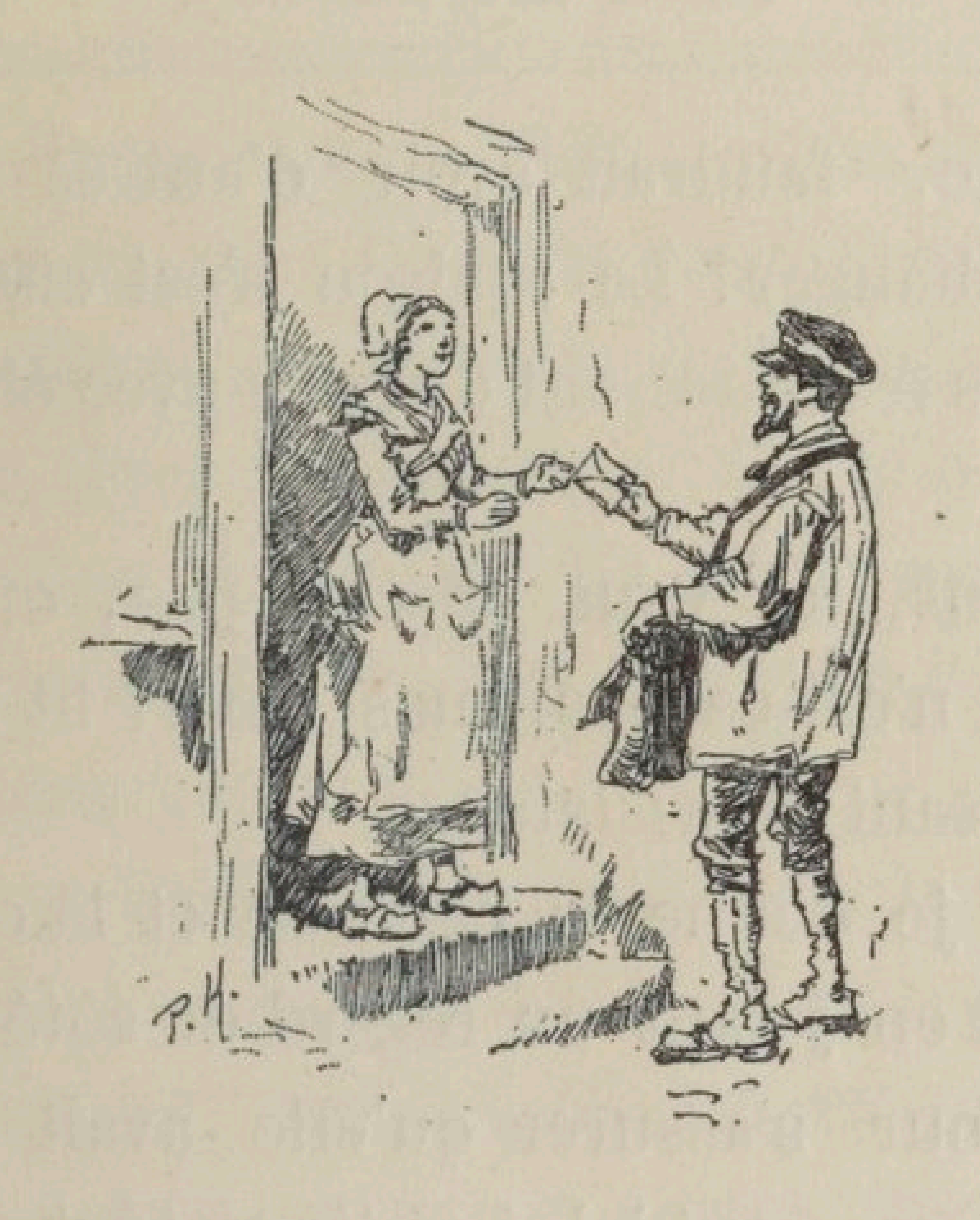
Persuadé que, du moment qu'il ne voyait pas sur la rive Jeanne et son fils, c'était qu'ils avaient été engloutis par les flots, il n'avait plus eu qu'une pensée, mourir avec eux.

Alors, il ne se rappelait plus au juste ce qu'il avait fait : tantôt nageant, tantôt s'accrochant aux branches d'arbres, ou aux poutres qui flottaient, il était parvenu à atteindre sa maison, et s'était hissé sur le toit, le corps gelé, les yeux grands ouverts, n'ayant plus de larmes, n'y voyant plus, déterminé à se laisser noyer, ne pensant plus, n'existant même déjà plus.

La barque était revenue à son point de départ.

Jean désigna à Pierre le groupe dans lequel devait se trouver sa femme.

— Oui, je l'aperçois ! Elle tient Jacques dans ses bras... Jeanne ! Jeanne ! s'écria le bûcheron, fou de joie.



VIII

LA GRANDE DAME

Quelques secondes après, le mari et la femme étaient dans les bras l'un de l'autre.

Quand ils se furent longuement embrassés, et qu'ils eurent tour à tour mangé de caresses leur petit Jacques, il fallut aviser à un gîte.

— Vous êtes trempé, mon pauvre Pierre, dit Louise, vous ne pouvez garder ces habits.

— Dame, faudrait avoir d'autres vêtements pour en changer! La maison s'est effondrée, et toutes mes frusques ont disparu avec elle! répondit-il.

— Allons, ne vous désolez pas, on va vous en prêter, n'est-ce pas, mes amis? fit un paysan en s'adressant à l'assistance.

— Moi, je donne la chemise et la culotte, dit Jean, tout en jetant un regard de côté à Louise, comme pour s'assurer qu'elle avait remarqué son empressement à lui obéir en tout.

— Moi, la veste, repartit un autre, et je cours la chercher!

— C'est cela! Et vous aussi, Jean, allez prendre les effets; pendant ce temps, nous conduirons Pierre chez ma tante. Il y a un bon feu, ça le remettra tout à fait! ajouta Louise.

On repassa le pont avec beaucoup de précautions, et l'on alla frapper à la porte de la tante, qui habitait une des maisons les plus élevées du village.

— Ma tante, s'écria la jeune fille, en poussant devant elle Pierre et Jeanne, je t'amène deux pauvres inondés, pour que tu leur cèdes une place au coin de l'âtre.

— Ah ! seigneur mon Dieu, les pauvres gens, fit la vieille femme, ils sont tout trempés ! Est-il possible de se mettre dans de pareils états ! Et le petit qui dort malgré cela ! Ce que c'est que ces enfants tout de même ! Le tonnerre tomberait à côté d'eux qu'ils riraient, ma parole, croyant que c'est pour jouer !

Tout en parlant, elle avait avancé deux chaises de bois sous le manteau de la grande cheminée, et elle avait jeté sur les tisons enflammés une poignée de fagots, qui se mirent à flamber avec de joyeux craquements.

— Oh ! merci, vous êtes bien bonne pour nous ! disait Jeanne.

Quant à Pierre, il ne prononçait pas un mot : ses dents claquaient à se casser ; il subissait la réaction du froid terrible et de la grande émotion qu'il avait ressentis.

Mais s'il ne pouvait parler, sa physionomie, du moins, était empreinte d'une telle expression de reconnaissance, qu'il n'y avait pas moyen de se méprendre sur les sentiments qu'il éprouvait.

En ce moment, les jeunes gens arrivèrent, apportant les vêtements. Après avoir aidé Pierre

à s'habiller, ils se retirèrent; l'heure du souper était arrivée, on les attendait chez eux.

Jean aurait bien voulu serrer la main à sa chère Louise; mais celle-ci était trop occupée en ce moment pour se déranger, et elle lui cria de la pièce voisine qu'elle écouterait le lendemain ce qu'il avait à lui dire. Or ce que Jean avait à dire à Louise, c'était toujours la même chose, c'était qu'il l'adorait, et qu'elle ne se pressait guère de fixer le jour de leur mariage.

Un peu coquette, sans un grain de méchanceté pourtant, la jeune paysanne ressentait un malin plaisir à ne pas satisfaire l'impatience de ce bon garçon, qu'elle aimait et estimait.

Sans trop s'en douter, elle jouait un peu avec son dévouement de chien caniche, et elle triomphait intérieurement, en voyant que rien ne le lassait, et que l'attente semblait encore aviver son amour pour elle.

— Comme il faut qu'il soit bon! se disait-elle souvent en pensant à toutes les petites taquineries qu'elle lui faisait.

Chaque jour, elle se promettait de donner au jeune homme une réponse définitive, mais toujours elle trouvait un prétexte pour ne pas s'exé-

cuter. Hors cet esprit d'indécision, dont Jean seul avait à souffrir, rien que des qualités !

Bonne avec tout le monde, laborieuse, pleine de respect pour sa vieille tante, avec laquelle elle vivait depuis la mort de sa mère, elle possédait quelques plants de vigne sur la côte et une petite maison dans le village, celle qui était louée aux parents de Jean.

Le grand travail auquel Louise se livrait dans la pièce voisine, était tout bonnement la confection d'une soupe destinée à réconforter Jeanne et son mari.

Louise, en arrivant, n'avait pas perdu son temps : son premier soin avait été de suspendre la marmite pleine d'eau à la crémaillère, et d'aller, pendant que Pierre revêtait ses nouveaux effets, chercher les légumes à la cave.

Puis elle avait épluché, à la hâte, chou, carottes, navets et pommes de terre, et avait précipité le tout dans la marmite.

Tout en mettant le couvert, elle avait appris à sa tante l'histoire des deux époux, ainsi que celle du chien et de l'enfant, et avait ensuite invité Pierre et Jeanne à prendre place.

Pendant le souper, elle s'était appliquée à

distraire la pensée de ces pauvres gens du malheur qui les avait frappés, racontant des légendes de l'ancien temps, priant sa tante d'en narrer à son tour, et écartant avec grand soin toute allusion aux calamités de la journée.

Elle tira aussi du cellier une bouteille de bon vin, et en versa un plein verre à chacun des convives, pour qu'on pût trinquer au bonheur futur du pauvre ménage.

Puis, elle déclara qu'elle allait préparer le lit.

— Nous couchons donc aussi chez vous? dit Pierre, un peu honteux de tant devoir à ces bonnes gens.

— Je vais vous donner mon lit, un grand lit, s'il vous plaît, qui me vient de ma marraine, et me servira le jour de mes noces, répondit Jeanne. Moi, je coucherai avec ma tante. Vous voulez bien, tantante?

La vieille femme consentit sans se faire prier ; aussi bien elle adorait sa nièce, surtout quand elle la voyait ainsi écouter les élans de son bon petit cœur.

Pierre et Jeanne restèrent un instant seuls,

encore un peu engourdis, incapables de penser, de faire un mouvement, rompus de corps et d'esprit.

Une pensée, la même, leur était venue à l'un et l'autre, en se trouvant ainsi inutiles, et à charge à autrui.

Ils avaient entrevu leur pauvre chaumière, anéantie par les flots, leurs meubles, brisés ou submergés, sans qu'ils eussent pu même sauver ces petits riens auxquels ils tenaient tant, parce qu'ils leur rappelaient le mort adoré.

Sans doute, la joie de revoir leur enfant avait été immense; il leur avait semblé, à ce moment, qu'ils n'avaient rien perdu, puisqu'ils se retrouvaient tous, mais à présent leur dénûment leur apparaissait dans toute son horreur.

Comment s'acquitteraient-ils jamais de tout ce qu'on faisait pour eux? Comment, surtout, arriveraient-ils à gagner assez pour racheter tout ce qui avait été englouti en quelques instants, pour payer leurs dettes, et pour vivre?

Ils poussèrent un long soupir en se regardant, et une larme leur roula à tous deux le long de la joue.

En ce moment, on frappa à la porte.

— Qui est là ? demanda Louise, en entre-bâillant le battant.

Elle reconnut le facteur.

— On m'a dit que la Jeanne et son homme étaient ici, fit le brave homme en entrant ; j'ai une lettre pour eux.

— Une lettre ? demanda Jeanne machinalement, en étendant la main pour saisir le papier que le facteur lui présentait.

Elle brisa le cachet, un cachet armorié, et parcourut des yeux, presque indifféremment, le contenu de la lettre.

Tout à coup, un rayon de joie éclaira son visage.

— Eh bien ! dit Louise, vous ne terminez pas ?

— Je ne peux pas, je suis trop heureuse ! Lisez vous-même... Je ne peux plus, je vous jure que je ne peux plus !

Louise prit la lettre, et la lut à haute voix.

« Château de Tournoyac, 7 h. du soir.

» Ma pauvre enfant, j'apprends, par Duvrac,
» le facteur, l'affreux malheur qui vous frappe,
» ainsi que les émotions poignantes par lesquelles

» vous êtes passés depuis ce matin. Si l'inonda-
» tion est un peu cause du mal, je sens que j'ai
» aussi ma grande part de responsabilité dans
» votre ruine.

» Je ne puis, hélas ! vous rendre ce que vous
» avez perdu, mais je puis le remplacer. Duvrac
» m'a parlé d'une petite maison à vendre dans le
» haut du village, avec tous les meubles qu'elle
» contient; c'est mon Georges qui a eu l'idée de
» vous l'offrir, et je ne saurais lui rien refuser
» pour celle qui a nourri mon fils et l'a soigné
» comme eût fait une mère. Je charge mon no-
» taire de toutes les formalités, et je vous mè-
» nerai votre petit bienfaiteur, sitôt que vous
» serez installés.

» SOPHIE D'ORMEL.

» P.-S. — Je joins à ma lettre un billet de cent
» francs pour les premiers frais d'établissement. »

— Oh ! l'excellente femme ! dit Louise, quand elle eut terminé la lecture de la lettre.

— Mais nous sommes plus riches qu'avant ! s'écria Pierre.

— Et moi qui doutais de son cœur! pensa Jeanne.

A ce moment, la porte s'entrebâilla, et une tête passa timidement par le battant entr'ouvert.

— Comment, encore vous, mon pauvre Jean? s'écria Louise joyeusement, en reconnaissant son amoureux. Ah! vous avez été bien inspiré de venir, car j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer! Vous pourrez faire publier les bans, quand vous voudrez; ma tante vous y autorise!

LE PÈRE CHOPINE

LE PÈRE CHOPINE

Célestin, vêtu de sa cotte grise et de son bourgeron bleu, les reins solidement assis sur ses hanches, son corps bien découplé de jeune gars, dans la force de l'âge, s'agitant avec aisance à chaque mouvement du bras, achevait d'assembler, devant la boutique, une caisse d'emballage.

Son marteau s'abattait avec précision sur les longs clous à tête qui pénétraient dans les voliges, en rendant un bruit sec.

Sitôt l'une de ces grandes cages en sapin terminée, il appelait un camarade, la chargeait avec lui sur le haquet, puis se remettait à une autre.

A l'ardeur qu'il déployait, il était facile de juger que celui-là ne rechignait pas à la besogne.

Au reste, rien dans sa physionomie qui dénotât le bambocheur : ses yeux étaient grands et francs, son sourire sympathique, sa peau haute en couleur, non pas de cette rougeur maladive du poitrinaire ou de l'alcoolisé, mais de ce carmin généreux qui n'est pas frelaté, et qui coule actif sous l'épiderme, comme un sang de bon cru.

*
* *

De l'autre côté de la rue, une jeune fille blonde, nu-tête, les cheveux négligemment tordus sur le haut de la nuque, très accorte dans sa petite robe d'alpaga soigneusement ajustée à la taille, repassait pour la seconde fois sur le trottoir, en fixant avec persistance, mais sans effronterie, la boutique de l'emballeur.

Tout à coup, elle rougit et ralentit involontairement le pas ; Célestin traversait la chaussée et venait à elle.

— C'est comme ça que vous vous sauvez sans

rien me dire, mam'zelle Victorine ? fit-il en l'abordant et en lui tendant sa large main de travailleur, dans laquelle elle déposa, sans se faire prier, sa petite menotte toute potelée.

— Dame! on ne vous voit plus le soir, chez nous, et je m'étais figurée que vous aviez changé d'avis, répliqua la jeune fille, les yeux à terre. Il a fallu que ma patronne m'envoie en course, pour que je vous rencontre ; mais j'ai peut-être eu tort de m'arrêter, si ça ne tient plus, le mariage?

— Ah ! mam'zelle Victorine, ne me dites pas de ces choses-là, ça me fend le cœur, et j'ai idée que ça ne peut pas vous causer beaucoup de joie à vous non plus !...

— Vous m'aviez pourtant si bien promis de décider votre père à faire sa demande au mien !... V'là quinze jours de ça, et vous ne vous êtes pas encore décidé !

— Ah ! si vous saviez !...

— Quoi ?... demanda Victorine, dont le regard exprima une vive inquiétude.

Célestin demeura un moment indécis, prêt à tout avouer, puis subitement, essuyant une larme du revers de sa manche :

— Eh bien ! non, il vaut mieux que je me taise,

car, aussi vrai que je suis là, ça vous ferait de la peine, à vous qui avez le cœur sensible ! Et voyez-vous, mam'zelle Victorine, si je vous voyais les yeux rouges, et par ma faute, ça me donnerait un coup !... Je vous aime tant !

La jeune fille baissa les yeux.

— Et moi donc ! murmura-t-elle.

Ils se reprirent la main, et restèrent là, bêtes l'un devant l'autre, sans prononcer un mot.

*
* *

— C'est qu'aussi, poursuivit Célestin, j'avais mis dans ma tête que nous ne ferions pas un mariage de pauvres, et je pensais, qu'en engraissant la tirelire pendant quelque temps, nous pourrions inviter les amis dans une bonne guinguette des environs de Paris, et avoir des violons ; car voyez-vous, mam'zelle Victorine, y a pas de bonne noce sans violons. On aurait choisi une grande salle pour y danser à l'aise, et on aurait fait un de ces dîners !...

— Pas trop de vin surtout, Célestin !... dit vivement Victorine en pâlissant.

— Ni d'eau-de-vie, n'ayez pas peur ! répliqua le jeune homme, en réprimant lui-même un mouvement d'effroi.

— Mais, continua-t-il, les temps sont durs, le travail manque quelquefois, de sorte que les économies ne vont pas fort.

— Oh ! plaignez-vous donc ! Vous avez de la besogne plus que vous n'en pouvez faire, et, rangé comme vous l'êtes... Ah ! çà ! pourquoi donc criez-vous toujours misère ? C'est que je ne voudrais pas épouser un avare !...

Célestin eut un haut-le-corps.

— Un avare, moi, un avare ?... Ah ! Victorine !.. Mais non... je suis fou... j'allais dire des bêtises !

Il s'était subitement calmé, et souriant :

— Dès ce soir je vais parler au père. Mais, vous-même, si vous disiez un mot au vôtre?

— Oh ! moi, jamais !

— Parce que ?

— Parce que... Je vous l'apprendrai, quand nous serons mariés, Célestin, fit-elle en se détournant pour essuyer une larme. Mais je vous quitte ; votre ouvrage presse.

*
* *

Ils n'en étaient plus à les ignorer, ni l'un ni l'autre, ces deux secrets qu'ils se cachaient mutuellement, avec tant de soin !

Victorine savait parfaitement que le vieux Gobert, le père de Célestin, était un buveur fieffé ; l'histoire de ses trop fréquentes cuites était célèbre dans tout le quartier de la montagne Sainte-Gene viève, dont il avait mainte fois révolutionné les paisibles habitants, et comme il ne démarrait pas de chez le marchand de vin, et par conséquent ne paraissait plus à l'atelier, c'était bien sûr l'argent de Célestin qui devait la danser.

La jeune fille n'allait pourtant pas jusqu'à supposer que le vieux volait Célestin pour satisfaire son vice. Sans quoi, elle eût compris le motif qui obligeait son fiancé à toujours retarder ainsi leur mariage : puisqu'il voulait des violons, fallait auparavant posséder de quoi les payer ! Trois fois, il avait réussi à amasser la somme nécessaire

à la noce, et trois fois l'ivrogne la lui avait raflée !

Quant à Célestin, lorsqu'il voyait à Victorine les yeux pâles et enfoncés, et qu'il lui surprenait des meurtrissures ou des cicatrices aux mains et à la figure, il se gardait bien de lui en demander la cause, pour ne pas augmenter ses peines.

Le père de la petite rentrait poivreau deux fois sur quatre, et c'est qu'il tapait dur le père Gachet, quand il avait quelques demi-setiers dans le coco !

Et puis fallait pas que sa fille, écœurée et honteuse, le menaçât de quitter la boîte, et de l'abandonner, soit pour aller vivre seule, soit pour s'établir ! Car il trouvait encore assez de raison, dans sa soulographie, pour comprendre que, Victorine partie, c'était la cambuse sans feu, sans pain, et surtout sans vin !

Un jour qu'elle avait fait mine de se tirer sur l'heure, ses nippes sous le bras, il avait tapé avec la chaise ! Elle en avait eu pour ses huit jours de lit, et elle ne s'y frottait plus, à causer de départ !

*
* *

Ce soir-là, Célestin alla dénicher le père Gobert chez un marchand de vin de la rue Saint-Jacques, où le vieux avait l'habitude de passer ses soirées en tête-à-tête avec son litre de *schnick*.

Il régla la dépense, et entraînant dehors le bonhomme, déjà légèrement paf :

— C'est pas tout ça, lui dit-il, mais la petite Gachet et moi, nous nous plaisons ; je serais donc pas fâché qu'elle devînt ma femme, tout comme j'imagine qu'elle me prendra volontiers pour son homme. Faut donc que t'ailles la demander au père Gachet pour moi. Est-ce compris ?

— Ça va ! répondit l'ivrogne, qui flaira tout de suite une occasion de tirer une carotte à son fils. Et il ajouta, impatient de le quitter :

— Pas besoin de m'en conter plus long, mon gars ! Ça me connaît, les mariages ! Je vais te bâcler ton affaire, car je me doute bien où je le trouverai ce soir, ce vieux souleau de père

Gachet ! Et tendant la main, comme un mendiant :

— Tu sais, ça coûtera bien dans les deux ou trois francs pour m'entendre avec lui, les coudes sur la table ! Avec lui, si on ne lui rince pas la dalle, y a rien de fait !

Célestin remit quarante sous au vieux, qui s'éloigna en titubant.

*
* *

Cinq minutes après, il se buttait, sur la place Maubert, au père de Victorine. Les deux lascars se connaissaient pour avoir fait à peu près tous les ateliers du quartier, et s'y être rencontrés, l'un y entrant, l'autre en sortant.

— Faut que je te cause ! dit Gobert.

— Pourvu que ce ne soit pas sur ce pavé de malheur !... J'ai le gosier d'un sec !

— Viens-tu chez le père Chopine ?

— Tout de même.

Ils s'engagèrent dans la rue de la Parcheminerie, et tournèrent à gauche, presque aussitôt ; le bouchon était là, dissimulant sa façade louche dans

l'ombre humide d'une ruelle étroite et sombre.

La salle du fond était libre, ils s'en emparèrent, et, après avoir commandé à Bibi, le garçon de l'établissement, deux litres de vin et un litre de cognac, ils s'installèrent l'un devant l'autre.

*
* *

Rien de répugnant comme cette salle basse.

L'ameublement se composait de deux ou trois tables, recouvertes d'une toile cirée grise à moitié usée et solidement plantées sur leurs gros pieds mal équarris, et de quelques bancs en chêne incrustés de noms bizarres et de bas-reliefs grossiers creusés par les couteaux des habitués du lieu.

Le sol était formé de carreaux rouges fendillés, que remplaçaient, çà et là, des paquets de plâtre.

Du plafond, tout noirci par la fumée des chandelles et des pipes, pendaient des toiles d'araignées pointillées de suie, qui, respectées par le plumeau de Bibi, prenaient des dimensions de filets de pêche. Mais ce qui donnait à cet antre un

aspect que n'ont pas d'ordinaire les salles basses des bouchons de même catégorie, c'étaient les illustrations bizarres décorant les murs.

On y voyait, en belle place, et presque ressemblants, les portraits du père et de la mère Chopine, les patrons de l'endroit : la femme avec un bonnet des dimanches, sanglée à éclater dans son corsage trop étroit; le mari coiffé de sa casquette à grands rebords, et les deux mains passées dans la bavette de son tablier de mastroquet.

La légende racontait que les portraits étaient dus au crayon d'un grand artiste, jadis habitant de la rive gauche, et alors fort pauvre d'argent, mais riche de talent, qui, depuis, avait émigré sur la rive droite où il ne commettait plus de toiles qu'à dix mille francs pièce.

A côté du père et de la mère Chopine, on avait représenté M. Prudhomme drapé dans son carrick et sa dignité, deux souvenirs de 1830, qui prouvaient que la maison Chopine n'était pas fondée de la veille; puis, sur une fausse porte, un monsieur ne montrant pas son visage, mais, par compensation, ayant mis bas culotte, présentait impudemment une pleine lune superbe.

C'était Rubens en diable !

En face du père et de la mère Chopine, grimaçait un chanteur des rues, habillé de son interminable chevelure surmontée d'un feutre pointu, pinçant sa guitare, et ouvrant, en forme de tirelire, sa bouche démesurée, comme pour exciter les sous à s'y précipiter.

Enfin, une ancienne servante de la maison, qui était morte à l'hôpital, pour s'être laissée trop cajoler par les clients de l'établissement, apparaissait à côté de la silhouette grotesque de Bibi s'asseyant sur un coup de pied lancé, sans doute, par le patron.

Tous ces croquis, datant d'époques très différentes, étaient, comme les deux portraits principaux, l'œuvre d'anciens habitués, qui avaient payé en monnaie d'artiste leurs notes arriérées.

Au surplus, l'établissement du père Chopine n'était pas fréquenté que par les voyous. Quelques étudiants du quartier ne dédaignaient pas d'y venir de temps en temps vider une bouteille, frayant avec les blouses et les jupes souillées, sous prétexte d'études de mauvaises mœurs, en sorte que tout Paris avait passé par cette salle basse, et le père Chopine citait, avec complaisance, les noms de certains personnages, aujour-

d'hui célèbres, avec lesquels il avait trinqué, au temps de leur jeunesse et de leur obscurité.

*
* *

— Tu sais, c'est moi qui régale! dit Gobert, le père de Célestin, en buvant à même le litre orné de l'alléchante étiquette de « cognac vieux ».

— Ça va mieux ! fit Gachet, après avoir avalé, coup sur coup, deux ou trois verres de vin.

— Pour lors, voici l'affaire : le garçon en tient pour ta petite, qui n'a pas l'air de trouver Célestin trop dégoûtant, et v' là pourquoi...

— Parle pas de la petite, interrompit Gachet, une feignante, une sans cœur, et qui ne donne seulement pas de quoi boire et manger à son vieux père !

— Les enfants sont si ingrats, aujourd'hui !

— Oh ! pour ça oui !... C'est bien la peine de s'éreinter, pendant vingt ans de temps, à les élever ! dit Gachet, en se versant une nouvelle rasade.

— Certainement qu'à eux deux ils ne valent

pas les quatre fers d'un cheval ! opina Gobert en posant son verre vide sur la table.

— C'est des rosses ! conclut Gachet.

Noyés dans cette atmosphère fétide, qui s'épaississait peu à peu des vapeurs du vin mêlées à celles de l'eau-de-vie et aux exhalaisons de leurs poumons brûlés, ils se sentaient heureux.

Ils s'accoudèrent l'un devant l'autre, dans une posture avachie, lâche, les yeux à moitié fermés, ainsi que des chats devant l'âtre, et leurs bouches se touchant presque, comme pour rendre moins pénible l'effort de la conversation.

— Et puis, c'te petite-là, ça joue la sainte-nitouche, reprit Gachet ; c'est sournois, et ça se permet de ne pas aimer le vin !

— Ni l'eau-de-vie, ma vieille ! ajouta Gobert. Ainsi, c'est à ne pas croire, Célestin, un grand animal, qui a la tête de plus que moi, ça ferait sa carpe devant un mêlé !

Ils s'interrompirent pour boire.

— Et pourtant, c'est beau, la famille ! reprit lentement Gachet.

— Ah ! oui, c'est beau, la famille ! bredouilla Gobert.

— Et quand je nous vois si unis, l'un devant

l'autre, la main dans la main, comme deux vrais frères, ça me donne des envies de leur flanquer mon consentement !

Et, à ces mots, Gachet assena sur la table un violent coup de poing qui fit choir à terre tous les litres.

*
* *

Deux grandes mares, l'une rouge et l'autre jaunâtre, se formèrent aussitôt, et, suivant la pente de la toile cirée, vinrent rigoler, à son extrémité, sur les bancs et sur le sol.

Gachet voulut se lever, mais il trébucha et se retint à son ami.

— Ne me... ne me lâche pas surtout! grommela-t-il entre deux hoquets.

— Pas de danger ! fit l'autre avec un bâillement qui ressemblait à un haut-le-cœur.

Il avançait les bras pour maintenir Gachet qui ne songeait même plus à ramasser les litres.

— C'est beau tout de même l'amitié !...

— La fraternité !...

— Moi... je suis... pour les... beaux sentiments !... Je suis gai... faut que tout le monde soit gai !...

Il se mit à chanter l'air de Malborough, accompagné, dans un autre ton, par Gachet.

Bientôt, ne se souvenant plus des paroles, ils hurlèrent une autre chanson, puis la voix, déjà rauque et intermittente, leur manqua tout à fait.

Ils n'avaient même plus la force de boire !

— C'est beau... tout de même l'amit...

La langue était décidément devenue trop épaisse, la fin des mots ne passait plus.

Tous deux s'étaient levés, ne se lâchant pas, cherchant à corriger mutuellement leurs incessants manques d'équilibre, mais incapables de faire un pas.

Ce fut la tête de Gachet, qui, en s'abandonnant tout à coup, entraîna Gobert. Ils roulèrent comme une seule et même masse, jusque sous la table.

*
* *

En ce moment la porte s'ouvrit, et Célestin parut, poussant devant lui Victorine.

En apercevant les deux ignobles vieux, ivres-morts, gisant à terre, toujours embrassés, et comme marinant dans cette même flaque de vin et d'eau-de-vie, les fiancés pâlirent.

Ils ne s'étaient pas attendus à voir le consentement de leurs pères exprimé par cette écœurante étreinte ! Leurs yeux se rencontrèrent, et leurs mains se cherchèrent instinctivement.

— Quittons ce quartier, veux-tu ? Allons nous marier loin, bien loin d'ici, et sans violons, puisqu'ils ne peuvent se passer de les boire ! murmura Victorine.

— Nous partirons ce soir, si tu le désires ! dit Célestin.

— Mais surtout, ajouta-t-elle en montrant les deux têtes grises toutes souillées, tu me le jures ?... Jamais, au grand jamais ?...

Il lui mit la main sur la bouche, pour qu'elle n'achevât pas ; il ne la comprenait que trop.

— Oh pour cela, non, jamais ! s'écria-t-il.

L'AMI BORISTÈNE

L'AMI BORISTÈNE

— Entre, mon cher, entre vite ! Tu es ici chez toi, et mets-toi à l'aise, surtout ! Moi, d'abord, je déteste les façons !... Tout à la bonne franquette, tu sais, comme autrefois !... Mais donne-moi donc encore tes mains que je les presse ! Lui, ainsi, c'est lui ! Après vingt ans, je le revois enfin !... Je vais prévenir ma femme et ma fille. Ah ! je leur ai assez souvent parlé de toi !... Elles t'aiment déjà sans te connaître !

Il se dirigea vers la porte de l'escalier.

— Augustine, Noémi, cria-t-il, descendez

vite !... Il est là... je l'ai retrouvé !... Accourez embrasser mon meilleur ami !

*
* *

Quelques secondes après, la mère, une superbe créature de trente-six ans à peine, à l'œil encore très vif, et la fille, une innocente et charmante enfant de dix-sept ans, se précipitaient dans la salle à manger.

— Arrivez donc, que je vous présente !... Mais j'y pense, vous ignorez tout encore, vous ! Il faut que je vous explique !... Devinez un peu qui j'entends appeler, il y a un quart d'heure à peine, en plein milieu du grand quai ?... Boristène en personne, ce cher Boristène, qui avait eu la bonne idée de manquer le paquebot à destination de New-York !

Au nom de Boristène, les physionomies des deux femmes prirent instantanément une expression de vive sympathie.

La mère avança le plus beau de ses fauteuils, avec empressement, la fille esquissa la plus

souple de ses révérences, et le petit chien vint, tout en se dandinant et en remuant gaillardement la queue, se frotter aux jambes du nouveau venu.

— Vous comprenez, mes enfants, si je me suis empressé de me retourner, en entendant prononcer ce nom-là, et si je lui ai sauté au cou, à l'ami Boristène !... J'ai cru que je l'étoufferais !... Pas vrai, Boristène ?... Il ne savait plus où il en était, le pauvre cher ami, et il restait planté devant moi, comme un ahuri, ne songeant qu'à ce maudit paquebot parti sans lui, ce qui le forçait à séjourner une semaine de plus au Havre. Un moment même, j'ai cru qu'il ne voulait pas me reconnaître ! Ne pas me reconnaître, lui, un homme à qui je dois une pareille chandelle ! J'avais beau lui dire : Mais c'est moi, Turpin, ton vieux camarade, celui qui a fait tant de bons tours avec toi, du temps où nous étions gamins ! Je ne parvenais pas à le convaincre ! Finalement, pour aider sa mémoire, j'ai pris le parti de couler mon bras sous le sien, et de l'amener de force ici... Ah ! çà, quelle chambre allons-nous lui donner? Car, de gré ou non, tu passes la semaine chez moi, mon bonhomme ! Il faut bien que tu attendes quelque part le prochain paquebot !

— Que dirais-tu de la chambre rouge pour monsieur ? C'est la plus convenable, hasarda Augustine.

— Va pour la chambre rouge !

*
* *

Un quart d'heure après, toute la maison était sens dessus dessous.

Madame Turpin et sa fille avaient tenu un conciliabule avec Babet, la vieille bonne, et l'on avait avisé au moyen de transformer la chambre rouge en un boudoir digne de l'ami Boristène.

Babet, armée de son balai, et de son plumeau des jours de fête, s'était mise en campagne contre la poussière et les araignées, que l'uniformité de la vie de province avait laissées, depuis plusieurs mois, filer paisiblement leurs toiles, dans les angles de la chambre d'ami.

Quant à Noémi, elle avait enlevé, en toute hâte, de dessus la tablette de la cheminée, où ils étaient rangés en bataillons serrés, les pots de confitures, et les avait relégués dans l'un des

bahuts du grenier. Puis l'on avait étendu le tapis, un tapis à ramages verdâtres, passés depuis bien longtemps, quoique, dans la famille, l'usage immémorial, de mère en fille, eût toujours été de le plier en deux, pour le soustraire à l'ardeur des rayons du soleil.

Enfin le lavabo avait été frotté à fond, le pot à l'eau rincé et rempli jusqu'aux bords ; la cuvette à fleurs jaunes, minutieusement essuyée, brillait comme un miroir, et les bobèches des flambeaux, munies de bougies roses, les bougies des grands jours, scintillèrent d'un éclat auquel, depuis beau temps, elles n'étaient plus accoutumées.

Pendant que sa fille et sa bonne se livraient à cette débauche de polissage, Augustine n'avait pas perdu son temps.

Elle avait ouvert, à deux battants, la grande armoire de noyer, une armoire digne de figurer parmi les « meubles joyeux » de la fameuse marraine des *Noces de Jeannette*, et, après avoir jeté un coup d'œil plein d'orgueil sur ces hautes piles de drap rigoureusement alignées, sur ces innombrables colonnes de serviettes, sur ces essuie-mains, sur ces torchons et sur ces tabliers dont

les ventres rebondis capitonnaient si confortablement les espaces compris entre chaque rayon, elle avait tiré à grand'peine, du lit de toile moelleux où ils sommeillaient, deux draps en fine batiste, sur lesquels s'étalaient, brodées au petit point, les initiales des nom et prénom d'Isidore Turpin.

Elle y avait joint une taie d'oreiller festonnée, deux serviettes en fin tissu de Courtrai, et un bonnet de coton à mèche. Il ne fallait pas s'exposer à enrhumer Boristène !

*
* *

Ce fut le moment de songer au dîner.

De nouveau, on parlementa.

Babet avait un talent incontesté pour la daube ; elle était de la Provence, et, nourrie par la daube, elle en connaissait la recette ! Mais il était bien tard pour entreprendre un semblable plat, qui, d'ailleurs, paraissait à Augustine un peu grossier, étant destiné à l'estomac d'un hôte comme l'ami Boristène.

Le fricandeau à l'oseille, que proposa Noémi, ne trouva pas grâce, davantage, devant les prétentions raffinées de madame Turpin.

Finalement, on convint de servir un beau carré de filet de bœuf, — que Babet mettrait tout son art à relever d'une fine sauce madère, — un poulet rôti, mais un vrai poulet normand, et une timbale de macaroni, comme on savait les confectionner chez les Turpin, dans les grandes occasions.

Noémi se chargea de l'entremets et du dessert. Elle courut à l'office, et ouvrit un livre de cuisine ; puis, retroussant jusqu'aux coudes les manches de son corsage, et s'armant de son rouleau à pâtisserie, elle se mit à pétrir ensemble, la farine, le beurre, la fleur d'oranger, la cannelle et les raisins de Corinthe. Ah! si l'ami Boristène n'était pas content, franchement, il serait difficile!

*
* *

A sept heures précises, on se mit à table.

Turpin plaça l'ami Boristène à la droite de sa

femme, tandis que lui-même s'asseyait bien en face de son hôte.

Il ne pouvait se lasser de contempler la bonne figure de cet homme, qui lui avait rendu jadis un si grand service.

— Ça, mon cher, sais-tu que je ne t'aurais jamais reconnu, si je n'avais pas entendu prononcer ton nom !

— Vraiment ? répondit Boristène.

— Je te jure ! Tu as une barbe d'un noir et d'un touffu, à présent ! Jadis, tu avais le menton aussi lisse qu'une pomme à cidre ! Et les cheveux donc !... D'un blond, d'un blond moutarde ! On t'appelait sinapisme ! Comme on change, tout de même, avec les années !

Boristène se contenta de sourire, occupé qu'il était à répondre aux questions de madame Turpin.

— Mais tu ne manges pas ! Attaque-moi cette aile-là, et ne la laisse pas moisir dans ton assiette !

A ce moment, Babet déposait sur la table, avec une précaution respectueuse, une vénérable bouteille tout emmitouflée, du cul au goulot, d'un épais voile de guipure noire.

— Ah ! ah ! Tu ne diras pas que celle-là n'est pas de derrière les fagots ! Les araignées et la pous-

sière ont eu le temps de lui ajuster un joli corsage ! Allons, tends ton verre.

L'ami Boristène, tout entier à Augustine, tendit son verre, sans un mot.

—Buvons à ton bon voyage et à ta réussite, dit Turpin. Et, pourtant, ça me désole de te voir t'expatrier ainsi, pour chercher fortune. Ah ! quel malheur, que j'aie vendu l'année dernière ma maison de commerce ! J'aurais travaillé un an ou deux de plus, je te devais bien cela, je t'aurais associé, et ton affaire était faite !... A propos, tu sais, ne te gêne pas ! Tout ce qui te plaît ici, tout ce dont tu as besoin, demande-le !... Et même, nous ferons mieux que cela ! Demain, si tu veux, nous courrons ensemble les magasins. Tu dois avoir besoin de tant d'objets avant de t'embarquer !... Je sais ce que c'est que de ne pas être fortuné ; je n'ai pas toujours été dans du coton, moi non plus, quoique j'en débitais !...

Le filet avait été trouvé parfait, le poulet on ne peut plus tendre, la timbale absolument supérieure ; quant au plum-pudding, depuis plus de dix ans que l'ami Boristène est passé par le Havre, on en parle encore avec admiration dans la maison.

A dix heures seulement, on sortit de table. Turpin avait tenu le crachoir pendant tout le dîner.

— Tu viens de Paris, tu dois être fatigué, fais-moi le plaisir d'aller te coucher, et tout de suite, dit-il, après le café. Ma femme va te conduire à ta chambre ; quant à moi, de ce pas, je cours m'occuper de tes bagages.

Quand il rentra, deux heures après, environ, Augustine quittait seulement la chambre rouge. Elle lui parut un peu nerveuse.

Un soupçon lui vint aussitôt, et frappant à la porte de Boristène :

— Tu n'as pas soufflé mot à ma femme, au moins, du service que tu m'as rendu ? Je ne m'en suis vanté à qui que ce soit, tu comprends. Les conséquences pourraient en être si graves, si ça venait à s'ébruiter !...

— Oh ! n'aie pas peur ! répondit Boristène.

— On ne t'a jamais inquiété, n'est-ce pas, pour cette affaire ? continua Turpin.

— Moi ?... Non !

— Ah ! tant mieux ! Etions-nous assez imprudents ! Tu m'as tiré tout de même, ce jour-là, d'un fier mauvais pas !... Allons, bonsoir !

*
* *

Le lendemain et le surlendemain furent employés en achats de toute espèce pour Boristène.

Turpin était sorti avec neuf cents francs; à son retour, il n'avait plus qu'un louis dans sa poche.

Mais c'était pour l'ami Boristène, et il n'allait pas songer à lésiner pour un pareil ami, n'est-ce pas?

Au surplus, Boristène se montrait si charmant envers madame Turpin! Il savait si bien distraire Augustine, que lorsque le mari reparaissait après des demi-journées passées à faire des emplettes pour le voyageur, elle avouait, naïvement, que le temps lui avait paru bien court!

Une seule chose étonnait Turpin, c'était le mutisme obstiné de Boristène avec lui.

Comment diable ce garçon-là était-il devenu aussi réservé? Autrefois, il était cependant réputé comme le plus enragé des bavards! Après ça, l'adversité avait peut-être émoussé sa verve?...

*
* *

Enfin, le jour du départ arriva, jour néfaste ! L'heure de la séparation allait donc sonner ! Turpin se leva tout triste, ce matin-là.

Le déjeuner fut solennel, quoique copieux ; on but une dernière fois au voyageur et à sa fortune, puis toute la famille, y compris Babet et le petit chien, s'achemina, la tête basse, l'œil morne, sans prononcer une parole, jusqu'au quai d'embarquement, sur lequel on fit une suprême halte. Une grande partie des passagers étaient déjà à bord, mais Boristène pouvait rester un des derniers à terre sans aucun inconvénient : Turpin était allé, dès la veille, lui retenir une cabine.

La cloche sonna pour appeler les retardataires.

— Adieu, Boristène !

— Adieu, Turpin !

Les deux amis restèrent quelques instants embrassés ; puis, ce fut au tour d'Augustine qui demeura longtemps les lèvres collées à celles de

Boristène, tandis que Turpin se détournait pour cacher son émotion. Enfin toute la famille y passa, l'ami Boristène n'oublia personne !

On n'entendait plus que des sanglots, et Babet, pour sa seule part, mouilla tout un gros mouchoir de coton.

— Ah ! çà, montez-vous, monsieur ? cria un matelot.

Boristène s'élança sur la passerelle, Turpin l'y suivit.

— Tiens, dit-il, en glissant dans la main de son ancien bienfaiteur un billet de mille francs qu'il n'avait osé jusque-là lui offrir, je t'en supplie, accepte cet argent ! Tu en auras besoin là-bas, dans un pays inconnu ! Ah ! tu ne peux pas me refuser, ce serait me reprocher le service que tu m'as rendu !

— Oh ! je ne refuse pas, dit Boristène, en serrant prestement le billet dans son portefeuille, mais dis-moi donc enfin... quel diable de service je t'ai rendu !

— Quel service ? il demande quel service, et il m'a sauvé de la police correctionnelle en jetant à l'eau un gendarme qui me poursuivait pour délit de pêche !

— Ah ! c'est donc pour cela qu'ils m'ont fait un tel accueil ! s'écria Boristène en éclatant de rire. Eh bien, mon pauvre ami, tu t'es trompé, ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est un autre Boristène ! Je n'ai jamais jeté de gendarme à l'eau.

Et comme il allongeait la main pour rendre à Turpin le billet de mille francs :

— On part ! cria le capitaine, tirez la passerelle ! Boristène n'eut que le temps de sauter sur le paquebot, pendant que Turpin roulait, plutôt qu'il ne descendait, la pente qui le séparait du quai. La révélation de Boristène l'avait anéanti.

*
* *

Le malheureux regarda, pendant quelques instants, d'un œil fixe et éteint, l'énorme machine qui commençait à se mettre en mouvement, crachant d'abondants tourbillons de fumée noirâtre, et activant de plus en plus sa marche, comme pour séparer plus vite Turpin de son billet de

mille francs. Puis, prenant tout à coup le bras de sa femme, et s'éloignant d'un pas précipité :

— Viens, dit-il, ce spectacle me fait mal !

Augustine se rappela souvent, non sans quelque regret, les bonnes heures passées en tête-à-tête avec l'ami Boristène, mais plus jamais ce nom ne fut prononcé entre elle et son mari.

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

COMÉDIE EN UN PETIT ACTE

PERSONNAGES

GRIDONNOT, ancien notaire.
BORROMÉE, domestique vertueux.
RATABOUL, ami intime de Gridonnot, sans être l'amant de madame Gridonnot.
MADAME GRIDONNOT.

JEUNES ET VIEILLES GARDES. — GOMMEUX.

SCÈNE PREMIÈRE.

GRIDONNOT, *à part.* Après cinquante ans d'austérité, avoir enfin une occasion de se déranger un peu, de faire la fête, comme dit mon ami Rataboul!... (*Haut.*) Tout est-il prêt?

BORROMÉE, *soupirant.* Hélas ! oui, monsieur !

GRIDONNOT. Les huîtres, les viandes froides, les perdreaux truffés sont arrivés ?

BORROMÉE, *de plus en plus navré.* Malheureusement, monsieur !

GRIDONNOT. Les vins ne manqueront pas ?

BORROMÉE. J'ai dévalisé la cave !

GRIDONNOT. C'est bien. Nous souperons vers trois heures.

BORROMÉE. Ah ! tenez, monsieur, il faut que j'éclate, à la fin ! Oui, sauf le respect que je dois à monsieur, je suis scandalisé des déportements de monsieur ! Comment, vous, un ancien notaire, vous profitez de l'absence de madame pour donner un bal ! Encore si vous n'aviez invité que des femmes honnêtes !... Mais non, il faut des cocottes à monsieur, maintenant !... Si ça ne fait pas...

GRIDONNOT. Silence, Borromée, ou je te chasse !

BORROMÉE. Comme monsieur voudra !... Mais si je suis remplacé, madame saura tout !...

GRIDONNOT, *lui mettant un louis dans la main.* Allons, ne fais pas ta mauvaise tête !...

BORROMÉE, *empochant l'argent.* Ma conscience

ne devrait pas me permettre d'accepter!... (*Il sort, en levant, d'indignation, les bras au ciel.*)

GRIDONNOT. Et dire que c'est par ma faute qu'il est devenu aussi vertueux!... Le bon exemple l'a perdu!... Aussi, ce que je me repens d'avoir eu des mœurs!... Mais on ne m'y repincera plus!...

SCÈNE II

RATABOUL. Bonsoir, Gridonnot. Comment! encore personne?

GRIDONNOT. Tu as bien envoyé des lettres d'invitation à toutes ces dames?

RATABOUL. Bien mieux, je suis allé rendre visite à toutes.

GRIDONNOT. Veinard!... Et t'ont-elles promis de venir?

RATABOUL. Parbleu!

GRIDONNOT. Grâce à toi, qui es lancé dans la société interlope, je vais donc pouvoir frayer avec des impures, et entendre des bêtises! (*Serrant les mains de Rataboul avec chaleur.*) Tu es un ami, toi, un véritable ami!

RATABOUL. Mais pas du tout, tu n'y es pas ! Je leur ai dit que c'était une soirée du grand monde. Tu les verras, tout à l'heure, avec leurs airs pudibonds, baissant les yeux et essayant de rougir.

GRIDONNOT. Tu n'es qu'un faux bonhomme! Ce n'est pas ainsi qu'on trompe un camarade d'enfance ! Je t'avais commandé des farceuses, tu me sers des femmes comme il faut ! Je suis volé !

RATABOUL. Ce sont en effet des farceuses, mais qui, une fois, dans leur vie, se tiendront convenablement. Il faut bien sauver les apparences pour les domestiques, pour madame Gridonnot ! Vois-tu, si jamais ta femme venait à apprendre?...

GRIDONNOT. Oh ! cette madame Gridonnot, si je pouvais la planter-là !...

RATABOUL. Mais voilà, tu ne peux pas !

SCÈNE III

BORROMÉE, *annonçant, avec un grognement de colère.* Madame la comtesse de Buci !...

RATABOUL, *à Gridonnot.* Pour te faire honneur,

elle a pris le nom de la rue qu'elle habite. Hier, elle était de la roture; aujourd'hui elle s'est adjugé la particule. Ainsi va le demi-monde.

NINI, *à Rataboul.* Présente-moi au maître de la maison.

RATABOUL, *à Gridonnot.* Madame la comtesse... (*Il fait semblant d'hésiter.*)

NINI, *bas.* De Buci, animal!

RATABOUL. De Buci, animal!

NINI, *à Gridonnot.* Je ne sais comment vous exprimer, monsieur, toute ma...

GRIDONNOT, *minaudant.* Au contraire, madame, c'est moi qui suis votre obligé. (*A part.*) Quels yeux! Quelle peau! Ça me remue! (*A Rataboul.*) C'est de ta faute, si elle n'est pas plus décolletée! Tu leur as monté le cou, à notre détriment, avec ta soirée du grand monde!...

RATABOUL, *à Nini.* Maintenant, va t'asseoir!

NINI, *à Rataboul.* Si tu étais un peu plus poli!... (*Elle s'étend à demi sur un canapé et rabat pudiquement sa robe, à la grande déception de Gridonnot qui espérait apercevoir au moins la naissance du mollet.*)

RATABOUL, *à Gridonnot.* Hein! qu'est-ce que je te disais?... Sont-elles assez convenables?

GRIDONNOT. Et c'est ton ouvrage, imbécile ! Si tu ne lui avais pas tant recommandé de faire sa prude, j'aurais vu au moins la couleur de ses bas.

BORROMÉE, *au comble de l'exaspération.* Madame la marquise de Verneuil !

RATABOUL, *allant au-devant de la nouvelle venue.* Chère marquise, veuillez agréer mes hommages les plus respectueux... (*Bas.*) Toujours de Verneuil? Tu n'as donc pas déménagé ?... Je te croyais établie maintenant rue de Moscou. (*A Gridonnot.*) Madame la marquise de Verneuil, faubourg Saint-Germain authentique !...

GRIDONNOT, *à Rataboul qu'il pousse du coude.* Dis-lui, à celle-là, que je suis un libertin ! Ça la mettra à son aise, et elle fera comme chez elle !

RATABOUL. Eh bien ! merci, ce serait du propre ! (*Entrent à la queue-leu-leu sept ou huit jeunes et vieilles gardes et autant de gommeux que Rataboul présente successivement à Gridonnot. Les conversations s'engagent à voix basse.*)

MADAME DE VERNEUIL, *à Rataboul.* Je te suis très reconnaissante d'avoir songé à moi. Si tu savais comme je suis heureuse de me trouver avec la bonne société !

RATABOUL. Oui, quand on n'en a pas l'habitude, ça fait plaisir : tout nouveau, tout beau.

MADAME DE VERNEUIL. Insolent ! Non, mais tu me croiras si tu veux, j'étais née pour être une fille...

RATABOUL. Ne l'es-tu pas devenue ?

MADAME DE VERNEUIL. Oh ! tu peux blaguer ! Il n'en est pas moins vrai que si tu me méprisais, je ne serais pas ici ! Voyons, là, franchement, ne t'ai-je pas résisté longtemps ? Est-ce qu'avant de me donner à toi...

RATABOUL. Tu n'as pas attendu que je fusse en fonds ?

MADAME DE VERNEUIL. Nous avons mangé ensemble vingt mille francs, en six mois, la belle affaire !

RATABOUL. Que vingt mille francs ?...

MADAME DE VERNEUIL. Pas cent sous de plus ! Oh ! ma comptabilité est bien tenue !

RATABOUL. Et c'est une comptabilité en partie double encore ! En même temps qu'on est couché dans ton lit, on l'est sur tes livres !

MADAME DE VERNEUIL. Dame ! il faut bien avoir de l'ordre et de l'économie, si l'on veut se préparer une vieillesse respectée ! (*Rataboul et madame de*

Verneuil se mêlent aux groupes. Visages lugubres. Les dames répondent à peine aux compliments des messieurs qui, de dépit, se mettent à parler politique. Çà et là, quelques bâillements qu'on dissimule derrière l'éventail.)

NINI, *à sa voisine.* Décidément, c'est crevant, le grand monde !

GRIDONNOT, *marchant sur Rataboul, les poings fermés.* Misérable, voilà ce que tu as fais !... Mes invités s'embêtent à dix louis par tête ! Il y en a déjà qui clignent de l'œil ! Ah ! mais non, faut pas qu'ils s'endorment ! (*A l'assistance.*)

Nous l'avons assez fait à la pose comme ça ! (*A ces mots, la stupéfaction est générale, et le plus grand nombre est persuadé que l'ancien notaire est atteint d'aliénation subite.*) Allons, en avant l'orchestre, et vous, messieurs et mesdames, en place pour le quadrille ! (*Le quadrille est organisé; la première figure s'exécute avec convenance.*) Ah ! mais non, ce n'est pas comme ça qu'il faut danser ! (*Il se livre à un de ces entrechats qu'eût réprouvé, à la Boule-Noire, la morale, personnifiée par le municipal de service. De tous les coins du salon s'élèvent des murmures de pudeur effarouchée.*)

GRIDONNOT, *hors d'haleine, mais l'air content de lui.* Voilà la seule chorégraphie autorisée ici ! (*Il s'approche de Nini, et essaye de l'embrasser.*)

NINI. Eh bien ! Monsieur !...

GRIDONNOT. Eh bien ! quoi ? Je vous trouve adorable ! (*D'une voix de Stentor*). Voyons, chaud, mes enfants, chaud donc, et balancez vos dames !

LA PETITE LUCIE. Qu'est-ce qu'il dit ? Est-ce qu'il ne conseille pas à nos amants de nous lâcher ?

GRIDONNOT, *avec des déhanchements épileptiques.* Chahut ! Chahut !

NINI. Ah ! tant pis ! C'est le patron, après tout !

(*Elle se risque à un cavalier seul des moins corrects ; ce que voyant, chacun s'entraîne, et le quadrille devient cancan. A une heure, tout le monde crie et s'embrasse. Gridonnnot se fait passer la main dans les cheveux par Nini. A deux heures, la table est dressée ; à trois heures la moitié des convives sont gris. Deux femmes, qui se sont jeté des bouteilles vides à la figure, sans pouvoir s'attraper, se consolent de leur maladresse en constatant qu'elles ont brisé deux superbes glaces.*)

GRIDONNOT, *jouant avec la perruque brune de Nini.* Oh, ma Vénus noire, tu es belle, et je t'aime!

Je t'aime à abandonner, pour un sourire ou un regard de toi, femmes, enfants...

RATABOUL. Il n'a pas d'enfants !

NINI. Alors, adopte-moi, monsieur Gridonnot ! Justement j'ai envie de me marier, et je n'ai pas de dot !

GRIDONNOT. Je te la fournirai, mais à la condition que tu me laisseras être mon gendre !

(*A ce moment, une voiture entre dans la cour ; tous prêtent l'oreille.*)

GRIDONNOT. Qu'est ceci ? Qui se permet de pénétrer chez moi, à pareille heure ?

BORROMÉE, *accourant, la face rayonnante.* Voilà madame qui s'amène !

GRIDONNOT. Tu en as menti ! Elle est à la noce !

BORROMÉE. C'est vous qui n'allez pas y être tout à l'heure (*Il se retire en gambadant.*)

NINI, *à Gridonnot.* Si nous filions ?... Ce serait plus prudent.

GRIDONNOT. Que personne ne sorte ! Ce n'est pas elle ! Et puis, après ?... Est-ce que je n'ai pas le droit de recevoir qui me plaît ?

(La porte du fond s'ouvre avec fracas, et madame Gridonnot apparaît sur le seuil. Sauve qui peut

général ; heureusement, malgré la panique, aucun accident à déplorer.)

SCÈNE MATRIMONIALE.

MADAME GRIDONNOT, *au notaire, qui, moins ingambe que les autres, n'a pu s'enfuir.* Ah ! monstre ! Ah ! polisson !... Je m'en doutais, et j'ai repris le train, comme un mari ! Aïe ! Aïe ! un siège ! (*Elle tombe sur un canapé.*) Qui est-ce qui me dégrafe ?

GRIDONNOT, *il déboutonne le corsage de madame Gridonnot, en détournant la tête pour ne rien voir* (*à part.*) Ah ! si c'était celui de Nini ! (*Tombant aux genoux de madame Gridonnot évanouie.*) Ma femme, ma pauvre femme, reviens à toi !

BORROMEE. Vous l'avez tuée, monsieur !

MADAME GRIDONNOT, *à Gridonnot qui courbe humblement le front.* Oui, je suis évanouie, mais de joie ! Le délit est flagrant ! Vous avez introduit un harem dans le domicile conjugal. La loi est formelle : c'est un cas de séparation !

GRIDONNOT, *se relevant, radieux.* Un cas de séparation !... Alors, tout est bien qui finit bien !

SANS DOT ET PAS DE CORSET

SANS DOT ET PAS DE CORSET

C'était une marieuse que madame Dorlant, mais une marieuse désintéressée, ne prélevant jamais la moindre commission de 5 °/₀ sur les dots qu'elle procurait, — une marieuse par amour de l'art.

Un an après la mort de son mari, elle avait organisé chez elle, tous les mercredis, des réceptions auxquelles étaient conviés le ban et l'arrière-ban des célibataires de sa connaissance. Ces thés pour le bon motif, agrémentés de musique classique, de gâteaux secs et de quelques contre-danses, grevaient sensiblement le modeste budget de la veuve, qui, pourtant, ne déplorait pas cette

dépense, en apparence superflue, la considérant comme indispensable au salut de son âme.

Son confesseur, l'abbé Bourmont, l'avait en effet assurée que les petits-fours qu'elle offrait hebdomadairement lui seraient comptés dans le ciel, puisque, sans eux, jeunes gens et jeunes filles, au lieu de commencer par s'épouser, auraient flirté, et peut-être fait pis encore, sans en référer préalablement ni postérieurement aux autorités civiles ou religieuses. Dans son contentement, le digne prêtre eût, pour un peu, accordé des indulgences simples et même plénières au pâtissier dont les produits savoureux empêchaient tant de péchés mortels de se commettre.

Cependant, parmi les habitués de madame Dorlant, se rencontraient quelques messieurs pas délicats, principalement des vieux garçons, qui fréquentaient son salon matrimonial, comme ils eussent fréquenté un profane salon politique ou littéraire, venant en ce saint lieu pour l'unique plaisir de se trouver en la société de charmantes femmes, mais du reste fermement résolus à ne jamais convoler.

Ils faisaient bien leur cour, mais n'aboutissaient pas, dupant la trop confiante madame Dor-

lant qui croyait longs à se prononcer, mais de bonne foi, ces réfractaires du mariage, — ces poseurs de lapins. Car comment les dénommer? Est-ce que la maîtresse de céans, si elle avait pu pénétrer ces fourbes, aurait continué à les admettre plus longtemps à ses réunions? A peine démasqués, elle les eût éconduits, leur laissant sur la conscience le poids des petits-fours indûment absorbés !

Mais c'est le sort commun d'être *refait*, quand on se consacre au bien de ses semblables!...

*
* *

Ce soir-là était un mercredi, et madame Dorlant, comme de coutume, « était chez elle ».

Vers neuf heures, la domestique annonça M. le vicomte de Guerdy.

Il arrivait bon premier. C'est qu'aussi « la bonne marieuse », comme disait l'abbé Bourmont en son style apostolique, l'avait informé par lettre qu'elle avait pour lui un excellent parti.

« Je vous attends, aussitôt après votre dîner, avait-elle ajouté en post-scriptum, pour vous entretenir, sans témoins, de la jeune personne. »

Très ému, M. de Guerdy avait mangé du bout des dents, à sa table d'hôte de la rue Vivienne, et, à peine la dernière bouchée du dessert avalée, était accouru chez sa protectrice.

Il s'avança, le visage empourpré, la démarche timide, vers madame Dorlant, qui l'accueillit de son bon sourire maternel en lui tendant affectueusement la main.

Comme il restait planté devant elle, baissant et relevant tour à tour la tête, regardant à droite et à gauche avec des oscillations de pendule, retournant son claque entre ses doigts, elle l'invita charitablement à s'asseoir. Et, lorsqu'il se fut posé sur le bord du fauteuil, le corps portant bien plus sur les jambes que sur le siège du meuble :

— Allons, mon cher enfant, fit-elle, il ne faut pas vous impressionner de la sorte ! Nous ne sommes que tous les deux, et vous voilà déjà tout troublé ! Que sera-ce donc, quand vous serez en présence de mademoiselle Surlin ?

— Madame, pardonnez à mon embarras, répondit-il, en recouvrant peu à peu son assurance... et son aplomb sur le fauteuil, c'est la première fois que je dois être présenté à une jeune fille, et,

comme mon avenir dépend de l'entretien qui va avoir lieu...

— Savez-vous, heureux mortel, s'exclama madame Dorlant en l'interrompant, savez-vous que votre future est une perfection, dans toute l'acception du terme? D'abord, et c'est, à mon sens, la plus grande des qualités, elle est fervente catholique.

— Mademoiselle Surlin est dans mes principes, et ce sont les bons. Je n'eusse pas voulu d'une femme sans religion.

— A la bonne heure! Son instruction a été aussi très soignée : elle dessine convenablement, joue agréablement du piano, et chante gentiment. Son physique est aussi fort avenant, et, ce qui ne gâte rien, elle vous apportera en dot 200,000 francs bien liquides.

— Que fait son père?

— C'est un quincaillier retiré.

A cette révélation, M. de Guerdy eut un haut-le-corps, que constata madame Dorlant.

— Vous eussiez préféré, reprit-elle, qu'elle descendît des Larochefoucauld ou des Montmorency? Ah! l'ambitieux qui voudrait fortune et noblesse tout ensemble!

— En tous cas, ce ne serait pas trop d'outrecuidance de ma part; le nom des de Guerdy est un des plus anciens de France! riposta le vicomte, avec son emphase d'ex-hobereau de province.

— Je le sais, et suis d'autant plus fière d'être de vos amies. Mais rappelez-vous que bien des gentilshommes, avant vous, n'ont pas dédaigné, pour redorer leur blason, de s'abaisser jusqu'à des roturières. Vous pouvez donc imiter vos ancêtres, sans rougir ni déroger, et, puisque vous n'avez pour tout patrimoine que vos 3,500 francs d'appointements, comme employé au ministère de l'instruction publique, mésalliez-vous à ma petite quincaillière.

— Ces 3,500 francs, dont vous paraissez faire si peu de cas, madame, répliqua le bureaucrate en se rengorgeant, bien peu, dans la carrière administrative, les gagnent à mon âge! Je n'ai que vingt-huit ans, et suis commis principal! Je puis donc, sans présomption, espérer devenir un jour chef de division, et même sous-directeur; aussi je me crois en droit d'avoir quelques prétentions.

— Je suis de votre avis, et c'est pourquoi j'ai fait choix pour vous d'une riche héritière.

*
* *

Le timbre de la porte d'entrée résonna.

— Voici sans doute mademoiselle Surlin, dit madame Dorlant.

Puis, comme après avoir réfléchi :

— Que ce soit elle ou une autre, poursuivit-elle, je ne vous dirai rien. A vous de la distinguer dans la foule ! Nous verrons bien si votre cœur parlera !

Madame Dorlant avait la manie de laisser les futurs, qu'elle rêvait d'unir, se chercher à tâtons dans ses soirées du mercredi. Mille désagréments en étaient résultés pour elle, et que d'impairs elle avait été cause ! Elle se disait bien parfois que c'était mal de badiner ainsi avec l'amour conjugal, mais elle était incorrigible, et avait, du reste, d'autant moins de remords, que l'abbé Bourmont s'amusait à ce jeu, tout autant qu'elle.

Que la marieuse, qui n'a jamais failli, lui jette la première pierre !...

*
* *

Deux mamans, flanquées de leur fille respective, venaient de faire leur entrée. Après les salutations d'usage, l'un et l'autre couple s'acheminèrent vers chacun des deux canapés de velours rouge qui s'étendaient le long du mur de fond. Ils étaient à peine intallés que sept ou huit personnes de tous les sexes s'engagèrent dans le salon, à la queue-leu-leu.

Tandis que madame Dorlant, rompue à ces invasions en masse, souhaitait, sans en oublier aucun, la bienvenue à tous, de Guerdy s'affolait.

Comment reconnaître la petite quincaillière dans cette cohue ? Et cette fantaisie de madame Dorlant de ne pas vouloir la lui désigner !

Le dos à la cheminée, il passa rapidement l'assistance en revue, et se décida, au petit bonheur, et aussi par inclination, pour une belle jeune fille, d'une vingtaine d'années, aux cheveux d'or, à l'œil noir, profond, fascinateur, au port majestueux, à la poitrine et à la taille supérieurement moulées. Après une courte hésitation, il se dirigea

vers elle et l'accosta par deux ou trois phrases banales qu'il bredouilla suffisamment pour les rendre inintelligibles.

La demoiselle le fixa un instant, ne l'ayant jamais tant vu, puis, en fille à marier bien apprise, se recula pour lui faire place à côté d'elle. Il s'empressa d'occuper le coin qui lui était abandonné, et, bientôt grisé par le parfum voluptueux qu'exhalait sa blonde interlocutrice, il s'enhardit jusqu'à la frôler du bras. Tout en lui parlant à tort et à travers, s'étourdissant de ses tirades incohérentes, et surtout l'en étourdissant, il la couvait d'un regard enflammé, sans souci de l'entourage dont un jeu de prunelles aussi animé éveillait l'attention.

Toute à ses invités, madame Dorlant n'avait pas pris garde à M. de Guerdy, lorsque, en traversant le salon, elle l'aperçut qui minaudait avec son enivrante voisine. Pour l'avertir de se montrer plus réservé, elle toussa, frappa du pied, et l'appela même tout bas ; mais, en extase devant une main merveilleusement blanche et effilée, dépliant et repliant, dans un geste d'une grâce provocante, un frétillant éventail de nacre, il ne vit rien, n'entendit rien.

Alors, impatientée, madame Dorlant l'interpella à haute voix :

— Monsieur de Guerdy, deux mots, je vous prie !

Ahuri, comme brusquement arraché à un rêve délicieux, il se dressa en sursaut.

— C'est moi que ?... demanda-t-il en s'appliquant l'index sur l'estomac, la bouche béante, les yeux écarquillés.

— Oui, répondit la veuve sèchement.

D'un signe, elle l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, et l'y retint huit ou dix minutes. Elle dut le tancer vertement, et à juste titre, car il s'en revint avec la mine basse de l'homme qui a reçu une leçon méritée.

Tout penaud, il alla se blottir sur un pouff, dans une encoignure, dissimulé derrière une table surchargée de piles de gros livres dorés sur tranches.

Un peintre, d'un talent tout parisien, qui assistait régulièrement aux mercredis de madame Dorlant avec l'arrière-pensée de brosser un tableau de genre, intitulé *Chez la Marieuse*, jugea plaisant d'aller relancer le vicomte dans son refuge.

— Hé bien ! cher monsieur, lui dit-il, en lui tapant l'épaule, qu'avez-vous donc ?

L'autre releva le front.

— Monsieur Henri Téron ? balbutia-t-il. Nous avons été tout dernièrement, si je ne me trompe, présentés par un ami commun ?

— Parfaitement. On est dans le marasme, à ce qu'il paraît ?

— Je ne suis qu'un sot ! ... Imaginez-vous !... Mais non, c'est pas trop bête !...

— Dites toujours !

— Ah ! quelle bourde ! J'ai fait tout bonnement une substitution de personnes, prenant mademoiselle Ristarol pour mademoiselle Surlin ! Hé, oui, pendant plus d'une heure, j'ai courtisé une fille sans dot, et, qui pis est, sans corset !

— Montrez-moi donc ce phénomène !

De Guerdy le lui indiqua des yeux.

— Comment, cette superbe créature, dont les seins sont si droits, et le torse si élégant, ne porterait pas de corset ! Allons donc, c'est impossible, et madame Dorlant s'est moquée de vous !

— Elle en est incapable ! Du reste, mademoiselle Ristarol raconte à qui veut qu'elle est assez bien faite pour n'être pas obligée, comme les au-

tres femmes, d'avoir recours aux buscs ni aux baleines. Ce sont là des propos indécents !

— Aussi, mon cher, je me désiste, et vole auprès de la séduisante mademoiselle Surlin.

— Il faut que je m'assure si le bruit est fondé ! se dit Henri Téron, en allant à mademoiselle Ristarol.

— Mademoiselle, lui déclara-t-il, après s'être excusé de l'aborder sans avoir l'honneur d'être connu d'elle, j'ai fait un pari.

— Lequel ? demanda-t-elle, un peu intriguée.

— L'on m'a affirmé que vous n'aviez pas de corset ; je soutiens le contraire.

— Impertinent !

— Vous vous fâchez, reprit Téron sans se déconcerter, donc j'avais raison.

Elle le toisa un instant, très pâle, tremblant d'une colère contenue, prête à souffleter l'insolent de sa menotte crispée.

Puis, tout à coup, se dominant sous l'empire d'une incroyable coquetterie :

— Je le regrette pour vous, fit-elle d'un ton dédaigneux, mais vous avez perdu votre pari.

— Et la preuve ?

— Suivez-moi !

Elle le conduisit dans la chambre à coucher, et, après avoir fermé la porte au verrou, superbe de placidité et d'amour-propre froissé, dégrafa tranquillement le corsage de sa robe. A peine découverte, la poitrine se mit à palpiter de pudeur, blessée, — mais de corset, pas le vestige !

Dans un élan d'artiste, Téron tomba à genoux, — et ne s'attira qu'un haussement d'épaules.

— Eh bien? demanda de Guerdy au peintre, lorsque celui-ci reparut au salon.

— Eh ! bien ! le fait est exact, et, ma foi, comme c'est une honnête fille, et qu'elle ne consentirait jamais à être ma maîtresse, je solliciterai sa main.

— Ce sera de la démence !

— Ce sera, au contraire, fort sage. Il n'y a pas, en effet, de petites économies, et une femme, qui n'a pas besoin de corset, coûte moins cher qu'une autre à habiller !

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE.

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.





PARIS. — IMPRIMERIE C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.

